

UNIVERSITE GALATASARAY
INSTITUT DES SCIENCES SOCIALES
DEPARTEMENT DE RELATIONS INTERNATIONALES

NATIONALISM ET IDENTITE AU JAPON
UNE ETUDE DE CAS: L'EPOQUE DE MEIJI EN CADRE DES
THEORIES SUR LE NATIONALISME

THESE DE MASTER RECHERCHE

MERİN SEVER

Directeur de Recherche : Doç. Dr. Ali Faik DEMİR

Mai 2013

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier toutes les personnes qui ont permis et facilité la réalisation de ce travail. Plus particulièrement, je tiens à remercier mon directeur de mémoire Ali Faik Demir qui a accepté de travailler avec moi et à mes professeurs Füsün Türkmen de l'Université Galatasaray, Selçuk Esenbel de l'Université Boğaziçi, et Miyuki Yamamoto de l'Institut Asie Oriental d'avoir grandement contribué à ce travail grâce à leurs soutiens.

Je remercie également mes amis Hülya Balaban, Berza Şimşek et Florent Auvray pour leur soutiens tout au long de ce travail. Mille mercis à mon fiancé Alp Oğuz qui a supporté mes moments de doutes et de désarrois, sans lui je n'aurais pu terminer ce travail de longue haleine. Enfin, j'adresse aussi ma profonde reconnaissance à ma famille.

Merin Sever

İstanbul, 2013

TABLE DES MATIERS

RESUME	iv
ABSTRACT	v
ÖZET	vi
INTRODUCTION	1
I. LA CADRE THEORIQUE DE LA RECHERCHE NATIONALISTE ET LES INSTRUMENTS D'ANALYSE DU JAPON	5
A. Le nationalisme et son développement historique	5
1. Les racines des termes « nation » et « nationalisme »	5
2. Les nationalismes français et allemand	8
3. Le point de vue marxiste sur le nationalisme	10
4. Les idées courantes sur le nationalisme	11
B. Les notions basiques des théories occidentales sur le nationalisme : détermination du Japon en tant que nation	13
1. Ernest Gellner	13
2. Eric Hobsbawm	20
3. Benedict Anderson	28
4. Anthony D. Smith	35
C. Les critères pour « être une nation »	42
1. L'évaluation des critères dans les théories de Gellner, Hobsbawm, Anderson et Smith	42
2. La contribution détaillée de Craig Calhoun à ces critères	45
II. LA CONSTRUCTION DE LA NATION ET DE L'IDENTITE : L'EPOQUE DE MEIJI	47
A. Un bref arrière-plan historique de l'Epoque de Meiji	47
1. Le système de shōgunat et l'administration japonais avant l'Ere Tokugawa	47
2. La dynastie Tokugawa et la Restauration de Meiji	50
B. Les mythes de genèse japonais et « le sang pur japonais »	54
1. Le mythe de création du pays japonais et les descendance	54
2. Le <i>Tennō</i> , la riziculture et la réinterprétation des mythes en vue de la construction de la nation japonaise	57
C. La construction de l'identité japonaise via les contre-identités : Les groups minoritaires et le sentiment de « nous » et « autres » 60	

1. Les intouchables japonais : <i>Hisabetsu Burakumin</i>	62
2. Les Aïnous	64
3. Les Chinois	67
4. Les Coréen	70
5. L'identité Japonais	72
D. Un discours inclusif : Les effets de l'expansionnisme sur le discours	74
1. L'impérialisme japonais et les questions de la Chine et la Corée	74
2. Le panasiatisme et le Japon comme le « frère aîné de l'Asie »	77
III. MODERNISATION : L'INDUSTRIALISATION EN TANT QU'UN MOYEN DE LA CONSTRUCTION DE LA NATION JAPONAISE OU VICE VERSA	81
A. La structure social et remilitarisation de la société	81
1. La « classe » samouraï et les réformes sociales	82
2. Les gouvernements Meiji et de nouveaux foyers de la puissance : <i>Genrō, Dajokan</i> et les tendances militaires	89
3. La nation-famille et le rôle du <i>tennō</i>	92
4. L'armée japonaise et sa position sociale	94
B. L'industrialisation : La locomotive de la Restauration de Meiji.	97
1. Les capitulations et leur effet traumatique sur l'économie japonais	98
2. Le contexte économique de l'industrie japonais	100
3. Les dimensions patriotiques et nationalistes du processus d'industrialisation	105
C. L'éducation : « Rattraper l'Occident »	108
1. Les racines du système éducatif japonais	108
2. La figure de <i>tennō</i> dans l'éducation formelle	109
3. L'éducation et la remilitarisation	111
4. L'historiographie de l'Ere Meiji	117
D. Le sexe et la construction des rôles sociaux en vue de la construction nationale moderne	119
1. Le sexe et le langage	120
2. Les femmes dans la sphère publique et les suffragettes japonaises	122
3. L'impératrice Jingū comme un modèle pour les femmes japonaises pendant le période Meiji	125
CONCLUSION	128
ANNEXE	131
BIBLIOGRAPHIE	143

RESUME

L'objectif de cette étude est de constater la cohérence entre l'expérience de la nationalisation japonaise et des théories « occidentales » sur le nationalisme à travers les analyses des processus de la construction de l'identité nationale japonaise, de la modernisation, de l'industrialisation et de la militarisation. Les études de nationalisme en tant qu'un sujet très populaire des sciences sociales, continuent d'attirer l'attention par ses études théoriques et pratiques. Les études de nationalisme sont attachées à divers domaines de sciences sociales, tels que la sociologie, l'anthropologie, les sciences politiques, l'histoire ou les relations internationales et presque toutes les études comprend certaines parties de ces différentes disciplines. Etant une recherche interdisciplinaire, cette étude bénéficie également de ces disciplines, mais cherche également à fusionner les théories de nationalisme avec un cas, en particulier avec le cas du Japon. Cette étude de cas vise à expliquer un pays non occidental avec les théories propres de « l'Occident », de sorte qu'il peut donner une idée sur « l'opérationnalité » ou « l'universalité » des théories et des méthodes européennes aux cas différents. Il faut dire que, le Japon -comme un Etat qui a une impression très populaire sur sa « particularité »- est un exemple très significatif pour l'opérationnalité des théories du nationalisme. Au cours de l'étude, les caractéristiques similaires et différentes du Japon seront mentionnées et il est essentiel pour une évaluation sans biais de la situation du Japon.

Cette étude est basée sur trois grandes parties: l'examen d'une sélection des théories européen sur le nationalisme et de l'identité, l'arrière-plan historique de « l'identité japonaise » et « le nationalisme japonais », et la transformation de la société japonaise par les Réformes de Meiji sur le modernisme, l'industrialisme, le militarisme, l'éducation et les politiques du genre. Tous ces trois parties visent à compléter les uns les autres comme les différentes branches d'un même sujet, car le « nationalisme » n'est pas seulement une question de « propagande nationaliste » ou de « politiques fascistes », c'est un phénomène de beaucoup plus profond et plus large. Pour cette raison, le nationalisme japonais sera examiné sous la lumière de l'histoire politique, les mythes et les légendes japonaises, son discours et ses relations avec les groupes minoritaires, les politiques sociales, éducatives, militaires, industrielles et de genre, car toutes ces caractéristiques sont les éléments fondateurs du processus de nationalisation.

Comme il a été dit précédemment, cette étude cherche à comprendre l'applicabilité des théories européennes sur le cas de la nationalisation japonaise. Pour cette raison, il commence par une brève histoire du nationalisme et de son

développement. Le nationalisme et ses racines historiques, le terme de « nation » et de ses origines, les théoriciens qui alimentent les recherches académiques sur le nationalisme, et la relation entre le nationalisme, la révolution industrielle et l'émergence de l'état moderne sont très importants pour le début de la recherche. En outre, les notions sur le temps et du lieu de naissance du nationalisme ou des avis de différents points de vue politiques sur le nationalisme devraient être discutées. Par ailleurs, les principaux types de nationalisme – les types français et allemand- sont des jalons des discussions sur l'histoire du nationalisme, de sorte qu'ils sont mentionnés pour une meilleure compréhension de la question.

Après l'histoire de nationalisme est brièvement expliquée, les théories sur le nationalisme sélectionnés sont analysés. Ici, quatre noms différents et deux écoles différentes sont examinés. L'analyse commence avec Ernest Gellner, un théoricien de l'école moderniste. Il fonde son approche sur la critique de l'école primordialiste et refuse de marquer nations comme des phénomènes éternels. Au lieu de cela, il a fait valoir que les nations sont apparues comme des « sous-produits » de processus de l'industrialisation et de l'Etat moderne, elles sont une réponse aux besoins du siècle. Ces caractéristiques rendent la nation « mortelle », et plus important encore, « artificielle ». Bien que la « nation » est acceptée comme un phénomène donné qui est « naturelle » et existe depuis les premières sociétés sur le monde, Gellner renverse cette approche. Comme Gellner, Eric Hobsbawm contredit à l'école primordialiste en tant qu'un théoricien moderniste. Il crée un nouveau terme pour ce domaine, la « tradition inventée ». Selon lui, les nations sont inventées par les nationalistes et au cours de cette « invention », les nationalistes utilisent des symboles, des traditions et des mythes réinterprétés, mais s'ils ne peuvent pas trouver quelque matériel à utiliser, ils n'hésitent pas à créer une « tradition ». Cet avis suggère douter sur même les traditions les plus « connus », l'histoire des « nations » devrait être interrogé et l'histoire formelle devrait être remise en question.

Benedict Anderson, un autre théoricien moderniste, ajoute deux points différents à cette théories. Tout d'abord, il critique l'étiquetage des « inventions » comme « artificiel », mais propose de les considérer comme des produits de « l'imagination et de la création ». Deuxièmement, il ajoute une nouvelle relation au triangle du nationalisme-Etat modern-industrialisme: Le développement de technologies d'impression et la montée du secteur de l'édition qui soutient les langues locales et la communication. Comme un élément essentiel de la nationalisation, la communication crée des liens « imaginaires » entre les peuples et relie les gens comme les « membres d'une même nation » en leur donnant l'illusion du « temps partagé ». Bien Anderson désaccord des opinions sur la Révolution Française comme l'origine du nationalisme, -il propose les Créoles comme « l'origine » - et critique Gellner et Hobsbawm sur certains points, il contribue à l'école moderne par ses théories.

D'autre part, Anthony D. Smith commence son examen en critiquant l'école moderniste. Son approche ethno-symbolisme donne plus d'attention aux symboles et traditions au cours du processus de construction de la nation et insiste sur les

« noyaux » ethniques des nations. Pour cette raison, son approche peut être considérée comme un « nouveau primordialisme » bien que certains théoriciens préfèrent se concentrer sur ses pensées sur le « côté artificiel » des nations. En fait, Smith ne prétend pas que les nations sont éternelles, mais il dit que « certains » pays peuvent réellement contenir un noyau ethnique. Pourtant, les ethnies ne peuvent être nommées en tant que nations et de toute nation ne peuvent pas émerger avant les temps modernes. Bien que ses pensées contredit à modernistes à certains points, il est vrai que sa théorie est très utile pour le Japon, un pays qui est isolé, l'un des exemples les plus « homogènes », mais il a encore des problèmes avec l'identité nationale et des groupes minoritaires. Le Japon est un exemple compliqué qui nécessite plus d'une école pour être compris.

Par l'analyse de leurs théories et leurs critères de l'être une nation, le cadre théorique de l'étude est prête à remplir avec le Japon. Bien que cette étude de cas se réfère à un particulier période –de la Restauration de Meiji à la fin de Taishō– un regard sur l'histoire japonaise est crucial pour deux raisons: d'abord, comme toutes les autres occasions historiques, la Restauration de Meiji a de profondes racines historiques et sans la connaissance sur le fond, il n'est pas possible de comprendre les dynamiques de la réforme. Deuxièmement, si le sujet est sur le processus de nationalisation et de l'identité nationale, il y a toujours quelques éléments historiques réinterprétés, tels que les mythes, les légendes, les symboles visuels / oral ou les traditions. Naturellement, le Japon n'est pas une exception et l'examen de l'identité nationale japonaise nécessite d'avoir ce genre de connaissances.

Après les brèves informations sur l'histoire du Japon et la Réforme de Meiji, les mythes et les légendes japonaises qui sont attachés à la création de l'identité nationale sont étudiées. Ce genre de documents historiques est utilisé dans de nombreux domaines du système éducatif formel à l'historiographie, ou encore les questions de sexe sont connectées avec ces matériaux historiques « choisies ». Il faut noter que ces matériaux sont particulièrement choisis en fonction de l'ordre du jour des décideurs politiques nationalistes. Cette information est loin d'être impartiale ou « purement historique », au contraire, ils sont les parties « souhaité » de l'histoire qui sont extraites et « nettoyés », selon les objectifs des gouvernements. Depuis la Restauration de Meiji, le Japon a recréé sa propre histoire et le discours national. Son discours national était « cohérent » avec son « propre » histoire, car ils étaient tous les deux sur-mesure et en complétant les uns les autres comme les pièces d'un puzzle. Par l'objectif « d'être une puissance impériale », le discours du Japon était autoritaire et ambitieux, donc, ses désirs impériaux et dureté du discours s'est reflété sur son attitude à l'égard des étrangers et des minorités au Japon. Alors que le Japon a été la création de sa propre identité nationale, il a fait ce à travers l'exclusion des Aïnous, des Chinois, des Coréens et des Intouchables (*Hisabetsu Burakumin*). Japon n'avait pas d'une vue pluraliste sur la question de l'identité et marchait toujours sur une ligne de concept de « nous-et-autres ».

Alors que le discours du Japon changeait négativement contre des personnes non-japonaises, et son système social interne avait été reconstruit par les

gouvernements. Les samouraïs, comme la puissance menant des réformes et l'élément de la nouvelle structure avaient terminé leur fonction et ils ont été congédiés. La nouvelle armée militaire a été façonné dans le style occidental et il n'y avait pas de place pour les guerriers en style anciens, mais encore, de nombreux samouraïs ont gagné des postes importants après l'accepté d'obéir nouveau système. Ce fut une période de la transition sociale totale et la nouvelle puissance leader de cette période était les *zaibatsu* – les entreprises commerciales qui ont été pris en charge et soutenu par les gouvernements-. Après le Japon a modernisé son armée, il a gagné les ressources naturelles et de nouveaux marchés, de sorte que son armée et l'industrie étaient en relation proche. Les gouvernements du Japon ont fait tout pour renforcer cette situation, l'éducation formelle a commencé à « créer » de nouvelles générations comme il a été souhaité, les enfants et les adultes ont été convaincus des profits suprême du Japon et ils ont été « servi » en tant que les soldats, les ouvriers, les agriculteurs, les fonctionnaires, les chercheurs... Tout système d'éducation formelle et même les politiques de genre ont été redessinés pour un Japon imaginaire qui « brille comme soleil sous la règle de *Tennō* ».

Le Japon fut un partie dans de nombreux conflits avec ses voisins et enfin la Seconde Guerre Mondiale en raison de son ambition qui a fusionné avec les désirs militaires. Au cours de sa marche impériale, le Japon a réussi à créer une « nation japonaise » et une « identité japonaise », mais c'était une création qui comprend quelques tendances fascistes. Même après la fin de la Seconde Guerre Mondiale, le Japon a continué d'insister sur sa « particularité », et il n'était pas surprenant car c'est ce qu'ils ont été « appris ». Après quelques années, les intellectuels japonais ont interrogés profondément le « mythe de l'unicité » du Japon. Si il est considéré que le Japon avait entamé le processus de nationalisation après son contact avec l'Europe et les Etats-Unis, le Japon avait créé son identité et de la nation selon les « règles » de théories européennes. En outre, le système de production similaire au Japon -par exemple très proche de l'Europe au Moyen Age- a été très utile pour simplifier la transition qu'une fois l'Europe a fait. Lorsque les similitudes et les particularités du Japon ont combinés, tout le processus de la construction de la nation et de l'identité sont développés sur une ligne qui est cohérent avec les théories du nationalisme européen.

ABSTRACT

The aim of this study is to state the coherence between Japanese nationalization experience and “Western” nationalism theories through the analyses of Japanese processes of being-nation, modernization, industrialization and militarization. As a very popular topic of social sciences, nationalism studies continue to draw attention by its theoretical and practical studies. Nationalism studies are attached to varying spheres, such as sociology, anthropology, political sciences, history or international relations and almost every study includes some parts from these different disciplines. As an interdisciplinary one, this study also benefits from these disciplines, but also seeks to merge nationalism theories with a case, specifically with the case of Japan. This case study is designed to explain a non-Western country with the very own theories of the “West”, so it may give an idea about the “applicability” or “universality” of European theories and methods to different cases. It must be said that, Japan –as a state which has a very popular claim about its “uniqueness”- is a very significant example for the application of nationalism theories. During the study, both similar and different characteristics of Japan will be mentioned and it is vital for an unbiased evaluation of Japan’s situation.

This study bases on three main chapters: The examination of selected European nationalism and identity theories, the historical background of “Japanese identity” and “Japanese nationalism”, and the transformation of Japanese society by the Meiji Reforms on modernism, industrialism, militarism, education and gender policies. All these three parts are aimed to complete each other as the different branches of the same subject; because “nationalism” is not only a matter of “nationalist propaganda” or “fascist policies”; it is something much deeper and wider. For this reason, Japanese nationalism will be examined under the light of political history, Japanese myths and legends, its discourse and its relations with minority groups, its social, educational, industrial, military and gender policies, because all these features are the founder elements of nationalization process.

As it’s been said before, this study seeks to understand the applicability of European theories on Japanese nationalization case. For this reason, it starts with a brief history of nationalism and its development. Nationalism and its historical roots, the term of “nation” and its origins, the theorists who feed the academic researches on nationalism and the relation between nationalism, the emergence of modern state and Industrial Revolution issues are very important for starting of the research. Also, the notions on the nationalism’s time and place of birth or the opinion of different political views on nationalism should be discussed. Besides, the main nationalism

types – French and German- are milestones of the discussions on nationalism’s history, so they are mentioned for a better understanding of the matter.

When nationalism’s history is briefly explained, the selected theories on nationalism are analyzed. Here, four different names and two different schools are examined. The analysis starts with Ernest Gellner, a leader theorist of modernist school. He bases his approach on the critic of primordialist school and refuses to mark nations as eternal and everlasting phenomena. Instead, he argues that nations are emerged as the “byproducts” of industrialism and modern state; they are an answer to the needs of the century. These features make them “mortal”, and more importantly, “artificial”. Although “nation” is accepted as a given phenomenon which is “natural” and exists since the first societies on the world, Gellner reverses this approach. As Gellner, Eric Hobsbawm contradicts to the primordialist school and shares modernist approach. He creates a new term for this area, “invented tradition”. According to him, nations are invented by the nationalist and during this “invention”, nationalists use symbols, traditions and reinterpreted myths; but if they can’t find anything to use, they don’t hesitate to create a “tradition”. This opinion suggests suspecting about even the most “well-known” traditions; the history of “nations” should be interrogated and the formal history-making should be questioned.

Benedict Anderson, as another modernist theorist, adds two different points to the theories. First, he criticizes labeling “inventions” as “artificial”, but offers to see them as the products of “imagination and creation”. Secondly, he adds a new relation to nationalism-modern state-industrialism triangle: The development of printing technologies and the rise of publishing sector which supports the local languages and communication. As a vital element of nationalization, communication creates “imagined” ties between people and helps connecting people as “members of the same nation” by giving them an illusion of “shared time”. Although Anderson disagree the opinions on French Revolution as the origin of nationalism –he offers Creoles as the “origin”- and criticizes Gellner and Hobsbawm at some points, he contributes to modern schools by his theories.

On the other hand, Anthony D. Smith starts his review by criticizing the modernist school. His approach –ethno-symbolism- gives more attention to symbols and traditions during the being-nation process and insists on the ethnic “cores” of nations. For this reason, his approach can be seen as “new primordialism” although some theorists prefer to focus on his thoughts on “artificial side” of the nations. In fact, Smith doesn’t claim that nations are eternal, but says that “some” nations can really contain an ethnic core. Still, ethnicities cannot be named as nations and any nation cannot emerge before the modern times. Although his thoughts contradicts to modernists at some points, it is true that his theory is very useful for Japan, a country which is isolated, one of the most “homogeneous” examples, but still has problems with identity-making and minority groups. Japan is a complicated example which needs more than one school for being understood.

By the analysis of their theories and their criteria of being-nation, the theoretical framework of the case is ready for fulfilling with Japan. Although this case study refers to a specific period –from Meiji Restoration to the end of Taishō Democracy-, a glance over the Japanese history is crucial, because of two reasons: First, as all other historical occasions, Meiji Restoration has deep historical roots and without the knowledge on the background, it is not possible to understand the dynamics of the Reform. Secondly, if the subject is about nationalization process and national identity, there are always some historical features reinterpreted, such as myths, legends, visual/oral symbols or traditions. Naturally, Japan is not an exception and the examination of Japanese national identity requires having this kind of knowledge.

After the brief information on Japan's history and Meiji Reformation, the Japanese myths and legends which are attached to creation of national identity are studied. These kind of historical materials are used in many fields from formal educational system to historiography, or even gender issues are connected with these "selected" historical materials. It must be noted that these materials are particularly selected according to the agenda of nationalist policy-makers. This information is far from being unbiased or "purely historical", on the contrary, they are the "desired" parts of history which are extracted and "cleaned" according to the aims of governments. Since the Meiji Restorations, Japan has recreated its own history and national discourse. Its national discourse was "coherent" with its "own" history, because they both were tailor-made and completing each other as the pieces of a puzzle. By the aim of "being an imperial power", the discourse of Japan was assertive and ambitious, so, its imperial desires and tough discourse was reflected on its attitude about strangers and minorities in Japan. While Japan was creating its own national identity, it made this through excluding Ainus, Chinese, Koreans and Untouchables (*Hisabetsu Burakumin*). Japan had no pluralistic view on the identity question and always walked on a line of "we-and-others" concept.

While Japan's discourse was changing against non-Japanese people, also its internal social system was rebuilding by governments. Samurais, as the leading power of Reforms and the element of new structure had completed their function and they were discharged. The new military army was shaped in Western style and there were no place for old style men, but still, many samurais gained important posts after the accepted to obey new system. This was a total social transition period and the new leading power of the period was *zaibatsu* – commercial enterprises which were supported by the governments-. After Japan modernized its army, it gained both natural resources and new markets, so his army and industry were in a close relation. Japan's governments made everything to strengthen this situation, the formal education started to "create" new generations as desired, both children and adults were convinced to supreme benefits of Japan and they were "serving" as soldiers, workers, farmers, officers, researchers... All formal education system and even gender policies were redesigned for an imagined Japan which "shines as Sun under the rule of *Tennō*".

Japan had become a part of several conflicts with its neighbors and finally the Second World War because of its ambition which merged with military desires. During its imperial march, Japan has succeeded to create a “Japanese nation” and a “Japanese identity”, but that was a creation which includes fascist tendencies. Even after the end of World War II, Japan continued to insist its “particularity”, and it wasn’t surprising, because that’s what they’ve been “told”. Many years after, Japanese scholars questioned deeply the “uniqueness myth” of Japan. If it’s considered that Japan had initiated its nationalization process after its contact with Europe and USA, Japan had created its identity and nation according to the “rules” of European theories. Also, Japan’s similar production system –a very close example of Europe in Middle Age- was very helpful for simplifying the transition as once Europe did. When Japan’s similarities and peculiarities combined, the whole nation-building and identity-creating processes developed on a line which is coherent with European nationalism theories.

ÖZET

Bu çalışmanın amacı, Japonya'nın millet olma, modernleşme, endüstrileşme ve militerleşme süreçlerinin analizi yoluyla Japon millileşme süreciyle “Batılı” milliyetçilik teorileri arasında uyum olup olmadığını anlamaktır. Sosyal bilimlerin popüler bir konusu olan milliyetçilik çalışmaları, hem teorik hem de pratiğe yönelik araştırmalarıyla günümüzde hâlâ yüksek oranda ilgi görmektedir. Milliyetçilik çalışmaları sosyoloji, antropoloji, siyaset bilimi, uluslararası ilişkiler gibi birçok alanla bağlantılıdır. Disiplinler arası bir çalışma olan bu araştırma da, bu alanlardan yararlanmaktadır, ayrıca milliyetçilik teorilerini bir vaka çalışmasıyla –özel olarak Japonya örneğiyle- birleştirme amacı taşımaktadır. Bu vaka çalışması, “Batı”nın teorileriyle Batılı olmayan bir ülkeyi açıklamayı hedefler, böylece bu teorilerin “uygulanabilirliği” veya “evrenselliği” üzerine bir fikir verebilir. Şu da belirtilmelidir ki, “biricik olduğu” hususunda hakkında yaygın bir inanış olan bir ülke olarak Japonya, milliyetçilik teorilerinin uygulanması açısından özgül bir örnektir. Önyargısız bir değerlendirme yapabilmek açısından, Japonya'nın Avrupa örnekleri ile hem benzer, hem farklı olan yönlerine çalışma boyunca atıf yapılacaktır.

Bu çalışma üç bölümden oluşur: Seçilmiş Avrupa milliyetçilik ve kimlik teorilerinin incelenmesi, “Japon kimliği” ve “Japon milliyetçiliği”nin tarihi arka planı ve modernleşme, endüstrileşme, militarizm, eğitim ve toplumsal cinsiyet politikalarıyla Japon toplumunun dönüşümü. Bu üç bölümün birbirlerini ve aynı konunun farklı yönlerini tamamlaması düşünülmüştür, çünkü “milliyetçilik” asla “milliyetçi propaganda” ya da “faşist politikalar”dan ibaret değildir, aslında bunlardan çok daha derin ve yaygındır. Bu sebeple, Japon milliyetçiliği siyasi tarih, Japon mit ve efsaneleri, Japonya'nın söylemi ve ülke içindeki azınlıklarla ilişkileri ve sosyal yapı, eğitim, askeri yapı ve toplumsal cinsiyet üzerine olan politikaları ışığında incelenecektir, çünkü tüm bu etmenler millileşme sürecinin kurucu elemanlarıdır.

Az evvel de söylenildiği gibi, bu çalışma Avrupa milliyetçilik teorilerinin Japonya örneğine uygulanabilirliğini anlamaya çalışmaktadır. Bu sebeple, çalışma milliyetçiliğin tarihi ve gelişimi hususuyla başlayacaktır. Milliyetçilik ve tarihi geçmişi, “millet” terimi ve terimin kökeni, çalışmalarıyla milliyetçilik üzerine yapılan akademik araştırmaları besleyen düşünürler, milliyetçilik, modern devletin ortaya çıkışı ve Sanayi Devrimi arasındaki ilişki meseleleri, başlangıç olarak çok önemlidir. Ayrıca, milliyetçiliğin ortaya çıktığı yer ve zaman hakkındaki fikirler veya farklı politik kanatların milliyetçilik üzerine olan görüşleri belirtilmelidir. Bunların yanı sıra, temel milliyetçilik tipleri –Fransız ve Alman- de milliyetçilik

tarihi hususunda mihenk taşı sayılan bir konudur, meselenin daha iyi anlaşılması bakımından çalışmada bunlara da yer verilmiştir.

Milliyetçilik tarihinin kısaca açıklanmasından sonra, seçili teoriler analiz edilmiştir. Burada dört farklı isim ve iki farklı ekolden bahsedilmektedir. Analizler, modernist ekolün lider teorisyenlerinden biri olan Ernest Gellner ile başlar. Gellner kendi teorisini ilkçi yaklaşımın eleştirisi üzerine kurar ve milletleri ezeli ebedi olgular olarak gören görüşü reddeder. Bunun yerine, milletlerin, sanayileşme süreci ve modern devletin ortaya çıkışının “yan ürünü” olarak, yüzyılın ihtiyaçlarına bir cevap niteliğinde belirlediğini öne sürer. Elbette bu özellikler milleti “ölümlü” ve daha da önemlisi “yapay” kılmaktadır. O vakte dek “millet”, dünyadaki ilk insan topluluklarından beri var olagelen “doğal” ve verili bir fenomen olarak kabul edildiyse de, Gellner bu teoriyi tersyüz etmiştir. Gellner gibi Eric Hobsbawm da ilkçi ekole karşı çıkar ve modernist yaklaşımı paylaşır. Bu alanda için de yeni bir terim ortaya koymuştur, “icat edilmiş gelenek”. Hobsbawm’a göre, milletler milliyetçiler tarafından icat edilmişlerdir ve bu “icat etme” esnasında milliyetçiler sembolleri, gelenekleri ve yeniden yorumlanmış mitleri kullanırlar; fakat kullanacak uygun bir şey bulamadıkları zaman da bir “gelenek” yaratmaktan çekinmezler. Bu görüş en “bilindik” gelenekler hakkında bile şüphelenmeyi, “millet”lerin tarihinin incelenmesini ve resmi tarih yazımının da sorgulanmasını önerir.

Bir başka modernist teorisyen olan Benedict Anderson da ekole iki farklı nokta ekler. Birincisi, “icat”ların “yapay” olarak etiketlenmesini eleştirir ve onları “imgelem” ve “yaratı” ürünleri olarak görmeyi teklif eder. İkincisi, milliyetçilik-modern devlet-sanayileşme üçgenine yeni bir ilişki katar: Basım teknolojilerindeki gelişme ve yerel dilleri ve iletişimi destekleyen yayıncılık sektörünün yükselişi. Modernleşmenin hayati bir elemanı olarak iletişim, insanlar arasında “hayali” bağlar yaratır ve onlara bir tür “paylaşılmış zaman” illüzyonu vererek onları “aynı milletin üyeleri” olarak birbirine bağlar. Anderson, milliyetçiliğin başlangıcı olarak Fransız İhtilali’ni gören görüşü paylaşmasa ve bazı noktalarda Gellner ve Hobsbawm’a katılmasa da, bu teorisiyle modern ekole katkı yapmaktan geri durmaz.

Öte yandan, Anthony D. Smith kendi yaklaşımına modernist ekolü eleştirerek başlar. Onun yaklaşımı –etno sembolcülük- ulus inşası sürecindeki sembol ve geleneklere daha çok önem verir ve milletlerin etnik “çekirdeği” meselesi üzerinde durur. Bu sebeple, bazı teorisyenler Smith’in teorisindeki “milletlerin yapaylığı” meselesi üzerine odaklanmayı seçseler de, Smith’in yaklaşımının “yeni ilkçilik” gibi görüldüğü de olmuştur. Aslında, Smith milletin ezeli ve ebedi bir fenomen olduğunu iddia etmez, ancak “bazı” milletlerin gerçekten de bir etnik çekirdek içerdiğini söyler. Yine de, etnisiteler millet olarak isimlendirilemezler ve millet olgusu da modern zamanlardan önce ortaya çıkamaz. Smith’in görüşleri bazı noktalarda modernistlerinkine karşıt olsa da; Japonya gibi izole, dünyanın en “homojen” örneklerinden biri olmasına rağmen hâlâ kimlik inşası ve azınlık gruplar meselelerinde sorunlar yaşayan bir ülkeyi anlamak için kullanışlıdır. Japonya, anlaşılması için birden çok ekole ihtiyaç duyan girift bir örnektir.

Bu teorilerin ve ulus olma kriterlerinin analizi ile vaka incelemesinin teorik çerçevesi Japonya örneği üzerinden doldurulmaya hazır hâle gelir. Bu çalışma Meiji Restorasyonu ile Taishō Demokrasisi'nin sonu arasında kalan belli bir dönemi ele alsada, iki sebepten dolayı Japon tarihine genel bir bakış hayati önem taşır: Birincisi, tüm tarihi olaylar gibi, Meiji Restorasyonu da derin tarihi kökler taşır ve bu tarihi arka plan bilinmeden Reform'un dinamikleri anlaşılamayacaktır. İkincisi, eğer konu uluslaşma süreci ve milli kimlik meselesi ise, ortada daima mitler, efsaneler, görsel/işitsel semboller ve gelenekler gibi yeniden üretilmiş tarihi malzemeler meselesi olacaktır. Doğal olarak Japonya da bu konuda bir istisna teşkil etmez ve Japon milli kimliğinin incelenmesi meselesi de bu tarz bilgilere haiz olmayı lüzumlu kılar.

Japon tarihi ve Meiji Restorasyonu hakkında bu kısa bilgilendirme sonrasında, milli kimlikle ilişkilendirilmiş Japon mit ve efsaneleri incelenmektedir. Bu tarz tarihi malzemeler resmi eğitim sisteminden tarih yazımına birçok alanda kullanılmaktadır, hatta toplumsal cinsiyetin kurgulanması meselesi bile bu “seçilmiş” tarihi malzemelerle ilişkilidir. Şu da belirtilmelidir ki, bu malzemeler, milliyetçi karar alıcılar tarafından amaca yönelik olarak özellikle seçilir. Bu bilgiler, tarafsız veya “tamamen tarihî” olmaktan çok uzaktır; tam aksine, bunlar tarihin “istenen” parçalarıdır ve hükümetlerin amaçlarına uygun olarak hususi olarak çıkarılmış ve “temizlenmişlerdir”. Meiji Restorasyonu'ndan beri, Japonya kendi tarihini ve ulusal söylemini baştan yaratmıştır. Bu bağlamda ulusal söylemi “kendi” tarihiyle “uyumlu”dur, çünkü ikisi de yapbozun parçaları gibi birbirini tamamlamak üzerine, ısmarlama yapılmış gibidir. “Emperyal güç olma” amacıyla, Japonya'nın söylemi iddialı ve hırslı bir hâle gelmiş, bu sebeple emperyal arzuları ve sert söylem, yabancılarla ve ülke içindeki azınlıklarıyla olan ilişkilerine de yansımıştır. Japonya, milli kimliğini yaratırken, bunu Ainular, Koreliler, Çinliler ve Dokunulmazlar'ı (*Hisabetsu Burakumin*) dışlamak noktasından hareketle yapmıştır. Japonya, kimlik meselesinde çoğulcu bir yaklaşıma sahip değildir ve daima “biz-ve-ötekiler” konsepti çizgisinden yürümüştür.

Japonya'nın söylemi Japon olmayan herkese karşı değişmeye başlarken, bu esnada aslında içteki sistemi de hükümetler tarafından yeniden inşa ediliyordu. Reformların lider gücü ve yeni yapının bir elementi olan samuraylar, işlevlerini tamamlamışlardı ve bu sebeple tasfiye edildiler. Yeni askeri ordu tamamen Batılı tarzda şekillendirilmişti ve burada eski tarzdaki askerlere yer yoktu; ancak yine de, yeni sisteme itaat etmeyi kabul eden samuraylar birçok önemli göreve atıldılar. Bu topyekun bir sosyal değişim dönemiydi ve bu dönemin yeni lideri *zaibatsular* –devlet tarafından desteklenen ticari şirketler- oldu. Japonya, ordusunu modernleştirdikten sonra, pek çok doğal kaynak ve pazar elde etti, dolayısıyla ordu ve sanayi yakın ilişki içerisindeydi. Japon hükümetleri bu durumu güçlendirmek için ellerinden gelen her şeyi yaptı, yeni resmi eğitim modeli yeni nesilleri istendiği gibi “yaratmaya” başladı, hem yetişkinler, hem de çocuklar Japonya'nın yüce menfaatlerine inanmışlardı ve bu menfaatlere asker, işçi, çiftçi, memur, araştırmacı olarak “hizmet ediyorlardı”. Tüm

resmi eğitim sistemi ve hatta toplumsal cinsiyet politikaları “*Tennō*’nun idaresi altında bir güneş gibi parlayan Japonya” hayaline göre yeniden düzenlenmişti.

Japonya askeri arzularla birleşen bu emperyal hırsı sonucunda önce komşularıyla birçok çatışmanın, sonunda ise 2. Dünya Savaşı’nın bir parçası oldu. Emperyal yürüyüşü esnasında Japonya bir “Japon milleti” ve “Japon kimliği” yaratmayı başardı, ama bu faşist öğeler içeren bir yaratıydı. 2. Dünya Savaşı sonrasında bile Japonya, “özgül”lüğü üzerinde ısrarla durdu; aslında bu şaşkıncı değildi çünkü onlara “anlatılan” daima bu olmuştu. Yıllar sonra, Japon aydınları Japonya’nın bu “biriciklik miti”ni derinden derine sorguladılar. Japonya’nın millileşme sürecini Avrupa ve ABD ile temas kurduktan sonra başlattığı düşünülürse, denebilir ki Japonya kendi kimliğini ve ulusunu Avrupa teorilerinin “kurallarına göre” yaratmıştır. Ayrıca, Japonya’nın Avrupa’yla benzer şekilde feodal sisteme sahip oluşu, bir zamanlar Avrupa’nın da yaşamış olduğu bu sosyal geçişi Japonya için de oldukça kolaylaştırmıştır. Japonya’nın bu benzer ve farklı yönleri birleştirildiğinde, tüm bu ulus ve kimlik inşası süreçlerinin Avrupa milliyetçilik teorileriyle uyumlu bir çizgide gelişmiştir.

INTRODUCTION

Le Japon est comme la baleine: il vit dans la mer, mais ce n'est pas un poisson, semble comme le poisson, mais c'est un mammifère.

Tadao Umesao

Depuis son émergence, le nationalisme est l'idéologie la plus « populaire » et son popularité ne se perdit jamais en dépit de prévisions des théoriciens qui annoncèrent le « décès du nationalisme ». Spécifiquement après les années de 1950, le déclin des théories du nationalisme était significatif, mais les pays et les peuples continuèrent de produire leurs propres sentiments nationalistes, donc, les théoriciens n'ignorèrent pas cette continuité, et les nouvelles théories s'émergèrent un par un dans les années de 1980. C'est clair que ces sentiments ou bien les manifestations nationalistes ne sont pas indifférents de leurs concepts du nationalisme « originel », en d'autres termes, il faut examiner l'histoire des mouvements nationalistes et de la construction de l'identité nationale pour comprendre la conjoncture présente. Alors, ce travail essaiera d'examiner l'histoire sous la lumière des théories modernes pour une compréhension fondamentale de cas du nationalisme japonais et la construction de l'identité japonaise.

Grace à la popularité du sujet, plusieurs théories sur le nationalisme ont été créées. Bien que l'existence des écoles différentes, il est possible de dire que l'école moderniste est l'école la plus adoptée par les académiciens qui travaillent sur le nationalisme. De cette école, Ernest Gellner, Eric Hobsbawm et Benedict Anderson sont les noms les plus importants qui contribuent à l'école moderniste. Pour cette raison, les théories de ces théoriciens seront plus détaillées. En outre, l'école ethno-symboliste –comme une école qui critique l'école moderniste – doit être considérée, car elle « complète » l'école moderniste par ses critiques raisonnables. Dans ce contexte, la théorie d'Anthony D. Smith sera ajoutée dans le cadre de l'examen théorique. Bien plus, les idées de Calhoun sur les critères de nation corroboreront ces théoriciens. Le but de cette étude n'est pas de les détailler entièrement mais de

sélectionner les explications les plus utilisables pour analyser le cas japonais et de se concentrer pour celles-ci. Cela aidera à encadrer cette « étude de cas » et les modèles principaux permettront de comprendre les différents exemples, comme celui du Japon.

Il faut noter que en dépit de l'existence des cotés totalement différentes du Japon, dans son histoire, il partage de nombreuses similitudes avec l'Europe, même si il semble « unique ». Par exemple, il est un exemple hors Europe où le capitalisme est apparu avec ses propres dynamiques –les *shōguns* comme des seigneurs féodaux, des masses de paysans qui n'ont pas attaché aux terres officiellement (comme un contraste du système agricole de l'Empire ottoman), la consolidation du système financier et des banques-. En fait, le Japon avait un système de classe similaire avec l'Europe (*Samurai* pour les chevaliers, *shōgun* et *daimyō* pour l'aristocratie, *shinshoku* pour les clercs et *nōmin* pour les paysans) et les marchands qui étaient désireux de remplacer l'aristocratie et recherchaient pour le pouvoir, étaient la partie principale des changements sociaux comme la même en Europe. En outre, la figure de *tennō* (l'empereur japon) ressemble à une fusion des rois de Moyen Age et des Papes. Si l'on compare avec les autres pays non-européens, le Japon était un exemple relativement précédent à la voie de la modernisation et de l'industrialisation, il unifia trois années avant même l'Allemagne. Par le pouvoir dont il a gagné grâce à son développement antérieur, il a été admis « comme » un Etat occidental selon les conditions modernes.

En fait, c'est ces similitudes qui font penser que les théories occidentales peuvent être applicables sur le Japon plutôt que d'autres pays asiatiques. Naturellement, le Japon est encore très différent de pays européens, mais il est classé au même « niveau » avec les États occidentaux. En plus de ses similitudes « occidentales », le Japon a aussi quelques autres points communs avec les sociétés eurasiennes, par exemple les Empires Russe, Ottoman et Japonais sont classifiés dans le même groupe en fonction de leurs processus de modernisation. Ces pays sont des exemples relativement tardifs de la nationalisation, mais ce sont eux qui ont réussi leur processus de modernisation par leur propre énergie comme l'Angleterre et la France, qui se constituent un autre groupe selon les travaux sociologiques. Donc, étant un pays qui a des similitudes avec les pays occidentaux et eurasiens fait le Japon plus éligible pour cette étude du cas.

Au Japon, l'histoire de nationalisation est très attachée à la modernisation, l'industrialisation, et la militarisation. Pour être modernisé, Japon utilisa l'industrialisation comme un moyen pour accéder au pouvoir et de sa force militaire pour alimenter son industrie, mais dans ce processus, le Japon avait besoin d'un nationalisme formel et un processus de « construction de la nation ». En fait, la conscience de société japonaise sur leur « race » était relativement plus haute et visible que ses contemporains européens grâce à sa ligne historique spécifique et de sa situation géographique, mais il n'était pas possible de parler de l'existence d'un « Etat moderne » ou « État-nation » avant l'ère Meiji. Le Japon combina ses désirs d'être un empire modernisé et industrialisé et tandis qu'il essayait d'atteindre ses objectifs, il aussi essayait de créer sa propre « nation japonaise » et « identité japonaise ». Le rêve d'un Japon unifié et puissant comme « le frère aîné de l'Asie qui dirige les autres pays asiatique » créa une nouvelle puissance impériale du Japon et cette transition affecta à la fois le nationalisme japonais et la définition de l'identité japonaise. Ce travail considéra cette ligne du Japon lors de la recherche sur la nationalisation japonaise.

Donc, ce travail se construit de la question suivant: « Est-il possible d'utiliser les théories occidentales pour expliquer un pays non-occidental? Sont-elles vraiment 'universelles' et peut-on alors les appliquer sur un pays 'non-européen'? » Le Japon sera l'exemple pour voir si cette théorie est applicable. Il sera une « étude de cas » avec un arrière-plan historique, mais l'objectif n'est pas seulement de parler de l'histoire du Japon ou de ses mouvements nationalistes, mais aussi de créer une approche dialectique. Quelles furent les dynamiques qui changèrent le Japon? Pourquoi ce pays avait un processus de modernisation qui allait de pair avec le nationalisme? Par qui a été organisé ce processus? Quelles furent les dynamiques de l'identité nationale et comment fut-elle construite? Ces quatre questions principales seront le fil conducteur de cette étude.

Pour obtenir les réponses à ces questions, la première chapitre commencera en regardant les racines du nationalisme et son histoire et continuera avec les analyses des théories modernistes d'Ernest Gellner, Eric Hobsbawm, Benedict Anderson et la théorie ethno symboliste d'Anthony D. Smith. Ensuite, une partie sur les critères pour être une nation aura lieu pour clarifier les caractéristiques de nation. Après cela, le deuxième chapitre sera sur l'arrière-plan de la Restauration de Meiji et

de son contexte historique ; quelques exemples de la mythologie japonaise ont été donnés. Ensuite, il continuera avec la question de l'identité en parlant de minorités comme des Aïnous, les Coréens et les Chinois et les intouchables qui aide les Japonais à imaginer une identité japonaise et la forte perception de l'altérité du peuple japonais. Cette analyse sur l'identité japonaise sera complète avec la partie sur le discours nationaliste-impérialiste du Japon. En troisième chapitre, les réformes de Meiji, le processus de nationalisation et de modernisation sera examiné. Les questions de l'industrialisation, de l'éducation et du sexe combineront l'analyse socio-économique de la transition. A cause des caractéristiques Etatistes et militaires et des réformes réalisées par la Restauration sur les domaines de l'éducation, l'organisation sociale et des relations entre les classes sont directement affectées par la militarisation dans le cas japonais, donc les détails militaristes seront donnés dans chaque section. De plus, le rôle du *tennō* sera un détail spécifique qui est souligné dans ce travail. A la fin de l'étude, la cohérence entre les théories et le cas du Japon sera évaluée.

I. LA CADRE THEORIQUE DE LA RECHERCHE NATIONALISTE ET LES INSTRUMENTS D'ANALYSE DU JAPON

A. Le nationalisme et son développement historique

« Le nationalisme est une réponse particulière à la distinction, propre au monde moderne, entre l'Etat et la société. Il cherche à abolir cette distinction. »

John Breuilly, *Nationalism and The State* *

Le nationalisme, comme étant l'« idéologie » la plus populaire de ces trois derniers siècles, est une zone vaste de travail. Ce n'est pas seulement une « théorie », il correspond aussi la plupart du temps à un mouvement politique fort. Ses principes peuvent être adaptés selon les différentes idéologies auxquelles il est joint, comme le libéralisme, le conservatisme, le fascisme ou le socialisme. Alors, bien que le côté « idéologique » du nationalisme reste controversé et en général peut être remodelé selon les préférences des élites politiques et des gouverneurs, son ambiguïté lui donne en plus un pouvoir spécifique: une capacité à être appliqué sous différentes formes. Selon le point de vue, les nations peuvent être vues comme « La Belle au bois dormant qui attend son prince pour être réveillée » ou comme « le monstre de Dr. Frankenstein ». ¹

1. Les racines des termes « nation » et « nationalisme »

En tant qu'un médiateur de ce processus du « réveil », depuis longtemps, le nationalisme fut examiné comme une idéologie et la notion de « nation » fut acceptée comme un phénomène « donnée ». A partir de la Révolution Française et du Romantisme Allemand, le nationalisme prit de l'importance en tant qu'idée active et efficace qui suscite l'intérêt des masses. Mais, le « nationalisme » commença à être un sujet de recherche académique à partir des années 1920. Bien qu'il y eut de

*John Breuilly, **Nationalism and The State**, Manchester University Press, Manchester, 1985, p. 390.

¹ İnci Özkan Kerestecioğlu, "Milliyetçilik – 'Uyuyan Güzeli Uyandıran Prens'ten Frankeştayn'ın Canavarı'na", **19. Yüzyıldan 20. Yüzyıla Modern Siyasal İdeolojiler**, Ed. Birsen Örs, İstanbul, Bilgi Üniversitesi Yay., 2007, pp. 309-310.

nombreux articles écrits sur « la nation » ou sur « la nature / l'histoire de la nation », il n'y avait pas de recherche spécifique sur le nationalisme jusqu'à cette date. En particulier, Carleton Hayes et Hans Kohn présentèrent le nationalisme en tant qu'un sujet académique et guidèrent par leurs œuvres sur le nationalisme. Jusqu'à la fin de la Seconde Guerre Mondiale, le nationalisme –naturellement lié d'une certaine façon au racisme- était l'un des sujets les plus populaires dans le monde, mais après la fin de la guerre, il sembla « oublié » pendant un certain temps. « Le temps du nationalisme » était passé, car il avait été considéré comme « le vague » qui commença de l'Ouest pour ensuite se développer vers l'Est depuis le XVIII^{ème} siècle.

Mais avec le temps, on remarque que dans tous les pays, la structure de la nation et le concept de nationalisme évoluèrent. A partir de la fin des années 1970 jusqu'aux années des 1980, le thème du nationalisme fût ravivé par les œuvres d'Ernest Gellner, Eric Hobsbawm, Benedict Anderson et Anthony D. Smith. Mais jusque là, les travaux d'Elie Kedourie se doivent d'être vus comme étant ceux qui ouvrirent de nouveaux axes de recherche pour le futur. En effet, les ex-thésards devinrent de nouveaux professeurs et créèrent leurs propres théories basées sur les anciennes. Grâce à ce processus, la notion de « nation » fut « interrogée » et perdit son statut « donné » tandis que l'approche fonctionnaliste donnait sa place aux définitions modernistes et constructiviste. Alors que les nouvelles approches critiquaient les anciens, les théories du nationalisme gagnèrent en explications plus précises. Quand arriva aux années 1990, en raison de circonstances sur l'ex-territoire de l'Union Soviétique, le sujet fut le centre de toutes les attentions et se maintenait comme étant un des sujets les plus populaires dans les sciences sociales.

Historiquement, les phases de progression du nationalisme et des relations internationales étaient généralement cohérentes. Fondamentalement, Carr identifie ces phases jusqu'à 1950 en trois parties: La première période dure jusqu'à la Révolution Française, la deuxième s'est déroulée entre les années de la Révolution et les Guerres de Napoléon (ou pourrait être prolongé jusqu'en 1914) et la troisième dure jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale.² En effet, bien qu'Anderson accepte les « Créoles » en tant que les créateurs du concept de « nation », la plupart des historiens et des théoriciens voient la Révolution Française comme « la première pierre » et le temps avant la Révolution est une durée où l'idée de « nation »

² Edward Hallett Carr, **Milliyetçilik ve Sonrası**, İstanbul, İletişim Yay., 2007, İstanbul, p.12.

commença à apparaître au grand jour. En tant qu'un mot, « *natio* » est un terme ancien péjoratif qui était utilisé à Rome pour nommer les étrangers qui venaient d'une même région distincte; et en grec, il a pour synonyme « *ta ethne* » (cette similitude étymologique pourrait être une raison de la confusion d'aujourd'hui sur les termes de « la nation » et « l'origine ethnique »). Plus tard, « *natio* » se transforma en « nation » au Moyen Age pour nommer les étudiants de Paris qui viennent du même pays et le sens péjoratif du terme disparaît.³

« Par exemple, il y avait quatre nations en l'Université de Paris, la grande centre des travaux théologiques : 'l'honorable nation de France', 'la fidele nation de Picardie', 'la vénérable nation de Normandie', et 'la constant nation de Germanie'. »⁴

David Hume définit « la nation » comme n'étant « rien d'autre qu'une collection d'individus » dans son essai *Of National Characters*, mais avec le temps - en particulier avec l'aide de l'approche de l'Etat organique - le terme de « nation » gagne de nouveaux sens comme « un groupe qui partage la/le même opinion/objectif » ou encore « les élites politiques, culturelles, sociales ».⁵ Comme on le voit historiquement, tout d'abord la « nation » est définie comme « le peuple d'un pays » en termes généraux, puis elle gagne un sens précis à l'aide de travaux académiques, mais à la fin, « la nation » est perçue comme le « synonyme » de « peuple » encore une fois dans l'usage général. Autour des années 1750, -très tôt dans l'histoire du nationalisme- Diderot et d'Alembert donnèrent dans *Encyclopédie* la définition de « nation » comme « mot collectif dont on fait usage pour exprimer une quantité considérable de peuple, qui habite une certaine étendue de pays, renfermée dans certaines limites, et qui obéit au même gouvernement ».⁶ Il est très important de remarquer que dans ces définitions il n'existe pas de critère de race, de langue ou de religion, mais une unité au sein des territoires et une obéissance au gouvernement - mais en ce sens, ces définitions de « nation » ne sont pas très différentes de celle d'un « peuple d'un pays ». Cependant, il est utile d'indiquer qu'il n'existe pas de définition compromise ou universelle de la « nation ».

³ Liah Greenfeld, **Nationalism: Five Roads to Modernity**, Harvard, l'édition E-book, pp. 6-9.

⁴ **Ibid.**, p. 4.

⁵ Cité par Elie Kedourie, **Nationalism**, London, Hutchinson, 1985, p. 14.

⁶ Denis Diderot, Jean le Rond d'Alembert, **Encyclopédie**, 1751-72, <http://artflx.uchicago.edu/cgi-bin/philologic/getobject.pl?c.10:185.encyclopedie0311>, 24.11.2012.

2. Les nationalismes français et allemand

Dans son processus d'évolution, différents critères avaient été imposés pour mieux définir la « nation », notamment par les idées nationalistes françaises et allemandes. Bien que ce ne fût pas un « mouvement nationaliste », la Révolution Française et les idées de Rousseau sont les parties de l'évolution du nationalisme, car elles permirent créer un environnement où le nationalisme puisse naître. Comme Hans Kohn indique, « *le nationalisme, l'industrialisme et la démocratie, quoique apparaissent comme des facteurs déterminants dans le dix-huitième siècle et ont leurs racines dans le passé.* »⁷ Les pensées des différents philosophes qui n'étaient pas « nationalistes » comme Kant ou Rousseau, apparurent comme importantes dans l'évolution du nationalisme. Les idées de Rousseau instituent une source pour le nationalisme français qui se réfère la plupart du temps plus à la citoyenneté qu'à la parenté. L'État, en tant qu'un institut qui permet de créer et de maintenir l'harmonie et la paix dans la société, protège les droits des citoyens, mais les individus sont encore les acteurs principaux de la vie sociale et les droits de la personne sont essentiels. Dans l'approche française, le patriotisme s'accompagne la plupart du temps au concept de la citoyenneté, et l'intégrité culturelle est souligné. Ainsi, les attributions raciales ne sont pas essentielles.

D'autre part, le romantisme allemand est également un autre élément important dans l'apparition de l'idée de nation. La plupart du temps, l'approche allemande est principalement liée à son accent mis sur le sang, la parenté (ou plus généralement « la race ») et la langue. En général, chaque mouvement nationaliste commence par des recherches et des travaux sur la langue et l'histoire, et donc, l'Allemagne ne fait pas une exception. Mais pour l'avenir, la combinaison de la Révolution Française et les idées de Kant étaient très inspirantes pour le romantisme allemand.⁸ Les valeurs fondatrices du nationalisme, au premier rang desquelles figure l'autodétermination, ont été introduites par Kant.⁹ Après, avec le concept de « *volkgeist* », Herder étudie la pensée allemande de manière plus approfondie qu'un simple travail linguistique. Plus tard, Fichte développe les idées de Herder de façon politique, comme « la construction de la nation allemande », même les Jeunes-

⁷ Hans Kohn, "Preface", **The Idea of Nationalism – The study in its origins and background**, New Jersey, Transaction Publishing, 2008, p. li.

⁸ Elie Kedourie, **op.cit.**, pp. 21-31.

⁹ Christophe Jaffrelot, "Quelques Théories de la Nation", **Nations et Nationalismes**, ed. Serge Cordollier, Elisabeth Poisson, Paris, La Découverte, 1995, p. 75.

Allemands ont été inspirés par Fichte.¹⁰ En effet, alors que Hegel discute le sujet de « nation », il se réfère également à la nécessité d'un Etat-nation allemande en tant qu'« état organique » où chaque individu peut se réaliser dans sa structure. Ici, « État » est plus important que les individus et il est aussi quelque chose de plus qu'un « protecteur », il a sa propre structure et son intégrité, comme « la société ».¹¹ Ainsi, les individus et la société/l'État doivent être cohérents et intégrants. Cette approche nous mènera plus tard à la notion de « État-nation ».

Pendant ce temps, le nationalisme gagna ses propres partisans et des opposants. Ernest Renan, l'historien français, est connu comme étant « partisan » du nationalisme. Mais, alors qu'il tentait de définir « Qu'est-ce qu'une nation? », en fait il ne mentionnait pas des côtés haut et bas du nationalisme. Plus que cela, il essayait vraiment de faire comprendre et d'indiquer la nature de nationalisme: il ne limite pas le concept de nation avec les critères classiques tels que la langue, la race ou la religion, bien que Fichte et Herder construisent leurs théories de nation sur la langue. Renan se réfère aux points de départ et de fin des nations (ce qui signifie qu'il ne suppose pas que les nations sont « aussi anciennes que l'histoire » ou « naturelles ») et évoque le concept fameux de « le plébiscite quotidien ».¹² En outre, si l'histoire des gloires et des réussites est plus important que les critères de langue ou de race dans la construction nationale, « les oublis » tels que les « erreurs historiques » sont aussi importants qu'eux. « *L'oubli, et je dirai même l'erreur historique, sont un facteur essentiel de la formation d'une nation, et c'est ainsi que le progrès des études historiques est souvent pour la nationalité un danger.* »¹³ Par ces mots, Renan n'analyse pas le nationalisme comme un « partisan » mais seulement de façon neutre, il ne nie pas le côté structurel du nationalisme, ni sa coopération avec l'histoire pour la construction nationale. En effet, cette coopération du nationalisme et de l'historicisme est recherchée dans *The Invention of Tradition*, l'œuvre de Hobsbawm et Ranger.¹⁴

¹⁰ **Ibid.**

¹¹ Umut Özkırımlı, **Milliyetçilik Kuramları – Eleştirel bir bakış**, Ankara, Doğu Batı Yay., 2009, pp. 34-40.

¹² Ernest Renan, “Qu'est-ce qu'une nation?”, Sorbonne, 11 Mars 1882, J. Hutchinson, Anthony. D. Smith (ed.), **Nationalism**, Oxford, Oxford University Press, 1994, s. 17, cité par İnci Özkan Kerestecioğlu, **op.cit.**, p. 319.

¹³ **Ibid.**

¹⁴ Eric Hobsbawm, Terence Ranger (éd.), *Invention of Tradition*, Cambridge, Cambridge University Press, 2012.

Toutefois, cela ne signifie pas que tous les partisans du nationalisme étaient des historiens ou que tout historien soutenait le nationalisme. J. Stuart Mill, philosophe libéral, soutenait l'idée du nationalisme. Il suppose que, sans une identité nationale homogène, l'harmonie ne peut être réglée dans l'Etat. Il fusionne les concepts de citoyenneté et de membre d'une nation au sein d'une république Etat-national et met l'accent sur l'importance de « l'opinion publique et l'unité ».¹⁵ Lord Acton, d'autre part, est un exemple d'historiens adversaire. Il critique le nationalisme et l'objectif d'unité nationale et le compare avec le despotisme. En outre, selon lui, un Etat qui peut satisfaire les différentes nations est meilleur que l'Etat mono-nationale.¹⁶

3. Le point de vue marxiste sur le nationalisme

Alors que les partisans et les adversaires du libéralisme se disputaient le concept de nationalisme et de l'État-nation, l'aile marxiste fut accusé d'être « aveugle » ou de ne pas s'occuper suffisamment du nationalisme. Dans *The Break Up of Britain*, Tom Nairn décrit la théorie de nationalisme marxiste en tant « le grand échec historique du marxisme » et ajoute que « *cet échec était inévitable, mais nous sommes maintenant dans une position de le comprendre* ». ¹⁷ En générale, l'orthodoxie marxiste a tendance à voir le nationalisme comme un facteur « diviseur » qui cause la « fausse conscience ». ¹⁸ Selon le concept de la conscience de classe marxiste, la classe ouvrière doit être unifiée quelle que soit ses origines raciales, ethniques ou nationales. ¹⁹ Le nationalisme est le plus souvent dépeint comme un « poison » utilisé par la bourgeoisie pour perturber l'esprit des ouvriers. Les mots de Staline décrivent parfaitement le point de vue de l'orthodoxie marxiste sur le nationalisme:

« Nous pouvons toujours faire face au nationalisme ouvert, car il peut facilement être discernés. Il est beaucoup plus difficile de lutter contre le nationalisme quand il est

¹⁵ John Stuart Mill, "Nationality", **Nationalism in Europe 1815 to the Present: A Reader**, ed. Stuart Wolf, London, Routledge, 1996.

¹⁶ Lord Acton, cité par Umut Özkırmılı, **op.cit.**, p. 45.

¹⁷ Tom Nairn, *The Break-Up of Britain*, Edinburgh, Big Thinking, p. 317 et Ephraim Nimni, **Marxism and Nationalism: Theoretical Origins of a Political Crisis**, London, Pluto Press, 1994, p. 5.

¹⁸ Dans son œuvre, *l'Etat et la Révolution*, Lénine soutenait que la fausse conscience avait été imposée aux personnes travaillent en Russie par l'Etat et par la bourgeoisie. Pour plus des informations sur les idées du Lénine sur les nations en Soviets, voir Moshe Lewin, **Sovyet Yüzyılı**, İstanbul, İletişim, 2009, pp. 38-49.

¹⁹ Erik Olin Wright, "Class", **Encyclopedia of Economics**, p. 64, <http://www.ssc.wisc.edu/~wright/Published%20writing/class-encyclopedia%20of%20economics.pdf>, 17.11.2012.

*masqué et méconnaissable sous son masque. Protégé par l'armure du socialisme, il est moins vulnérable et plus tenace. Implantés parmi les ouvriers, il empoisonne l'atmosphère et se propage des idées néfastes de la méfiance mutuelle et de la ségrégation entre les travailleurs de différentes nationalités. »*²⁰

D'autre part, comme Olivier Roy explique dans *La Nouvelle Asie Centrale ou la fabrication des nations*, même Staline était le créateur d'un nouveau type de « nationalisme », bien qu'il ne se présentait pas comme tel.²¹ (Gellner est également d'accord avec la définition de ce type de nationalisme comme « le nationalisme ethnique »²²) Non seulement Staline, mais aussi certains marxistes n'étaient pas très sûrs de leurs sentiments et de pensées sur le nationalisme. Pendant des années, le nationalisme n'était pas un facteur qui pourrait être « nié » et certains marxistes ne cherchaient pas à le nier, au contraire, certains soutenaient même le nationalisme comme un facteur unificateur dans certains cas. Même Marx et Engels parfois soutenaient l'indépendance nationale, car si le nationalisme « empoisonnait » d'un groupe des « ouvriers », alors la droit de l'autodétermination aurait pu être le « remède ». ²³ Si le nationalisme pouvait contribuer à unifier les travailleurs à l'encontre du gouvernement, alors pourquoi le nationalisme serait-il « malveillant »? Bien qu'elle semble controversée, ce genre de question est similaire avec certaines pensées de Marx sur le colonialisme dont il explique en *British Rule in India*.²⁴ Mais,

*« [L'autodétermination] n'est pas un droit absolu, mais c'est le droit de certaines nations, celles qui peuvent devenir des agents ou des véhicules de la transformation sociale -pour eux-mêmes et pour les nations qui les oppriment. L'exemple le plus important était la Pologne. »*²⁵

4. Les idées courantes sur le nationalisme

Alors que même le marxisme soutenait l'idée de nationalisme dans certains cas, naturellement, les empires n'étaient pas désireux de répandre l'idée du nationalisme et de l'État-nation. En effet, le nationalisme fut une des raisons qui

²⁰ Joseph Stalin, "Marxism and the National Question", **Selections from V.I. Lenin and J.V. Stalin on National Colonial Question**, Calcutta, Calcutta Book House, 1970, p. 86.

²¹ Olivier Roy, **Yeni Orta Asya ya da Ulusların İmal Edilişi**, Metis, İstanbul, 2000.

²² Ernest Gellner, "Nationalism in a Vacuum", **Thinking Theoretically About Soviet Nationalities - History and Comparison in the Study of the USSR**, ed. Alexander J. Motyl, Columbia, Columbia University Press, 1992, p. 249.

²³ Karl Marx, "On the Irish Question", 16 December 1867, **Marx and Engels on Ireland**, Moscow, Progress Publishers, 1971, pp. 126-139.

<http://www.marxists.org/archive/marx/works/1867/12/16.htm#n110> 20.11.2012.

²⁴ Karl Marx, "British Rule in India", **New York Daily Tribune**, 25.06.1853, <http://ebookbrowse.com/marx-british-rule-india-pdf-d256147761>, 20.11.2012.

²⁵ Ephraim Nimni, **op.cit.**, p. 33.

contribua à mettre fin à l'âge des empires. Mais une fois qu'ils étaient tombés, de nouvelles « nations » renaissaient des empires et elles construisirent leur propre État-nation. Bien que le nationalisme puisse être unificateur comme on le voit dans les exemples de l'Italie et l'Allemagne, c'est surtout son côté séparatiste qui est mis en avant. En outre, les exemples plus contemporains en Asie du Sud et en Afrique soulignent ce même côté du nationalisme. Pour cette raison, aujourd'hui le terme du « mouvement nationaliste » appelle souvent « un nouveau groupe qui s'affirme en tant que nation souhaitant fonder un nouvel Etat » dans l'esprit des gens. Mais en fait, le nationalisme, surtout en ces temps, ne peut pas seulement signifier que les sujets de la construction de la nation ou de fondation de l'État. Michael Billig révèle les nouvelles significations du nationalisme moderne dans son travail, *Banal Nationalism*.²⁶ Maintenant, le nationalisme est un phénomène qui imprègne à tous les niveaux des sociétés modernes, de la vie quotidienne aux comportements des gens ordinaires. Donc, aujourd'hui il n'est pas nécessaire d'être un « partisan du nationalisme » pour être « nationaliste » ; au contraire, d'être un nationaliste ne nécessite aucune attention, mais se purifier de comportements nationalistes nécessite plus de l'attention et conscience pour quelqu'un qui vit dans la société moderne.

Comme on le voit, le nationalisme est représenté et lié au concept de « modernité » et en l'analyse finale, il se réfère à la société moderne et de l'Etat moderne. Même en 1944, Hans Kohn définit le nationalisme « impensable avant l'émergence de l'Etat moderne ».²⁷ Plus récemment, cette approche est traitée par les modernistes, comme Gellner, Hobsbawm et Anderson (même Smith ne refuse pas la connexion entre l'État moderne et l'émergence des nations, bien qu'il ajoute quelques autres attributions à la définition de la nation). Bien que l'approche moderniste ait été critiquée dans des points différents, il est important de placer correctement la « naissance » des nations et du nationalisme, et la grande majorité des spécialistes sociales acceptent ce lien entre le nationalisme et la modernité. En d'autres termes, l'approche primordialiste n'a plus qu'une acceptation académique. De ce côté, les nouvelles théories sont plus utiles pour comprendre les points inadéquats ou manquants des théories plus anciennes. Naturellement, même ces « nouvelles » théories maintenant sont relativement « anciennes » et « sur-traités », mais elles gardent leur place pour être une « base » pour des recherches ultérieures et les

²⁶ Michael Billig, *Banal Nationalism*, Longon, Sage, 1995.

²⁷ Hans Kohn, *op.cit.*, p. 4.

travaux des constructions des théories nationalistes. Pour cette raison, ce travail continuera d'étudier les théories de Gellner, Hobsbawm, Anderson et Smith, dans les chapitres suivants.

B. Les notions basiques des théories occidentales sur le nationalisme : détermination du Japon en tant que nation

1. Ernest Gellner

Ernest Gellner est un philosophe et anthropologue social britannique-tchèque et l'un des théoriciens les plus populaires du modernisme. Il est né à Paris en 1925 et vécut à Prague jusqu'en 1939. Après l'occupation de la Tchécoslovaquie, sa famille déménagea à Londres. Gellner étudia la politique, l'économie et la philosophie à Oxford, il est donc possible de dire que ses pensées sont principalement influencées par l'Ecole britannique. Il poursuit ses travaux dans différentes universités, mais la plupart du temps son nom vient avec ses travaux sur le « rationalisme critique » publié avec la LES (London School of Economics). Il y écrit de nombreux articles sur la philosophie politique, la philosophie linguistique et l'anthropologie, mais ses travaux sur le nationalisme ont une importance particulière au sein de ses œuvres. A la fin de sa vie, Gellner était à la tête du Center for the Study of Nationalism à Prague et son nom est l'un des plus cités dans les recherches sur le nationalisme.

En tant qu'« anthropologue », Gellner utilise quelques phénomènes anthropologiques comme la « culture » et la « structure » dans sa théorie du nationalisme. Il explique brièvement le nationalisme comme étant une notion d'une nation allant de paire avec un État. La création d'un monde d'Etats ayant « une nation homogénéisé et réunis sous le même drapeau » (du moins en théorie) est le « rêve » du nationalisme. Gellner tend à expliquer le nationalisme comme un « sous-produit » de l'industrialisation ou du processus de passage à l'industrialisation. Il affirme que les nations ne sont ni « essentiels », ni « éternelle ». Au contraire, il pense qu'elles sont créées par les changements historiques; elles sont apparues comme une conséquence d'un « besoin » provenant l'industrialisation et du modernisme. Il marque les nations comme étant « artificielles et créées ». Selon lui, le nationalisme

est une « conséquence de la modernité et de l'industrialisme » mais pas « le producteur » de ces phénomènes.

Il crée alors sa « grande théorie », il soutient la notion le concept de « société progressiste » d'Auguste Comte et divise les sociétés en trois classes (les sociétés chasseurs-cueilleurs, agricoles et industriels). Il ajoute que la société industrielle (en ce sens, ça signifie la « société moderne ») est le successeur de la société agricole. Après cette classification, il établit sa théorie sur l'idée de « haute culture » qui crée les sociétés modernes de son point de vue. Il insiste sur le lien entre la culture et de la modernisation, et sa théorie se place principalement sur la transformation sociale partant d'un point d'arrêt sur cette transition entre les sociétés agricoles et les sociétés industrielles. Cette transition change complètement la structure des sociétés et une fois que la société se tourne vers une société industrielle, la « naissance du nationalisme » est « naturelle et inévitable », de sorte qu'il se concentre sur ce point d'arrêt et sur les conditions qui donnent naissance aux nations. Au cours de son analyse, il a tendance à voir la « propagation du nationalisme » comme les « vagues » qui entourent le monde, commençant de l'Europe jusqu'aux « bords plus lointains du monde ».

Pour commencer, la définition de la « haute culture » doit être expliquée: La haute culture est une culture écrite standard diffusée, elle est acquise et retrouvé par tous les membres de la société par une éducation formelle dans une langue commune, grammaticalement réglée. La haute culture a une importance clé pour la communication, c'est pourquoi elle est essentiel pour l'édification de nation. En outre, cette haute culture « standardisée » est un élément clé pour la création d'un concept de citoyenneté « standard » dans l'Etat. A l'aide de la haute culture et de l'éducation formelle, qui est tenue à la langue standard, chaque citoyen peut acquérir une capacité standard suffisante pour travailler dans les entreprises ayant de nouveaux systèmes de fabrication.²⁸ Il suppose que maintenant tout marché du travail est plus homogénéisé et nécessite moins de compétences. De même, l'information générale qui est acquise grâce à une éducation formelle et de nouvelles compétences qui peuvent être apprises sur le lieu de travail seront suffisantes pour l'emploi. Cette modification entraîne aussi une autre amélioration: cette « capacité » rend plus facile l'accès de nouveaux rangs, de nouveaux postes ou même de nouvelles égalités. Les

²⁸ Ernest Gellner, **Uluslar ve Ulusçuluk**, İstanbul, Hil Yayın, 2006, p. 117-116.

catégories établies (ou les « classes ») de sociétés agricoles peut être rompues par cette opportunité qui est créée par l'interaction de la haute culture et la société industrielle moderne. En d'autres termes, tous les membres de la société entrent à un monde « plus égaux », du moins en théorie et la citoyenneté est juste la première partie de celui-ci.

La deuxième partie porte sur les armées nationales. Les sociétés deviennent de plus en plus industrielles, il fallait plus de ressources naturelles, et ce changement apporta plus de guerres. Une solution fut alors de plus grandes armées, les hommes étaient inscrits aux armées depuis les Guerres de Napoléon. Alors que les gens de différentes régions du pays se rassemblaient derrière les lignes de front, la nécessité d'installations communes culturelles et linguistiques et l'amélioration d'interaction culturelle et linguistique augmenta. En d'autres termes, quand les gens interagissent avec d'autres, ils découvrent les différences entre eux, mais aussi commencent à « créer » et « partager » une culture commune. Même Breuilly accepte ce côté unificateur de la « haute culture », alors qu'il critique les pensées de Gellner sur l'aide de la haute culture en ce qui concerne les facilités industrielles. Breuilly suppose que la haute culture ne contient aucune information technique importante ou utile qui pourrait aider les travailleurs, mais elle permet néanmoins d'obtenir les soldats avec un certain niveau de culture.²⁹ En outre, il est possible d'admettre son effet sur la notion de « citoyenneté » qui soutient l'idée du nationalisme.³⁰

Le nationalisme n'est pas la seule façon pour la transformation des « sujets » aux « citoyens » mais quand l'idée du nationalisme fusionne avec l'égalitarisme, son effet est très fort et simplifie la transition. Si ces concepts se répandraient aux masses par l'éducation, la rapidité de la transition semble être surprenante. En outre, pendant cette période de transition, la montée de « l'État moderne » est également significative, car elle joue un rôle crucial pour la propagation du nationalisme. Si l'industrie moderne -étant le « créateur » du nationalisme comme Gellner suppose- a besoin de travailleurs qui partagent une culture et une langue standardisée, cela ne peut être géré que par l'État moderne. Tandis que l'État moderne bénéficie de « soldats avec un certain niveau » créé par la même éducation formelle, le nationalisme qui s'est attaché à la haute culture se développe en même temps avec la propagation de l'éducation formelle. Entre l'État et l'industrie, il existe une relation

²⁹ John Breuilly, "Sunuş", en Ernest Gellner, *Uluslar ve Ulusçuluk*, İstanbul, Hil Yayın, 2006, p. 44.

³⁰ *Ibid.*, p. 43-45.

symbiotique et la culture assure la liaison entre les institutions et les objectifs. L'éducation simplifie la réalisation des objectifs en créant des « soldats/travailleurs standards » ou des « valeurs culturelles partagées ». Pour cette raison, l'État moderne est le protecteur des cultures. En tant que fournisseur principal de l'éducation formelle, il se soucie avec la culture et l'éducation professionnelle et spécialement et cela contraste avec les anciens empires.

« Le principe d'organisation sociale nationaliste exige le mariage de l'Etat et de la culture: l'état devient le protecteur de la culture et l'individu gagne citoyenneté par sa participation à la culture (...), pas par les aides de sa famille, la propriété ou de résidence. »³¹

Comme Gellner les définit, les relations entre les couples de culture-éducation et de l'Etat moderne-nationalisme sont symbiotiques et leur réussite mutuelle prend en charge les autres éléments de la chaîne ; en d'autres termes, chacun d'eux est lié à d'autres. Le temps passe, les « citoyens » de différentes origines ethniques élevés selon les principes du nationalisme deviennent assimilés sous la direction d'une culture dominante qui est soutenu par l'Etat. Cette culture est la plupart du temps la « première haute culture » du pays mais « être le premier » n'en fait pas toujours la culture « dominante ». Les cultures dominantes sont choisies et soutenues par l'Etat moderne et elles sont prises en charge. Comme « les plants de jardin », elles vivent un sort différent par rapport aux « sauvages ».³²

C'est la raison que Gellner dit qu'« *il n'y a pas de nation avant le nationalisme* ». ³³ Sans un besoin d'une société homogène appelée « nation » qui est admissible pour l'industrie, sans un besoin d'une culture commune dont l'objectif est de « créer » la nation et sans une nécessité d'un système d'éducation formelle pour simplifier le « processus de création », il n'y a pas de « nation » mais seulement quelques « ethnies ». Donc, selon cet argument, si les pays sont apparus comme les « sous-produits » de l'industrialisme, il est également possible de dire qu'« il n'existe pas de nation avant que l'industrialisme ». Breuilly explique clairement la relation entre l'industrie et l'apparition des nations et du nationalisme:

« [Le nationalisme et les nations] ne sont pas quelque chose qui peut être considéré comme un phénomène discrétionnaire ou fortuit que nous pouvons les empêcher d'apparaître, ils ont un lien très proche, presque obligatoire avec l'industrialisme. En

³¹ Ernest Gellner, **Milliyetçiliğe Bakmak**, İstanbul, İletişim Yayınları, 2009, p. 49.

³² Umut Özkırımlı, **op.cit.**, p. 167.

³³ Ernest Gellner, **Uluslar...**, **op.cit.**, p. 114.

fait, c'est ce qui rend les nations et le nationalisme si naturel dans les yeux des membres de la société industrielle et de cette 'naturalité' donne la force au nationalisme. »³⁴

En effet, Gellner affirme la même la relation entre le développement industriel et des pays. Bien qu'il n'ait jamais étiquette les nations comme les phénomènes « essentiels » ou « éternelles », il affirme que toute société cherchent à s'industrialiser s'exposera « naturellement » aux phénomènes de la « nation » et du « nationalisme », et si la « nature de l'industrialisme » est bien « perçue », chaque société pourrait atteindre l'industrialisation.³⁵ Ici, les hypothèses de Gellner ont besoin d'être critiquées. Tout d'abord, il suppose que toutes les sociétés qui perçoivent la nature de l'industrialisme « voulez et choisissez » d'être industrialisée, mais elles doivent être toutes industrialisées? Une réponse acceptant l'industrialisation comme une phénomène « obligatoire » ne peut échapper à blâmer étant « Euro centrique ».

Deuxièmement, le nationalisme et l'industrialisme sont connectés et ils accélèrent le développement de l'autre -comme on le voit dans le cas du Japon- mais dans certains exemples, il y a un mouvement nationaliste avant ou même sans l'industrialisme. Comme Kenneth Minogue indique, parfois « nationalisme précède longtemps la venue de l'industrialisme », comme le nationalisme grec, et le nationalisme gallois est un autre exemple qui s'adapte à la situation.³⁶ Bien que la théorie de Gellner soit significative pour l'analyse de la relation entre le nationalisme japonais et de l'industrialisation, il est nécessaire d'accepter la légitimité de la critique au sujet de la certitude de relation entre eux. « *Nous constatons que le nationalisme n'est pas une condition nécessaire de la société industrielle. (...) Ni le nationalisme est une condition suffisante de l'industrialisation. »³⁷*

Bien que ses réflexions sur la relation entre l'industrialisation et le nationalisme sont controversées, c'est juste de dire que d'être nationaliste aide beaucoup un pays qui choisit d'être « industrialisé ». En outre, un pays ne peut pas choisir devenue à la fois agricole et nationaliste en même temps, car les sociétés agricoles basée sur la hiérarchie (tels que les sociétés de l'univers confucéen) tandis que le nationalisme appuie l'égalité et de la fraternité dans une certaine mesure. Le

³⁴ John Breuilly, "Sunuş", *op.cit.*, p. 29.

³⁵ Ernest Gellner, *Milliyetçiliğe Bakmak*, *op.cit.*, p. 42.

³⁶ Kenneth Minogue, "Ernest Gellner and the Danger of Theorising Nationalism", *The Social Philosophy of Ernest Gellner*, ed. John A. Hall, Ian Jarvie, Amsterdam, Rodopi, 1996, p. 119.

³⁷ *Ibid.*, p. 121.

nationalisme essentiellement basée sur la communication au moyen d'un langage standard et une culture partagée, mais les communautés agricoles immobiles peuvent communiquer ni avec les groupes supérieurs (dans le sens vertical), ni avec les autres communautés (de manière horizontale) alors que le nationalisme encourage la communication dans le pays (comme le célèbre exemple de « journal » d'Anderson). En outre, la notion d'égalité que le nationalisme offre, correspond parfaitement à l'idée de « l'égalité des chances », ce match attache nationalisme aux Etats qui veulent être « moderne » et « industrialisé ». D'autre part, dans les sociétés agricoles - comme le Japon ancienne - les « rôles » sont réglés et la plupart du temps immuable, mais une fois que les rôles établis de la société agricole sont éliminés par l'industrialisation, les établissements classique d'emplacement ne sont plus disponibles. Dans certains pays, avec l'aide du nationalisme, de nouveaux « établissements sociaux » sont construits, donc une nouvelle structure sociale est établie. C'est comment la connexion fonctionne entre le nationalisme et l'industrialisation.

Jour après jour, il est vrai que la plupart des pays qui veulent « rattraper l'Occident » utilise le nationalisme comme un « instrument » pour être industrialisée, mais le nationalisme n'est pas seulement une « fonction » de l'industrialisation, en fait, la théorie de Gellner est critiquée plusieurs fois à cause d'étant « trop fonctionnaliste ». ³⁸ Quand Gellner définit cette relation « fonctionnelle », il croit également « aux vertus du fonctionnalisme » car le fonctionnalisme peut être utile pour des recherches ultérieures en éliminant certaines différences et en se concentrant plus sur les points communs. ³⁹

Gellner dessine la propagation de cette relation fonctionnelle comme des « vagues ». Il utilise le modèle de Carr des « *time-zone* » pour expliquer cette situation: Selon lui, les différentes sociétés peuvent vivre dans différents « *time-zones* » du nationalisme. En fait, Carr utilise ce modèle pour expliquer quatre phases du nationalisme, la première phase dure jusqu'en 1815 (surtout de 1789 à 1815), la deuxième phase continue de 1815 à 1914-18, la troisième phase dure de 1914-1918 à 1945 et de la quatrième phase est après l'année de 1945. Gellner adopte ce concept dû aux « vagues d'industrialisation », ce signifie aussi « la propagation

³⁸ Umut Özkırmılı, **op.cit.**, pp. 172-174.

³⁹ Ernest Gellner, "Zeno of Cracow", **Culture, Identity and Politics**, Cambridge University Press, Cambridge, 1987, pp. 47-74.

des vagues du nationalisme par l'industrialisme ». La première *time-zone* est le temps des nations nées des pays réglés, comme l'Angleterre et la France, ceux-ci avait aussi une « haute culture réglé ». Le deuxième *time-zone* est le temps du nationalisme unificateur tels qu'on a pu les voir les cas de l'Allemagne et de l'Italie qui avaient déjà une haute culture sans un État unifié. Le troisième *time-zone* est le temps du nationalisme diviseur comme les exemples de l'Autriche-Hongrie, la Russie ou l'Empire Ottoman où certains sous-groupes culturels essayèrent de transformer leurs « cultures populaires » en « hautes cultures » au moyen de la langue, comme le mouvement nationaliste tchèque. La quatrième phase a deux « vagues »: après ces trois « vagues » eurent « conquis » l'Europe centrale et orientale, le nationalisme s'était dirigé vers le Moyen-Orient et l'Extrême-Orient. Dans les années de 1950-1960, les mouvements anticoloniaux constitue l'une des parties de la quatrième *time-zone* et la seconde partie vient après l'effondrement de l'URSS.⁴⁰

L'utilisation de modèle de *time-zone* par Gellner pour le nationalisme signifie que se confronter avec nationalisme est juste une question de temps, si les sociétés deviennent industrialisées de jour en jour, elles se confronteront aussi au nationalisme d'une manière ou d'autre. Son approche sur la « fatalité du nationalisme » et sa vision de la propagation du nationalisme comme des « vagues » ont été critiqué à plusieurs reprises.⁴¹ Aujourd'hui, la théorie du « progrès linéaire » est très controversée. Quelques exemples prouvent que les pays de la « périphérie » restent encore pour ce qu'ils ont toujours été bien qu'ils essaient de se rattraper. Bien qu'ils passent de l'effort, des pays centraux maintiennent d'aller de l'avant, de sorte que l'écart entre ces pays est principalement maintenu. Selon Tom Nairn, l'écart est énorme et insaisissable, et l'idée de « progrès » est abstraite et sans affect sur la vie réelle car la « source du nationalisme » est le niveau inégal du capitalisme.⁴² En effet, l'hypothèse de la « propagation du nationalisme comme les vagues d'Ouest vers l'Est » n'est pas contradictoire au cas du Japon, mais ce n'est pas une règle générale. En outre, l'hypothèse de Gellner propose l'Angleterre, la France et l'Espagne comme « les pays d'origine du nationalisme », mais même lui reconnaît le romantisme allemand comme une source de nationalisme.

⁴⁰ Ernest Gellner, *Milliyetçiliğe Bakmak*, op.cit., pp. 42-58.

⁴¹ Umut Özkırımlı, op.cit., pp. 170-176.

⁴² Tom Nairn, *The Break-Up of Britain*, Edinburgh, Big Thinking, 2003, pp. 299-301.

« (...) Le cosmopolitisme des Lumières a donné sa place au nationalisme du mouvement romantique. Nation a apparu avec son sens nouveau et populaire. La chose qui dirige les relations internationales s'est transformé en des intérêts collectifs, les désirs et les émotions de la nation à lieu des intérêts personnels, les désirs et les émotions des monarches. »⁴³

Plus important encore, alors qu'il se dispute avec Adam D. Smith sur l'existence des racines ethniques des nations, Gellner dit lui-même qu'« être le premier » ou « d'avoir de caractéristiques ethniques véritables » ne sont pas obligatoires, ni même nécessaire pour être une « nation ». En effet, si les membres croient en son existence, alors elle existe « vraiment ».

« Certaines nations ont un nombril, certains le gagnent plus tard, ou il peut être fixé sur eux. Ceux qui ont vraiment un nombril sont peut-être très rares, après tout, il n'est pas très important. Mais la modernité nécessite d'avoir un nombril, ce qui est important. »⁴⁴

En tant que « grande théorie », celle de Gellner comprend certaines parties problématiques, mais sur le cas du Japon, il a des hypothèses spécifiques qui s'adaptent bien. L'industrialisation peut vraiment créer une haute culture et la généraliser. Le nationalisme peut coopérer pour avoir une culture plus homogène et pour promouvoir le progrès de l'industrialisation. Au vu de ces aspects, les hypothèses de Gellner sont applicables sur le cas du nationalisme du Japon en définissant le nationalisme comme un instrument de la modernisation et de l'industrialisation. Comme Nairn le dit, le nationalisme est vraiment comme « Janus » et dans ce cas, il est possible de dire qu'il ait fonctionné comme un vrai instrument pour de modernisation. Comme Breuilly le dit, c'est pourquoi le nationalisme est un « espoir » pour certains pays qui veulent être industrialisé et la théorie de Gellner est si important pour la compréhension de ce côté du nationalisme:

« Il est évident que les nationalistes dans les pays sous-développés ont perçu ce qui leur manque: de meilleures conditions de vie, de disposer de la pauvreté et de la répression et une puissance indépendante de la mobilité dans un monde moderne. Il est possible de comprendre l'industrialisation que la nécessité la plus urgente pour les autres aussi, comme pour les élites. Sans cela, il est difficile de comprendre la plupart des exemples de l'industrialisation tardive qui sont déterminés par des objectifs nationaux (et les économies asiatiques comme Japon, Singapour, la Malaisie, l'Inde et la Chine) »⁴⁵ (...) « Avec les points que nous affirmons, nous ne cherchons pas à créer le mépris pour la théorie de Gellner: Au contraire, ils marquent les problèmes que nous devons à faire face pour la possibilité d'une application plus satisfaisante de cette théorie. »⁴⁶

⁴³ Ernest Gellner, **Milliyetçiliğe Bakmak**, *op.cit.*, p. 56.

⁴⁴ **Ibid.**, p. 62.

⁴⁵ John Breuilly, **op.cit.** p.49.

⁴⁶ **Ibid.**, p. 57.

2. Eric Hobsbawm

Eric Hobsbawm, historien marxiste britannique, est né à Alexandrie le 9 Juin 1917. Il vécut à Vienne et à Berlin jusqu'à l'ascension au pouvoir d'Hitler et après les décès de ses parents, il s'installa chez sa tante maternelle à Londres. Il étudia l'histoire à l'Université de Cambridge, et devint maître de conférences en histoire au Birkbeck College, juste après la fin de son service militaire au cours de la Seconde Guerre Mondiale. En 1970, il devint professeur et les années suivantes, il entra à la British Academy. Il était membre du Parti Communiste Anglaise depuis 1936 et le président de la Société d'Histoire Socialiste jusqu'à son décès.

Bien que son domaine principal fût l'histoire occidentale, il était également célèbre pour ses articles et livres sur le socialisme, le nationalisme et le capitalisme ; ces œuvres reflètent son point de vue marxiste et critique. Comme Gellner, Hobsbawm est l'un des noms les plus souvent cités dans le domaine du nationalisme et étant un moderniste, Hobsbawm participe beaucoup les pensées de Gellner. Sociologiquement, il n'est pas un « théoricien » du nationalisme, mais son « point de vue » sur le nationalisme est inspiré par la théorie de Gellner.⁴⁷ A partir de *The Invention of Tradition*, son point de vue s'est fondé sur le concept de la « production des nations » par les « traditions inventées ». Il marque tout processus de la « nationalisation » comme un processus « d'ingénierie sociale » qui est tenu par les élites dirigeantes. Selon lui, la coopération de la bourgeoisie et des dirigeants de la société est particulièrement significatif lorsque que le capitalisme avance.⁴⁸

Hobsbawm relie la question de naissance des nations avec les questions de l'Etat moderne, de l'industrialisation et du capitalisme comme le fait Gellner, néanmoins il choisit de se concentrer sur l'aspect politique de la transformation plutôt que son côté culturel. Ils sont tous les deux modernistes, mais ils expliquent les différentes facettes du même phénomène. De toute évidence, Hobsbawm participe à l'approche du fait que la « nationalisation crée les nations, et non l'inverse » de Gellner. Il ne prend ni la nation, ni le nationalisme comme les phénomènes « donnés », ils sont modifiables car ils apparaissent comme une réponse aux « besoins du siècle » et si les besoins changent, les catégories seront également

⁴⁷ Umut Özkırımlı, *op.cit.*, p. 146.

⁴⁸ Eric Hobsbawm, *1780'den Günümüze Milletler ve Milliyetçilik: Program, Mit, Gerçeklik*, İstanbul, Ayrıntı Yay., 2010 et Maya Jaggi, "Question of Faith", *The Guardian*, 14 Septembre 2002, <http://www.guardian.co.uk/books/2002/sep/14/biography.history>, 27.02.2013.

changées, mais il doit être interrogé sur ce que dit Hobsbawm quand il utilise le mot de « nation » dans cet extrait?

« Les nations, nous le savons maintenant, -et en grande partie grâce aux efforts de l'époque de Haye et Kohn- ne sont pas, comme le Bagehot pensé, 'aussi vieilles que l'histoire'. Le sens moderne du mot, n'est pas plus ancienne que le dix-huitième siècle, donnez ou prenez le prédécesseur impair. (...) Certains considèrent le travail de Karl Deutsch, qui a souligné le rôle de la communication dans la formation des nations, comme une addition majeure à cela, mais je ne considère pas cet auteur comme indispensable. »⁴⁹

De toute évidence, il prend en considération les définitions des théoriciens anciens, mais il n'accepte aucune définition de la « nation » *a priori*, car selon lui, la « nation » ne peut être définie qu'*a posteriori*.⁵⁰ Dans chaque définition de la nation, selon le choix du théoricien, certains critères sont plus mis en avant, comme la langue ou l'origine ethnique, mais tous ces critères sont « flous, changeants et ambigus ».⁵¹ À partir d'un certain point, ces « grandes définitions » ne peuvent pas s'extraire des exceptions et se retrouvent étouffées. A cause de cela, Hobsbawm prend comme un point de départ commun, « *tout organe de personnes suffisamment large dont les membres se considèrent comme membres d'une 'nation', sera traité comme tel* ». ⁵²

Après avoir défini la « nation », il passe à la définition du nationalisme. Comme Breuilly, il partage l'idée de Gellner sur la « définition du nationalisme » disant que « *le nationalisme est un principe qui exige que l'unité politique et l'unité nationale se recouvrent* ». ⁵³ Ici, quand les unités politiques et nationales se recouvrent, chaque membre de la nation est créé grâce à l'unité politique -la plupart du temps, cette unité politique est plus importante que n'importe quelle appartenance- et que ce qui différencie le nationalisme moderne des affaires ethniques.⁵⁴ Il explique que l'identité nationale est différente des autres identités sociales car elle est beaucoup plus exigeante que les autres. En particulier en temps de guerre, les devoirs politiques deviennent beaucoup plus important que les autres devoirs publics.

⁴⁹ Eric Hobsbawm, **op.cit.**, p. 17.

⁵⁰ **Ibid.**, p. 16-23.

⁵¹ **Ibid.**, p. 20.

⁵² **Ibid.**, p. 23.

⁵³ Ernest Gellner, **Nationalism and Nations**, Oxford, Blackwell, 1983, p. 1, cité par Eric Hobsbawm, **ibid.**, p. 24.

⁵⁴ Umut Özkırımlı, **op.cit.**, p. 149.

Bien que « tout organe de personnes suffisamment large » puisse être suffisant pour être considéré comme une « nation », « l'État-nation » ne peut pas exister sans « l'État territorial moderne ». La nation et les frontières sont les composantes de l'État-nation et comme le phénomène de « nation » ; « l'État-nation » peut aussi être un phénomène moderne. En d'autres termes, l'État-nation peut être vu comme un type d'État moderne, qui met l'accent sur son côté « national » et qui réunit sous une l'identité nationale « choisie ». La question de l'identité nationale choisie dépend de la relation entre la société et sa classe dirigeante. Comme les instrumentalistes, Paul Brass met en avant le rôle des élites dans ce « choix » et il voit le nationalisme comme un « instrument » au profit des élites pour obtenir le soutien des différents groupes. Néanmoins, les élites dirigeantes ne sont pas les seuls partis à bord dans cette affaire.⁵⁵ Hobsbawm marque les nations comme « construites » et « inventées » et il est conscient du rôle des élites dans cette « construction », pourtant il insiste sur le fait que le nationalisme ne peut pas se comprendre sans un examen des espoirs, des désirs et des intérêts des gens ordinaires. En fait, il pense que c'est ce qui manque à la « grande théorie » de Gellner ; les nations et le nationalisme ont aussi un côté « bas en haut » et pour cette raison, l'identité dominante ne peut pas être choisie seulement par les élites, la société a également son mot à dire dans cette affaire.⁵⁶

En fait, le pouvoir principal des élites est la manipulation. « La conscience nationale » est artificielle et une tradition « inventée », mais elle est encore très puissante grâce aux élites que la soutiennent ; c'est une tradition « productrice de masses » et elle est plus commune que la conscience de classe.⁵⁷ Pas seulement les nations mais le nationalisme lui-même est une tradition inventée car il est construit - comme les nations - dans la voie de la création de nations. Les élites dirigeantes utilisent le nationalisme comme un « intégrateur » qui simplifie la transition de la société agricole à la société industrielle comme le dit Gellner. Selon Hobsbawm, après 1870, il y avait beaucoup de mouvements politiques à grandes échelles, notamment en Europe. Les gens étaient inscrits dans les mouvements politiques comme des masses et ce n'était jamais arrivé à une aussi grande échelle. Ainsi, la classe dirigeante avait besoin d'un facteur qui pourrait les aider à garder le

⁵⁵ Paul Brass, **Ethnicity and Nationalism Theory and Comparison**, New Delhi, Sage, 1991, p.p 76-78.

⁵⁶ Umut Özkırımlı, **op.cit.**, p. 150.

⁵⁷ Eric Hobsbawm, "Mass Producing Traditions: Europe, 1870-1914", **The Invention of Tradition**, Eric Hobsbawm, Terence Ranger (ed.), Cambridge, Cambridge University Press, 2012, pp. 263-308.

contrôle de la société. Ils essayèrent de « canaliser » l'énergie de la société à des festivals, des compétitions sportives ou encore « contrôler » les mouvements politiques par les syndicats.⁵⁸ Produire une nation et remplacer la conscience de classe ou encore la conscience ethnique par la « conscience nationale » était bénéfique dans tous les sens.

Hobsbawm montre que les conditions environnementales et politiques en 1870 ont été les facteurs de déclenchement de propagation du nationalisme, mais il prend une date un peu plus antérieure pour la « naissance » du nationalisme. Comme beaucoup d'autres historiens et théoriciens, Hobsbawm accepte la Révolution Française comme le début de la notion de nationalisme, mais il n'examine pas le nationalisme comme les « vagues » de Gellner, mais il divise en périodes. La première période dure de la Révolution Française à la fin de la Première Guerre Mondiale où le nationalisme se commence à voir la lumière et se prépare à être affiné. De 1918 à 1950, c'est le sommet du nationalisme, mais contrairement Hobsbawm ne réfère pas aux mouvements fascistes, il se réfère cependant aux mouvements nationaux antifascistes comme le Mouvement National Espagnol pendant la Guerre Civile Espagnole.⁵⁹ Après la fin de la Seconde Guerre Mondiale, le nationalisme semble avoir été « endormi » (en fait il s'agit d'une hypothèse très controversée, car c'est juste que tous les « nationalismes internationaux » étaient impopulaire, les pays avaient encore des questions nationalistes, comme les immigrants ou des travailleurs étrangères) jusqu'à la chute de l'ex-Yougoslavie et de l'URSS.

En effet, Hobsbawm accepte la « relance du nationalisme », mais insiste également sur le côté diviseur de cette nouvelle période nationaliste. Par ailleurs, en 1990, le nationalisme devient un assistant pour certains mouvements religieux, comme il a pu être fusionné avec le fascisme, le socialisme ou le conservatisme, il a constaté que le nationalisme pouvait aussi être fusionné avec le fondamentalisme. Hobsbawm a tendance à considérer cette période moins importante que les périodes antérieures, car il suppose que le nationalisme fût devenu un « refuge » pour les sociétés qui vouaient rester à l'écart de la modernité.

⁵⁸ Pour un débat sur la relation entre le capitalisme et des syndicats, voir la théorie "Le maillon le plus faible" de Lénine.

⁵⁹ Umut Özkırımlı, **op.cit.**, p. 150.

Au cours de sa classification périodique, Hobsbawm fait essentiellement référence au modèle de Miroslav Hroch sur la relativité de développement entre les différentes régions tandis que Gellner se réfère au modèle « *time-zone* » de Carr.⁶⁰ Mais en fait, les deux acceptent l'existence de différences entre les régions d'un même pays sur les niveaux de développement ou sur l'internalisation des idées nationales. Cette idée s'accorde également à la théorie de « colonialisme interne » de Michael Hechter.⁶¹ En effet, dans certains pays, comme le Royaume Uni, les Etats-Unis ou l'Italie, ces différences régionales sont plus distinctives et cette particularité joue un rôle important lors de la nationalisation. D'ailleurs, il ne faut pas oublier qu'il n'y a pas une personne qui ne possède qu'une seule identité, les autres facteurs tels que l'âge, le sexe, la race ou l'origine ethnique influent le « concept de l'identité nationale » dans l'esprit des gens. Selon les différentes caractéristiques régionales, l'identité des individus varient, et cette situation désigne la participation des personnes à l'unité nationale et à l'identité nationale. Cela affecte tout le processus de nationalisation. Malheureusement, il est impossible de connaître exactement et absolument le point de vue des gens ordinaires sur l'idéologie officielle, car l'idéologie officielle ne peut pas couvrir tous les membres de la société -même les plus partisans peuvent se réclamer d'une mouvance d'idées différentes sur certains points-, et de plus, les identités et les pensées des gens ne sont pas toujours stables.

Hobsbawm localise la naissance des nations à la croisée des changements politiques, technologiques et sociaux. Avant l'heure de ces changements et quelques évolutions -comme l'invention de l'imprimerie, de la presse en langues standardisées, de l'éducation formelle, ou encore l'augmentation des taux d'alphabétisation- les nations n'auraient pas pu être créées. C'est pourquoi la « naissance » des nations doit être examinée à la lumière des conditions politiques, techniques et économiques et des besoins de l'époque. Lors de cet examen, il faut se rappeler que cette époque aussi chevauche avec une autre caractéristique importante: La disparition des instituts religieux.

La religion est un ensemble de traditions, des coutumes et des symboles. Il peut aussi donner aux gens le sentiment de continuité et une solution à la mortalité de l'humanité. Tandis que les habitudes religieuses se fanent, les gens en cherchent un

⁶⁰ Eric Hobsbawm, *Milletler...*, op.cit., p.26-27.

⁶¹ Michael Hechter, *Internal Colonialism: The Celtic Fringe in British National Development 1536-1966*, New Jersey, Transaction Publishers, 1999.

autre en laquelle croire. De ce fait, certains comparent le « nationalisme » comme étant « la religion de XX^{ème} siècle ». Le nationalisme peut aussi bien donner une raison de vivre et de mourir, et le sentiment de la continuité via des symboles nationaux comme des hymnes, drapeaux, etc. C'est pourquoi inventer des traditions est si important pour le nationalisme, car les symboles traditionnels ont une influence très forte sur les gens. Quand les gens « internalisent les symboles ; ils créent automatiquement un lien entre aujourd'hui et avant, et donc apparaît un sentiment de la continuité ». ⁶² En l'absence de fortes croyances religieuses, le nationalisme pouvait facilement prendre la place de la religion par ses propres traditions et de symboles. Une personne peut croire que sa nation existera « pour toujours », et de façon indirecte il vit pour toujours dans le cadre d'une nation distincte ; c'est une solution contre la peur de la mortalité de l'humanité et le nationalisme -en tant qu'un phénomène « laïque »- offre une chance d'être immortel et de sentir la continuité à la place de la religion. Selon les intérêts de l'Etat-moderne, cette offre laïque est plus bénéficiale qu'une autre croyance religieuse.

Il faut noter que pour le Japon, l'histoire est un peu différente. Bien que les pays européens eurent un lien très fort entre la « disparition des religions » et « montée du nationalisme », le Japon expérimenta son nationalisme avec une « relance du Shintō et du *Tennō* ». Il peut sembler être les situations contraires, mais en fait, dans deux côtés, l'élément de hausse est le « pouvoir du roi ». Dans le cas du Japon, l'empereur était aussi le chef religieux et le Japon n'a jamais eu une icône comme pape, en d'autres termes, le *tennō* était le « pape » du Japon. Tandis que Henry VIII essayait de posséder un leadership religieux, au Japon, *tennōs* tentaient de reprendre leur puissance militaire. A la fin, les deux parties réussirent à unifier le leadership militaire et religieux sous le titre de « roi » et encore une fois, pour les deux côtés, la création de l'État-nation ne vint qu'après « l'Etat-roi ». ⁶³ Être un État unifié sous un roi est un élément simplifiant la création des « potentiels » États-nations. Ce n'est pas en contradiction avec le concept de « l'empereur comme un personne pour laquelle on peut mourir ». Ainsi, il est possible de dire que la théorie de « continuité » de Hobsbawm s'accorde également au cas du Japon mais un

⁶² Eric Hobsbawm, **The Invention of Tradition, op.cit.**, p.1.

⁶³ Pour plus d'information sur la transition de l'Etat-roi à l'Etat-nation voir Mehmet Ali Ağaoğulları, Filiz Çulha Zabcı, Reyda Ergün, **Kral-Devletten Ulus-Devlete**, Ankara, İmge, 2009.

sens inverse, car les gens cherchent encore un moyen de « l'immortalité » en mourant pour leur *tennô*, leur patrie et leur nation.

Les nationalistes créent ce sentiment de continuité, cette « chance » à l'immortalité à travers une possibilité pour chacun faire l'histoire (*history-making*) et l'invention des traditions. Parfois, pour certains pays, il y a certaines parts de la « réalité » dans le « passé inventé », mais comme Gellner l'explique dans son analogie de « nombril », cela ne signifie pas de grand chose car si les nationalistes ne pouvaient pas trouver quelques données à utiliser, ils n'hésitent pas à « inventer une tradition » et à « construire un passé ». Anderson critique Gellner et Hobsbawm et dit préférer accepter ces « inventions » comme des « imagination et création » plutôt que des « contrefaçon et supercherie ». ⁶⁴ De plus, Adam D. Smith critique cette approche, il distingue « idéologie nationaliste » et « nationalisme » et affirme que le nationalisme est un phénomène plus grand que l'idéologie nationaliste. ⁶⁵ C'est vrai que tous les symboles, les slogans, les idées et les cérémonies du nationalisme sont des moyens d'attacher les gens à l'idéologie nationaliste et ils unissent les gens de différents niveaux sociaux de la société à travers le même « base » (comme les intellectuels et les travailleurs), mais selon Smith, on ne peut pas dire qu'ils sont des « contrefaçon ». Au contraire, ils sont « authentiques » car le « sentiment national » et le « sentiment d'appartenance » proviennent du XV^{ème}/ XVI^{ème} siècle en Europe (et parfois bien plus antérieurs pour certains groupes), même si la notion de « nation » apparaît plus tard. Selon Smith, Hobsbawm manque les continuités ethniques dans la culture et c'est pourquoi il croit à la « fausseté » de la « tradition ». Il est vrai que Hobsbawm ne peut pas expliquer le fait que les gens participent d'eux-mêmes à des traditions et cherchent à les garder. En outre, Anatol Lieven affirme que la « naturalité » ou l'« ancienneté » des traditions n'est pas une question très importante dans la mesure où ils sont internalisés par la société. ⁶⁶

En tant que moderniste, la théorie de Hobsbawm attache les nations et le nationalisme au modernisme, ce qui signifie également l'industrialisme, le capitalisme et de l'État moderne comme il a été dit auparavant. Dans ce cas, le Japon était un pays isolé mais encore précapitaliste, possédait son propre système financier

⁶⁴ Benedict Anderson, **Hayali Cemaatler**, İstanbul, Metis, 2009, p. 21.

⁶⁵ Anthony D. Smith, **Milli Kimlik**, İstanbul, İletişim, 2010, p. 120.

⁶⁶ Anatol Lieven, "Qu'est-ce qu'une Nation?", **The National Interest**, 49, Fall 1997, s. 16, cité par Umut Özkırımlı, **op.cit.**, p. 155.

et de banques, un réseau commercial bien développé et la classe ouvrière qui n'avait pas été attachée à la terre. En d'autres termes, le Japon possédait tout ce dont il avait besoin pour devenir au système capitaliste et c'est ce qui pourrait expliquer la « réussite » et la « vitesse » de la modernisation du Japon dans l'industrie et la construction nationale.

Pour cette raison, le Japon correspond bien aux hypothèses de Hobsbawm, mais encore cela ne signifie pas que sa théorie peut s'adapter à chaque pays. Comme Gellner, Hobsbawm est accusé d'être « trop moderniste » et « trop réductionniste » en insistant sur la « modernisation » comme étant le seul trait donnant naissance à des nations. Bien qu'il était aussi un moderniste, même Breuille critiqua ce côté instrumentiste du modernisme, car l'instrumentalisme ne peut pas expliquer le fait que certaines personnes soutenaient le nationalisme même si cela était contradictoire leurs intérêts.⁶⁷ Après tout, chaque société a ses propres dynamiques, sa propre culture et ses propres caractéristiques historiques et géographiques. Pour cette raison, ses hypothèses générales ne peuvent pas expliquer toutes les situations, ne peut pas répondre à toutes les questions, mais encore, il s'adapte bien aux cas du Japon et très utile pour l'examen de ce pays.

3. Benedict Anderson

Benedict Anderson, professeur anglo-irlandais à l'Université de Cornwell est née à Kunming, en Chine en 1936. Sa famille déménagea en Californie en 1941, puis en Irlande. Il a obtenu son licence de l'Université de Cambridge et son doctorat de l'Université Cornwell avec son travail sur l'Indonésie, pour cette raison, il est possible de dire que l'école anglaise a très influencé ses œuvres. Aujourd'hui, ses domaines principaux de recherche sont la science historique et la science politique. En particulier ses travaux sur le nationalisme sont d'une importance cruciale pour toute personne s'intéressant à ce domaine.⁶⁸ En tant qu'un théoricien du nationalisme, Anderson utilise la méthode matérialiste historique et son approche est une partie de l'école moderniste.

⁶⁷ John Breuille, *Nationalism and the State*, Manchester, Manchester University Press, 2001, p. 418.

⁶⁸ "Biyografi", Benedict Anderson, *Hayali Cemaatler*, İstanbul, Metis Yay., 2009 et "Biography of Benedict Anderson", Post-colonial Studies of Emory University, <http://postcolonialstudies.emory.edu/benedict-anderson>, 03.03.2013.

Son travail particulier, *Imagined Communities*, fut l'un des éléments d'inspiration des débats nationalisme. Grâce aux techniques qu'il utilisa, la perspective des travaux sur le nationalisme changea et il créa un point de vue encore plus clivant que les autres modernistes. Ses œuvres fondés en grande partie sur le processus de communication complètent les travaux de Karl Deutsch.⁶⁹ Dans sa théorie, le développement de la communication est directement lié à la popularisation du concept de nationalisme et selon lui, le nationalisme est un instrument du processus de la construction de nation. De part cette fonction, le nationalisme et les nations sont des « artefacts », « un type de construction culturelle spéciale ».⁷⁰ Par conséquent, il dit que sans une analyse de cette « construction », il n'est pas possible de comprendre la « signification » et le « sens » des nations. Pour l'analyse de cette construction et en essayant de trouver son sens à celle-ci, il propose sa propre définition de la nation comme un point de départ « dans un esprit anthropologique » :

« [La nation est] une communauté politique imaginaire, et imaginée comme intrinsèquement limitée et souveraine. Elle est imaginaire parce que même les membres de la plus petite des nations ne connaîtront jamais la plupart de leurs concitoyens : jamais ils ne les croiseront ni n'entendront parler d'eux, bien que dans l'esprit de chacun vive l'image de leur communion. (...) La nation est imaginée comme limitée parce que même la plus grande d'entre elles, pouvant rassembler jusqu'à un milliard d'êtres humains, a des frontières finies, même si elles sont élastiques, derrière lesquelles vivent d'autres nations. Aucune nation ne s'imagine coextensive à l'humanité. (...) Elle est imaginée comme souveraine parce que le concept est apparu à l'époque où les Lumières et la Révolution détruisaient la légitimité d'un royaume dynastique hiérarchisé et d'ordonnance divine. (...) Enfin, elle est imaginé comme une communauté parce que, indépendamment des inégalités et de l'exploitation qui peuvent y régner, la nation est toujours conçue comme une camaraderie profonde, horizontale. En définitive, c'est cette fraternité qui, depuis deux siècles, a fait que tant de millions de gens on été disposés, non pas tant à tuer, mais à mourir pour des produits aussi limités de l'imagination. »⁷¹

Son approche qui accentue le côté « imaginaire » des nations est d'une certaine manière différente des autres qui mettent en avant le côté idéologique du nationalisme. En fait, il s'agit d'un défaut général de voir le nationalisme lui-même n'étant qu'une « idéologie ».⁷² En comparaison avec d'autres « -ismes », la côté théorique du nationalisme est très pauvre et c'est ce qui le rend si adaptable à presque toute idéologies politique. Chacune d'elles peut donner une forme au nationalisme en ayant pour but de renforcer son propre idéologie principale, de tel sort qu'il puisse être appelé comme « un assistant pratique des idéologies ». Toute idéologie donne une définition différente du nationalisme en fonction de son besoin, il n'est donc pas

⁶⁹ Christophe Jaffrelot, *op.cit.*, p. 70.

⁷⁰ Benedict Anderson, *op.cit.*, İstanbul, Metis, 2009, p. 18.

⁷¹ *Ibid.*, pp. 20-22.

⁷² Pour plus des information, voir İnci Özkan Kerestecioğlu, *op.cit.*

possible de définir le nationalisme par ceux-ci. Anderson est au courant de la « nature » du nationalisme et sa relation avec les autres idéologies, c'est pourquoi il suggère de trouver et de comprendre ses racines.

Dans cette quête, Anderson donne la priorité aux développements dans les domaines de la culture, car selon lui, le nationalisme doit avoir une relation avec les systèmes culturels à grand échelle et non pas aux idéologies politiques qui lui sont consciemment alloués après sa naissance.⁷³ Hobsbawm et Anderson partagent la même idée ; dans l'espace culturel, il y avait deux changements principaux, le déclin de la religion institutionnelle et le développement de la presse, mais Anderson les relie également les unes aux autres. Selon lui, la hausse de la presse était liée à la baisse de l'intérêt pour les instituts religieux. Avant de passer à cette relation, il faut souligner que Hobsbawm et Anderson supposent que le nationalisme est devenu la nouvelle « croyance » des temps modernes. Le déclin des institutions religieuses - dans son travail, il signifie le « christianisme » - était un déclencheur pour une recherche d'une « nouvelle croyance » ou pour un « nouveau sens de la vie ». La religion était diminuée, mais la crainte de la mort ou de la question de l'immortalité était encore là. Ici, la « nation » créait d'une solution à la mortalité et il était clairement « quelque chose pour laquelle on pouvait mourir ». Comme il a été mentionné précédemment, la principale critique sur l'école moderniste est son incapacité à expliquer pourquoi les gens acceptent volontairement de lutter ou même de mourir pour l'amour d'une notion. Comment une notion peut être si puissante et si efficace pour créer des passions et des appartenances?⁷⁴ Anderson cherche principalement des réponses à cette question et c'est pour cette raison qu'il examine le phénomène du déclin des croyances religieuses et des instituts.

Après le déclin des instituts religieux en Europe, le latin comme la « langue sacrée » le suivit. La nouvelle perception sur le « temps » et l'« univers », l'« invention » de nouvelles régions et de nouvelles sociétés sur le monde, la révolution dans les domaines de l'imprimerie et de la presse -du progrès technologique et des éditions en langues « locales »- et le développement du capitalisme (Anderson associe son progrès avec le développement du secteur de l'édition) apparaissent comme les principaux changements qui ouvrent la voie du nationalisme. Selon lui, les romans qui ont lancé l'idée de la notion de temps

⁷³ Umut Özkırmı, **op.cit**, p. 182.

⁷⁴ **Ibid.**, p. 181.

synchronisée mirent en place l'idée de « nation ». C'est seulement après qu'un concept de nation éternelle pût être créé, car il donnait l'idée de « plusieurs générations continuant à être une même nation » et inspira le concept de nation primordiale. Pourtant, entre ces traits, l'accent sur l'édition dans les langues locales est spécialement important, car bien que chaque théoricien arrive à un consensus sur l'importance de la langue, la plupart d'entre eux acceptent la langue comme un élément « donnée », mais Anderson éclaire sa façon de progrès d'une autre manière. Selon lui, même la langue n'est pas tout à fait « donnée » ; comme les « nations », les « langues nationales » sont aussi des « objets » qui avaient été façonnées par l'édition, par les efforts des grammairiens et par l'éducation formelle à l'échelle nationale.⁷⁵ Selon Hobsbawm, ce processus de donner une forme aux langues nationales ne pouvait pas être fait sans des nouveaux intellectuels et sans l'aide des universités. Alors le nationalisme avait sa propre relation avec les élites intellectuelles et Anderson partage son idée sur l'évolution des langues locales aux langues nationales.⁷⁶

Comme Anderson l'indique, la relation entre la presse et le capitalisme doit d'être soulignée. La relation entre le nationalisme et l'industrialisation avait été mentionné dans la partie de Gellner ; la relation du capitalisme avec ces autres domaines –le nationalisme, le modernisme et l'industrialisme- complète le tableau. Il n'est pas possible de rester inattentif aux liens qui les unissent, car sans penser ces liens, le progrès du capitalisme, l'industrialisation et le nationalisme sont loin d'être perceptible. Selon Anderson, la capacité de vente des livres en latin était à son apogée, néanmoins le secteur de l'édition avait un besoin de faire paraître des livres dans les langues locales.⁷⁷ En outre, l'impact des travaux de Martin Luther et le protestantisme furent importante et une « chance » indéniable dans ce processus. Bien que l'édition capitaliste soutienne les langues locales pour faire plus de profit, le résultat fut bien plus grand que ce qu'ils prévoyaient. Les nouveaux « meilleurs ventes » changèrent la perception du temps dans l'esprit des gens - il veut dire des actions simultanées dans de nouveaux romans - et l'émergence de journaux ne renforça pas seulement cette perception sur la vie synchronique, mais il devint également à la brique principale de nouveaux « pays imaginaires ». Les journaux

⁷⁵ Benedict Anderson, *op.cit.*, pp. 83-86.

⁷⁶ Eric Hobsbawm, *The Age of Revolution*, New York, New American Library, 1962, p. 167.

⁷⁷ Benedict Anderson, *op.cit.*, p. 53.

firent que les gens prirent connaissance des autres qui leur ressemblaient et très « familiers ». Cela permit de les rendre très « proches ». Désormais, une masse de gens commencèrent à croire qu'ils vivaient sur le même territoire et partageait les mêmes nouvelles, les mêmes opinions et le même « timing » avec les autres. Le « temps à lire les journaux » se transforma en « prière du matin » des communautés modernes.

Avec l'aide de journaux, tout le monde était au courant des autres membres d'un même groupe plus important, qui alors être appelé comme « nation ». Il faut dire que, dans la société, la bourgeoisie était « la première classe qui réussit d'organiser la solidarité au sein d'une classe entièrement basé sur l'imaginaire ». ⁷⁸ Ils l'obtinrent grâce à l'aide d'une « langue littéraire » qui avait été normalisé par les intellectuels et réglé par la presse. Mais ce n'était pas seulement ceux qui bénéficient de nationalisme ; le capitalisme et les armées civiles avaient le besoin d'un langage standard pour une communication standard. Pour cette raison, les gouvernements décidèrent de soutenir le concept de l'éducation formelle facilement. Pour le capitalisme, c'était un progrès totalement collaboratif car le secteur de l'édition capitaliste avait fait avancer les langues nationales et en retour, ils commencèrent à vendre plus de livres et à faire plus de profit. Après cela, comme Gellner l'indique, les citoyens ayant acquis la culture standard avaient été adaptés en douceur à la vie professionnelle. Pour les gouvernements, la collaboration de l'éducation formelle et les armées nationales étaient très bénéfique. Dans cette équation, le nationalisme était utile pour tout le monde qui est à la croisée des chemins de l'industrialisation, de la modernisation, le capitalisme et la construction d'un Etat moderne.

Basé sur ces idées, Anderson suppose que le nationalisme peut être classifié en trois types. Le premier type, les *Criollos*, comme les « créateurs » de nationalisme, donne un exemple pionnier et important, mais ce n'est pas un exemple du nationalisme mature. Après cela, les exemples « originaux » et « matures » du nationalisme apparaissent en Europe. C'est le type vernaculaire qui crée les langues écrites installés et utilise ces langues locales comme la base du nationalisme. Le troisième type est le nationalisme officiel qui est utilisé par les dynasties qui craignent des changements et essayent de garder leurs positions après la conquête du nationalisme. « Ces modèles, à leur tour, ont contribué à donner un forme à un

⁷⁸ *Ibid.*, p. 93.

millier de rêves inachevés. Dans des combinaisons variables, les leçons de créole, les nationalismes vernaculaires et officiels ont été copiés, adaptés et améliorés. »⁷⁹

Selon sa classification, le cas du Japon s'accorde avec le type de nationalisme officielle qui est centraliste, basée sur la modernisation militaire et a un caractère haut-vers-bas. Ce type est surtout une réaction, une contre-solution qui vient des dynasties contre les mouvements nationalistes civils après 1820 et porte l'intention de faire monarchies plus « sympathiques », de concilier le nationalisme avec les empires dynastique.⁸⁰ Bien que ce terme ait été créé par Seton-Watson pour l'expérience Russe de Romanov, Anderson développe son idée et aujourd'hui, il peut être utilisé pour décrire les processus nationalistes des empires Ottoman et Japonais ainsi que de l'Empire Russe.⁸¹

Après avoir jeté un coup d'œil sur ces observations, il est aussi nécessaire d'inverser la médaille. Bien que plupart de temps, les critères d'Anderson sont valables et généralement admissibles, l'un ou plusieurs d'entre eux peuvent être invalide selon les cas des pays différents, tels que « le rôle du déclin de la religion ». Si le développement du nationalisme est mentionné seulement pour l'Europe, ces éléments seraient absolument vitaux pour son progrès, mais il faut garder à l'esprit que la question est différente dans le cas du Japon. Si ces théories sont « universelles », elles doivent également être applicables aux exemples non-européens. Bien qu'Anderson ait accusé les autres théoriciens d'avoir un point de vue euro-centrique qui les fait de « négliger » des élites créoles, même Anderson ne peut pas échapper au fit d'être euro-centrique selon un autre point de vue, car selon lui, une fois que le nationalisme avait été développé en Europe, il avait gagné aussi une caractéristique « copiable »⁸²: Maintenant que le nationalisme a ses propres modèles, il est applicable à d'autres exemples et il peut également être considéré comme une solution pour faire survivre de l'aristocratie ou comme une politique d'apaisement pour les masses qui simplifie les gouverner en Hongrie ou au Japon.

Marquer tous les mouvements nationalistes qui se réalisent en dehors de l'Europe comme une « copie » ou une « réplique » est une affirmation très forte qui doit être repensée à partir de l'autre point de vues: Il n'y a pas de doute sur l'« effet

⁷⁹ *Ibid.*, p. 158.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 103.

⁸¹ Hugh Seton-Watson, **Nations and States**, Cambridge, Methuen&Co., 1977, édition E-book, pp. 143-193.

⁸² Umut Özkırımlı, **op.cit.**, p. 181.

stimulant » du nationalisme européen pour les autres , mais de là à marquer tous les autres types de nationalisme comme une « copie de l'original » crée une situation paradoxale sur le point de vue euro-centrique d'Anderson.⁸³ En particulier, des noms comme Chatterjee et Balakrishnan qui écrivent sur les mouvements nationalistes anticolonialistes critiquent fortement les pensées d'Anderson.⁸⁴ Selon Chatterjee, les modèles qui ont obtenu de grands succès en Asie et en Afrique ne sont pas des « copies des originaux », mais les exemples « plus créatifs qui ont prouvé leur capacité à fusionner les pensées du nationalisme avec leurs propres constructions sociales ».

« J'ai une objection centrale à l'argument d'Anderson. Si les nationalismes dans le reste du monde doivent choisir leur communauté imaginaire de certaines formes 'modulaires' déjà mis à leur disposition par l'Europe et les Amériques, qu'est-ce qu'il leur reste à imaginer? L'histoire, paraît-il, a décrété que nous dans le monde postcolonial soyons seulement les consommateurs perpétuels de la modernité. L'Europe et les Amériques, les seuls véritables sujets de l'histoire, ont pensé en notre nom non seulement le script de l'illumination colonial et de l'exploitation, mais aussi celle de notre résistance anticoloniale et la misère postcoloniale. Même notre imagination doit toujours rester colonisée. »⁸⁵

Donc, lors de l'examen de la théorie d'Anderson, il sera utile de garder à l'esprit cette critique stimulante de Chatterjee, car la théorie linéaire du développement ou de l'analogie des « escaliers qui sont en attente d'être montées » pour les pays « sous-développés » ont déjà été abandonnés à cause de leur aspect unilatéral.

Il peut être aussi nécessaire d'ajouter ces critiques: Pour le domaine matériel, l'Occident peut être évidemment supérieur à d'autres régions; par conséquent, les mouvements nationalistes dans les pays non-européens - en particulier dans les États post-coloniaux - peuvent essayer d'obtenir le même niveau en économie, en gouvernance, en science et en technologie, mais le côté moral est une zone intérieure qui contient l'identité culturelle. Pour cette raison, ils gardent les valeurs « occidentales » éloignés de côté moral; cette partie est totalement sous la contrôle des nationalistes, ils poursuivent le projet le plus créatif et historiquement important pour la création d'une culture nationale moderne et non-occidentale. Ce projet historique est généralement remarqué ni par les historiens classiques ni modernistes

⁸³ En outre, il crée une question pour déterminer « le pays d'origine du nationalisme »: l'Angleterre, la France ou l'Allemagne sont quelques-uns d'entre eux, mais il n'y a pas de consensus à ce sujet.

⁸⁴ Partha Chatterjee, "Whose Imagined Country?", **Mapping the Nation**, Gopal Balakrishnan (ed.), London, Verso, 1999, pp. 214-226 et Gopal Balakrishnan, "The National Imagination", *Mapping the Nation*, Gopal Balakrishnan (ed.), London, Verso, 1999, pp. 198-214.

⁸⁵ Partha Chatterjee, **op.cit.**, p. 216.

qui commencent à raconter l'histoire du nationalisme du point de son défi contre le pouvoir politique ancienne. L'erreur d'Anderson est le même avec eux, il néglige la préhistoire du nationalisme dans les pays non européens.⁸⁶ D'autre part, sa théorie créole sur la « naissance » du nationalisme est également critiquée par les autres théoriciens qui pensent que son lieu de naissance est l'Angleterre, la France ou l'Allemagne. Anderson suppose qu'ils négligent aussi la « préhistoire du nationalisme européen ». Bien que son hypothèse est controversée, il est possible de dire qu'il est un des exemples rares qui peuvent donner un autre date – pas la Révolution Française - et un autre endroit -pas l'Europe- pour le lieu et la date de naissance du nationalisme. Par ailleurs, sa contribution à la théorie du « nationalisme officiel » de Seton-Watson et son lien originel entre la langue-presse-nationalisme rend sa théorie crucialement importante et fortement utilisable pour le cas du Japon.

4. Anthony D. Smith

Anthony D. Smith, professeur anglais du nationalisme et de l'ethnicité dans LSE, est né en 1939. Il obtient son baccalauréat ès arts de l'Université d'Oxford et d'une maîtrise et d'un doctorat de LSE avec son travail sur la sociologie. Il travailla avec Gellner au cours de sa thèse de doctorat, mais dans le temps, il créa son école propre du nationalisme qui est basé sur les critiques sur l'école moderniste. Smith mena à la fondation de l'Association pour l'Etude de l'Ethnicité et le Nationalisme (ASEN) en 1990 et de la publication de la revue académique, *Nations et Nationalisme* depuis 1995. Avec ses travaux sur le nationalisme, l'ethnicité et les études de sociologie, Smith occupe une place importante dans la vie académique de plus de 30 ans.⁸⁷

En tant qu'ex-thésard de Gellner, Smith a de bonnes questions et critiques sur l'école moderniste, bien qu'il est parfois appelé comme « *perennialist* » ou « *primordialist* » par certains modernistes, en fait il utilise le terme d'« ethno-symboliste » pour décrire son approche. Jusqu'à son éclaircissement sur le terme de l'« ethno-symboliste », ce terme était ombragé. La raison qui fait les modernistes d'étiqueter les ethno-symbolistes comme « essentialistes » ou « primordialistes » était l'accent mis sur les symboles, les rituels dans l'arrière-plan historique des nations, mais aussi ce sont les mêmes points qui ethno-symbolistes

⁸⁶ Umut Özkırmılı, *op.cit.*, p. 196.

⁸⁷ Anthony D. Smith, *Millî Kimlik*, İstanbul, İletişim, 2010 et "Anthony D. Smith" <http://www.nationalismproject.org/what/smith1.htm> 01.03.2013

accusent les modernistes de les négliger. Bien que l'école ethno-symboliste fût dirigée par John Armstrong, Smith est le premier théoricien à qui appartient ce terme ouvertement. Grâce à ses efforts visant à parvenir à une synthèse de la pensée des primordialistes et des modernistes, ses œuvres peuvent être considérées comme un « juste milieu ». En outre, il faut noter que Smith lui-même qualifie Armstrong en tant qu'un « *perennialist* », Hutchinson étiquette Smith et Armstrong tous les deux en tant que les « ethnicistes ». ⁸⁸

En tant qu'un ethno-symboliste, Smith préfère examiner l'histoire des nations dans une longue période, car il pense que ce n'est pas possible de comprendre la « nature » et les « racines » de nations sans une compréhension de leur contexte historique qui s'étend à un passé ethnique. Les nations modernes d'aujourd'hui sont les « continuation » de sociétés ethniques passées, et les anciens mythes, les légendes, les symboles et les rituels sont des matériaux utiles pour un programme nationaliste. Bien que cette approche semble suffisamment « essentialiste » à premier vue, un point la sauve d'être marquée: Smith accepte que les nations soient le résultat des temps modernes. Néanmoins, selon lui, à accepter cette idée ne veut pas dire qu'ils sont tous nouveaux, au contraire, elles ne peuvent pas d'être expliquées seulement par l'industrialisation ou du capitalisme ; cette approche ne peut pas trouver une réponse à l'acceptation de l'appel du nationalisme par des masses. Cependant, son look « essentialiste » semble louche, même les théoriciens modernistes acceptent cette critique raisonnable et juste. En ce moment, Smith ne prétend pas que chaque nation a un riche passé ethnique et des racines profonds, mais dans chaque histoire nationale, il y a quelques éléments ethniques qui sont réinterprétés dans un esprit nationaliste. Comme il peut être constaté qu'il ne nie pas la coté « construit » du nationalisme ou les « inventions » des nationalistes, mais met en évidence le « noyau » ethnique du pays.

« Pour les nationalistes eux-mêmes, le rôle du passé est claire et sans problème. La nation était toujours là, en effet il fait partie de l'ordre naturel, même quand il a été submergé dans les cœurs de ses membres. La tâche du nationaliste est simplement de rappeler à ses compatriotes de leur glorieux passé, de sorte qu'ils puissent recréer et revivre ces gloires (...) L'histoire n'est pas confiserie dans lequel ses enfants pourraient 'cueillir et mélanger'; mais elle aussi n'est pas une essence immuable ou une succession de strates superposées. On ne peut être simplement ignoré l'histoire, comme plus d'un nationalisme a trouvé à son coût. Le défi pour les chercheurs, ainsi que des nations est de représenter la relation du passé ethnique à la nation moderne avec plus de précision et de façon convaincante. » ⁸⁹

⁸⁸ Umut Özkırımlı, *op.cit.*, p. 209.

⁸⁹ Anthony D. Smith, "Gastronomy or Geology? The role of nationalism in the construction of nations", *Nations and Nationalism*, No:1, 1994, p. 18-19.

Avant de définir la nation, il définit le terme d'« ethnie » - ce qui est différent d'un groupe ethnique - et c'est l'une de ses particularités qui distingue Smith des autres théoriciens. Il pose six conditions préalables pour une ethnie: Un nom collectif, un mythe d'origine, une histoire commune, une culture distinctive partagée, une association avec un « territoire particulier », et un sens de la solidarité.⁹⁰ Une ethnie qui contient ces composants est la « noyau » de la nation. Les nationalistes ont tendance à considérer la nation comme « une grande famille » et pour cette raison, entre ces caractéristiques, le mythe de la descente est plus spécifique pour garder l'identité vivante. En fait, l'identité est plus importante que celle d'ethnie lui-même, car les identités sont beaucoup plus durables et résistants que les entités physiques. *« Dans de nombreuses directions, les symboles nationaux, les traditions et les cérémonies sont les côtés les plus efficaces et persistantes de nationalisme. »*⁹¹ Cela ne signifie pas que les identités ethniques sont stables et immuables, mais elles aident à maintenir l'idée d'une continuité dans l'esprit des gens. Ayant un Etat, ayant une armée organisée ou de faire des réformes sur la religion peut aider à garder les gens ensemble aussi, mais ayant un discours sur l'ascendance, l'échange culturel, la participation publique et un mythe ethnique d'être choisi peut aider plus que les autres éléments. À long terme, ils créent et maintiennent les diversités ethniques et les différences qui donnent ensuite naissance à une identité ethnique.⁹²

Selon hypothèse de Smith qui dit « l'identité ethnique et le sentiment d'appartenance à une identité particulière sont plus durables », le « noyau ethnique » bénéficie de ce concept d'identité et crée une nation après quelques transformations, comme la modernisation et de l'industrialisation. A l'aide de l'échange culturel, les ethnies à la fois gardent leur forme propre et remodelent les autres: si une ethnie est plus puissants que les autres ethnies, elle assimile les autres, si elle n'est pas, alors elle se joigne à d'une autre ethnie plus puissante. L'assimilation et l'occupation créent des groupes plus larges que les ethnies, mais en tout cas, Smith admet que de définir ethnies aide à définir les nations. Si une nation a un noyau ethnique, cela signifie qu'un « progrès » directe ou « évolution » peut être attendue. D'ailleurs, même s'il n'y a pas une évolution d'« ethnie » à « nation », c'est encore utile d'examiner les « noyaux ethniques » pour trois raisons: d'abord, historiquement, les premières

⁹⁰ Anthony D. Smith, *Millî Kimlik*, *op.cit.*, p. 42.

⁹¹ *Ibid.*, p. 127.

⁹² *Ibid.*, p. 63-66.

nations sont installées autour de ces noyaux ethniques, car elles servent comme un modèle de nation à d'autres. Deuxièmement, ce type de développement est un exemple général de sociétés démotiques qui existent dans les différentes régions du monde, il représente un exemple réussi du processus d'être une nation. Et troisièmement, même dans les sociétés sans un passé riche se sentent obligés de « créer un passé » et de « créer des symboles nationaux et les rituels ». Une image ou une existence d'« une nation sans histoire commune ou passé commun » semble impossible ; les sociétés qui tentent d'être une nation « inventent » un passé, par conséquent, ces inventions et les constructions de l'histoire de gardent le cercle vicieux du « mythe passé sacré ».⁹³

Ces explications, plus ou moins, apportent quelques réponses aux questions principales de Smith: *Qui* est une nation? *Pourquoi* et *comment* une nation émerge? *Quand* et *où* une nation se pose?⁹⁴ Smith parle des deux différentes sociétés ethniques: Vertical et latéral. Dans certains pays comme l'Angleterre, la France ou l'Espagne, il y avait une aristocratie qui avait une « conscience ethnique » et ces groupes aristocratiques avaient une « coopération aristocratique » qui transcende leurs Etats, bien que parfois ils se battent, la sorte de la « fraternité » existait entre ces « nobles ». Néanmoins, cette classe aristocratique changea au bout de quelques mouvements sociaux et pour cette raison, les nobles ont dû apprendre à accepter les autres classes comme les « éléments d'une nation » et avec le temps, cette unification créa les premiers exemples de « nation » en Europe. C'est le type latéral d'être une nation. D'autre part, le type verticale est un exemple démotique ; dans ce type, la culture ethnique appartient à toutes les classes de la société et de la conscience ethnique n'est pas seulement détenues par les élites, mais par les masses au sein de la société, donc l'appartenance ethnique est plus dense et un caractère exclusif est plus audacieuse. Les sociétés verticales sont pour la plupart soumis à un autre groupe ethnique / empirique, de sorte que leur ciment qui les maintient ensemble est plus exclusiviste contre les étrangers, mais plus inclusive pour les membres. Pour ces sociétés, le mythe du « peuple élu » est essentiel et il est probablement articulé par la religion et par les mythes religieux. Ces sociétés se transforment en nations à travers le processus de « mobilisation vernaculaire ».⁹⁵

⁹³ Umut Özkırmılı, *op.cit.*, p. 222.

⁹⁴ Anthony D. Smith, *Millî Kimlik*, *op.cit.*, p. 39.

⁹⁵ *Ibid.*, p. 99-112.

Smith donne trois types différents de la réaction des élites des sociétés non-occidentales, - même les latérales et les verticales - : Un retour conscient (le fondamentalisme), l'intégration avec l'Occident (l'assimilation ou la modernisation), une synthèse de la tradition avec les modèles occidentaux (la rénovation réformiste).⁹⁶ Il est évident que Smith ne voit pas les modèles européens comme le « seul exemple possible » pour les États non-Européens, son analyse le sauve d'être étiqueté étant euro centrique en donnant lieu à la possibilité d'une synthèse, mais il ajoute que tous ces trois réactions peuvent être trouvés plus facilement dans les sociétés verticales bien qu'ils semblent plus compatibles pour les sociétés latérales. En effet, le cas du Japon s'adapte parfaitement au troisième type, car le but principal du Réforme était de synthétiser les traditions et de la culture japonaise avec « l'Occident », le modernisme et l'industrialisme.

D'autre part, à décider que la société du Japon est un exemple « vertical » ou « latéral » n'est pas facile. Selon un aspect, la société japonaise peut être considérée comme un exemple latéral, car il y avait une aristocratie importante, un modèle de gouvernance divisée et des différences régionales. En outre, le processus de nationalisme avait été organisé par l'intelligentsia et de la conscience nationale avait aussi été propagé par la même groupe. Pour ces raisons, Smith étiquette le Japon comme une ethnie latérale avec une base aristocratique et ajoute que ce type de sociétés peut contenir aussi quelques fonctionnalités démotiques dans une certaine mesure.⁹⁷ En effet, si d'autres caractéristiques seraient fouillées à partir de l'aspect vertical, alors ce sera vu que la société japonaise comprend également certaines caractéristiques du type vertical. Par exemple, le Japon n'a pas de « coopération aristocratique » avec ses voisins comme l'Angleterre, la France ou l'Espagne avaient - la position géographique du Japon est significative sur cette situation-, son isolement contribue à la société pour avoir une appartenance ethnique distincte et exclusiviste. En outre, comme Smith l'indique, dans les sociétés verticales en général il y a un chevauchement entre le groupe et leurs croyances religieuses, comme les Irlandais catholiques ou les Israéliens juifs, la religion est une fonction spéciale dans les sociétés verticales pour se distinguer des autres. Comme il peut être vu facilement, le Shintō va pair totalement et uniquement avec les Japonais et les distingue de la population chinoise ou coréenne. En effet, les réformes de Meiji avaient essayé de créer « la renaissance de l'Age d'Or » et pour cette raison, ils étaient toujours en

⁹⁶ *Ibid.*, p. 105.

⁹⁷ *Ibid.*, p. 160.

insistant sur les caractéristiques et les traditions Shintō dans la société japonaise alors qu'ils même essayaient de rendre les coutumes bouddhistes disparues.

En plus de son propre classement, Smith profite aussi de la classification de Hans Kohn sur le nationalisme ⁹⁸ : Essentiellement, cette classification est historiquement significative pour le nationalisme européen qui découle de système féodal et pour le nationalisme non-européen nationalisme qui découle des mouvements anticolonialistes. Il existe en deux types, les nationalismes « Oriental-organiques » et « Occidental-optionnel ». Le premier type est identifié comme le nationalisme « ethnique » tandis que le deuxième a été classé comme « féodale ». Ce distinction de Kohn entre les nationalismes aussi va pair avec une autre analyse de Smith. Selon Smith, le nationalisme peut être séparatiste ou intégrationniste. Alors que le type « Oriental » se réfère généralement à un mouvement séparatiste, le type « Occidental » semble surtout intégrationniste, mais naturellement il y a quelques exceptions, comme le nationalisme intégrationniste de Nasser ou l'agenda séparatistes du nationalisme irlandais, donc cette classification ne peut évidemment pas signifier toute une histoire du nationalisme:

« Nous devons être précautionneux pour les étiquettes géographiques. (...) Ces deux modèles peuvent être une partie des mouvements nationalistes aussi bien qu'ils peuvent se réaliser en 'Orient', en 'Occident', en Asie, en Afrique ou en Amérique Latine. » ⁹⁹

Après toutes ces classifications différentes, Smith donne un chemin sur les sociétés verticale et latérale qui simplifie la compréhension des détails du processus d'être une nation pour les pays non-européens. Au premier type, l'État est officiellement indépendante, il n'y a pas d'existence d'un pouvoir impérial-colonialiste en l'Etat, mais la seule nécessité est la transformation culturelle de l'identité et de la transformation politique de gouvernance. Au deuxième type, il y a un mouvement pour l'indépendance et la nécessité de créer une nouvelle identité culturelle, aussi bien qu'étant indépendant et souverain. Ainsi, comme Smith le dit, le Japon peut être marqué en tant qu'une société latérale fin-nationalisé qui possède une aristocratie et les traditions administratives sans une passé colonialistes. ¹⁰⁰

En général, les politiques qui démarrent le processus nationaliste comprennent un ou plus de ces traits principaux:

⁹⁸ *Ibid.*, p. 131.

⁹⁹ *Ibid.*, p.133.

¹⁰⁰ Smith groupe quelques pays fin-nationalisés comme la Russie, la Turquie, la Chine ou l'Iran dans le même groupe avec le Japon.

1 - *Une base aristocratique au sein d'une ethnie « latérale »*. Cependant, il y a certaines caractéristiques démotiques dans la société ; en général, une culture aristocratique et les traditions -parfois avec les effets religieux et cléricaux- timbrent la communauté. (Comme la Turquie Ottomane, la Russie et le Japon)

2 - *Contenant des minorités ethniques*. L'échelle peut changer en fonction des numéros, mais il est valable pour la plupart des empires hétérogènes (comme la Russie ou la Turquie Ottomane) à la plupart de ceux homogènes (comme au Japon).

3 - *L'effet « modernisateur » des gouvernements bureaucratiques*. Encore une fois, son ampleur est variable, mais la plupart du temps, la domination d'un noyau ethnique et l'hégémonie de la classe dirigeante sur les autres sont favorisées par les efforts du gouvernement dans un esprit de modernisation. (Le Japon et la Turquie Ottomane)

4 - *La fréquence de l'utilisation du nationalisme « formel » et institutionnel*. Pour imposer l'intégrité et pour maintenir l'autorité, la classe dirigeante cherche à assimiler les enfants mineurs par un système d'éducation organisé et formel. Ils favorisent les images de la nation et l'histoire formelle, standardisé et institutionnelle pour empêcher l'émergence d'autres idées, des symboles ou des rêves.¹⁰¹

Cette route « impériale » et son programme nationaliste est la plupart du temps un programme réussi pour les empires polyethniques qui désirent transformer en une nation. Naturellement, le succès dépend de certaines dynamiques géopolitiques et sociales du pays. Ce programme vise à ajouter une nouvelle fonctionnalité à « l'identité ethnique latéral » qui déjà existe, c'est « une nouvelle identité nationale politique ». Ce programme réalise habituellement où les empires se transforment en État-nation avec un sens unitaire à l'aide des idées et des symboles nationaux qui offrent un concept de société politique unitaire.¹⁰² Parfois, ce « besoin d'un caractère distinctif » peut devenir hypersensible, surtout après les temps de guerre et d'occupation, comme il a été vu dans le cas du Japon comme *nihonjinron*.¹⁰³ Selon Smith, bien qu'il y ait toujours un risque « d'être

¹⁰¹ Adam D. Smith, *Millî Kimlik*, op.cit., p. 160-161.

¹⁰² *Ibid.*, p. 167.

¹⁰³ « Le '*nihonjinron*' est un organe de l'écriture et de la pensée qui constitue une grande l'industrie universitaire en haute estime au Japon. Il analyse l'identité japonaise et suppose que les Japonais diffèrent radicalement des autres personnes dans leur composition. Il estime que leur singularité est due à des différences linguistiques, sociologiques et philosophiques. » Peter Dale, *The Myth of*

hypersensible », ces symboles et rituels sont essentiels et indispensable pour une transition de l'état de la nation ethnique.

Comme Smith suppose, le nationalisme naît généralement avec la langue, la culture et le symbolisme, mais ce n'est pas la même chose avec l'« idéologie » nationale ou le sentiment national. L'utilisation nationaliste du langage et du symbolisme est plus grand que d'une idéologie ou d'un mouvement idéologique, mais c'est aussi vrai que les gens embrassent l'« idéologies » nationalistes via ces slogans nationalistes, ces idées, ces symboles et ces cérémonies qui utilisent l'« émotion massive » des sociétés imaginées. Pour cette raison, afin d'examiner le nationalisme à travers le symbolisme peut être une bonne méthode pour la compréhension de ses racines et Smith peut offrir un point de vue supplémentaire à l'école moderniste dans le cas du Japon.

C. Les critères pour « être une nation »

Les critères pour « être une nation » balayent un champ large et important dans les études sur le nationalisme. Les différents théoriciens proposent les hypothèses variées à leur sujet, de sorte qu'il est possible de dire qu'il n'y a pas consensus sur les critères d'être une nation. Néanmoins, les théoriciens ne se sont pas retenus de créer de nouvelles façons d'aborder le sujet. Bien qu'un petit nombre de théoriciens souligne qu'il est presque impossible de créer une table de critères applicable à toutes les nations ou inclut tous les exemples, il existe quelques opinions sur les critères basiques.

1. L'évaluation des critères dans les théories de Gellner, Hobsbawm, Anderson et Smith

Commencer avec les définitions minimalistes et de continuer plus en détail semble être la meilleure façon de procéder. Dans sa section, les idées de Hobsbawm sur ces critères ont été mentionnées. Brièvement, il suppose que, dans tous les cas, les critères sont différents, car les nations sont formées par leurs propres mouvements nationalistes. Hobsbawm affirme que les théoriciens ont souvent tenté d'établir leur concept de nation sur « *des critères uniques tels que la langue ou l'ethnie (...) sur un ensemble de critères tels que la langue, le territoire commun, l'histoire commun, les*

traits culturels et bien d'autres choses ». ¹⁰⁴ Mais la signification de ces termes réside précisément dans leur « universel indéfini » : *Une langue, une religion, un terroir peuvent être représenté comme des signes ; ils ne constituent jamais à eux seul la substance de telle ou telle nation.* » ¹⁰⁵

Dans chaque mouvement nationaliste, des mesures pratiques ont été adoptées comme les critères, cependant, elles sont toujours changeantes. Pour cette raison, il n'est pas possible de les définir *a priori* ; la « nation réelle » peut être définie seulement *a posteriori*. ¹⁰⁶ Par conséquent, il n'utilise que la définition suivant comme point de départ de son hypothèse: si un organe de personnes suffisamment large dont les membres se considèrent comme membres d'une « nation », il la considère comme une nation. ¹⁰⁷ Donc, pour Hobsbawm, il n'existe aucun critère stable qui peut être mentionné ici, mais « se compter en tant qu'une nation ».

Gellner utilise un critère plus concrète ; le niveau culturel. Sa définition de la « haute culture » comme un critère décisif d'être une nation avait été mentionnée dans sa partie. Selon lui, la haute culture standardisée et homogène est une condition obligatoire pour tout les nations, mais elle n'est pas suffisant. Bien qu'il partage l'opinion de Hobsbawm sur les définitions des nations, il parle aussi du critère culturel. Selon lui, la « nation » n'est pas un terme universel ou normatif. Il explique le terme avec deux exemples et en deux phases :

1. « *Deux hommes sont de même nation si et seulement s'ils partagent la même culture quand la culture à son tour signifie un système d'idées, de signes, d'associations et de modes de comportements et de communication.* » Donc, si ces deux individus appartiennent à différents groupes culturels, il est possible de dire qu'ils n'appartiennent pas à la même « nation » dans leur « esprit », bien que les étrangers voient comme c'était le cas.

2. « *Deux hommes sont de la même nation si et seulement s'ils se reconnaissent comme appartenant à la même nation. (...) [Ils] devient une nation si et quand les membres de cette catégorie se reconnaissent, avec fermeté, certains*

¹⁰⁴ Eric Hobsbawm, **Nations et Nationalisme depuis 1780, programme, mythe, réalité**, Paris, Gallimard, 1992, p. 19.

¹⁰⁵ Jean Leca, "De quoi parle-t-on?", **Nations et Nationalismes**, ed. Serge Cordollier, Elisabeth Poisson, Paris, La Découverte, 1995, p. 19.

¹⁰⁶ Eric Hobsbawm, **1780'den Günümüze... op.cit.**, p. 22-23.

¹⁰⁷ **Ibid.**, p. 23.

droits et devoirs mutuels, réciproquement, en vertu de leur commune adhésion. C'est leur reconnaissance mutuelle en tant que personnes de ce type qui les transforme en nation, et non leurs autres attributs communs. »¹⁰⁸ Ci-après, il met l'accent sur l'adhésion, un personne peut être un membre de la nation seulement si les autres membres l'acceptent, alors « partager la même culture » n'est pas une condition suffisant, mais la reconnaissance et l'adhésion confortent cette définition de la nation. Même si Gellner donne ces deux définitions, il ajoute également qu'elles ne sont pas suffisantes pour décrire une nation. Ces sont des définitions anthropologiques plutôt que normatives, mais encore, elles donnent quelques indications sur la fonction de la culture pour décrire la nation. Donc, pour Gellner, on peut dire que ses critères pour être une nation sont le partage de la culture et l'acceptation des autres membres qui partagent la « même » codes culturelles.

Anderson partage aussi l'idée sur la fonction de la culture pour être une nation. Dans son esprit, une langue commune -et standardisée- est le principal déclencheur d'autres activités culturelles; donc la communication est au cœur d'une nation. C'est le noyau d'une nation, car Anderson observe qu'après le développement de la communication par l'aide de la presse et l'édition, la notion de nation ont progressé plus rapidement. La communication crée un lien entre les gens qui ne se sont jamais rencontrés avant, par conséquent, elle est essentielle pour créer une nation. Sans communication, la « communauté imaginée » ne peut pas être créée. De plus, la plupart du temps le processus de la création d'une nation va de pair avec une reconstruction de la langue. Ainsi, la langue et de la communication basée sur la langue apparaissent comme le critère principal d'être une nation. C'est sur cette base que les nations modernes émergent: elles sont imaginaires, elles sont imaginées limitées et elles sont souveraines.¹⁰⁹ Comme la définition de Gellner, Anderson dit aussi que cette définition qui a « un esprit anthropologique » basée sur la communication et la langue.¹¹⁰

Dans une comparaison avec Gellner, Hobsbawm et Anderson, Smith pose des critères plus concrets et solides de l'identité nationale. Selon lui, la nation est un concept multidimensionnel et « l'identité nationale » est aussi un concept complexe et

¹⁰⁸ Ernest Gellner, **Nations et Nationalisme**, Paris, Payot, 1989, p. 19.

¹⁰⁹ Benedict Anderson, **L'Imaginaire National: réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme**, Paris, La Découverte, 1996, p. 19.

¹¹⁰ **Ibid.**, p. 20.

abstraite, mais sur le fait d'être une nation, il y a cinq points pouvant être souligné: « *Partage d'un territoire historique, les mythes communes et les souvenirs historiques, une culture publique et massive, une économie commune, les droites et les devoirs communes pour tous les membres.* »¹¹¹ Selon lui, ces cinq points distinguent également la « nation » de l'« Etat ». Naturellement, il y a des quelques chevauchements entre les définitions de la nation et de l'État (par exemple, tous les deux référence à un territoire spécifique), mais même si les États modernes tentent de se légitimer comme étant un « Etat propre d'une nation »; leurs thème et leurs accents sont différents que ceux utilisés pour la nation. Smith se réfère à la recherche de Walker Connor sur les Etats fait dans les années 1970 ; selon cette recherche, à cette date seulement 10% des États étaient les « vraies États-nations ».¹¹² Apparemment, après la conquête de la mondialisation, le pourcentage est plus faible aujourd'hui.

2. La contribution détaillée de Craig Calhoun à ces critères

Craig Calhoun pose quelques critères et sa liste est même plus détaillée que Smith. Calhoun indique que « *la reconnaissance comme une nation exige clairement la solidarité sociale -un certain niveau d'intégration entre les membres de la nation ostensible-, et l'identité collective -la reconnaissance de l'ensemble de ses membres-* ». ¹¹³ Bien que ces critères soient essentiels et nécessaires, ils ne sont pas encore suffisants pour être une nation. Il suppose que ce genre de solidarité ou d'identité collective peut être trouvé dans les familles, dans les entreprises ou dans les armées impériales. Pour définir un groupe comme une « nation », certaines particularités doivent être ajoutées à la définition. Il indique dix points différents:

1 - Un territoire limité ou une certaine population ou les deux.

2 – L'unité –l'existence de la notion d'unité nationale.

3 - La souveraineté, du moins l'aspiration à la souveraineté.

4 – Le concept de légitimité supérieure.

5- La participation populaire aux affaires collective -une population mobilisée sur la base de l'adhésion nationale (que ce soit pour la guerre ou pour les activités civiles).

¹¹¹ Anthony D. Smith, *Millî Kimlik*, *op.cit.*, p. 31.

¹¹² *Ibid.*, p. 33.

¹¹³ Craig Calhoun, *Milliyetçilik*, İstanbul, İstanbul Bilgi Üniversitesi, 2007, p. 5.

6 - L'adhésion directe, dans laquelle chaque individu sont été entend immédiatement une partie de la nation, l'égalité catégorique.

7 – Une culture qui constitue une langue commune, des croyances, des normes et des coutumes communes.

8 – La perspective chronique -notion de la nation qui comprend les générations précédentes et prochaines ensemble en un sens historique commun.

9 - L'origine ou la religion partagée.

10 – Le lien historique ou même sacré avec un territoire spécifique.¹¹⁴

Calhoun souligne qu'il n'y a ni une liste commune de critères, ni un consensus sur la définition complète de la nation et du nationalisme. Pour cette raison, il ajoute trois dimensions à la définition qui créent une « texture » pour les nations: Un discours nationaliste, un projet nationaliste et un système de valeurs nationalistes.¹¹⁵ Quand le nationalisme utilise ces trois instruments, les critères de la nation fournissent une feuille de route pour ce processus ; ils servent d'un modèle de rôle pour créer ce qu'ils veulent être.

Malgré l'existence de ces listes détaillées, même Calhoun et Smith soulignent que, pour chaque nation, les critères peuvent être différents. Ce ne sont que quelques points saillants qui semblent « vitaux » pour une « nation idéale ». Néanmoins, à la fin, les choses qui les font « les nations » ne sont pas ces critères, mais leurs revendications pour devenir une nation, leurs discours et leurs façons dont elles parlent et agissent.

¹¹⁴ *Ibid.*, p. 6.

¹¹⁵ *Ibid.*, p. 8.

II. LA CONSTRUCTION DE LA NATION ET DE L'IDENTITE : L'EPOQUE DE MEIJI

A. Un bref arrière-plan historique de l'Epoque de Meiji

1. Le système de shōgunat et l'administration japonais avant l'ère Tokugawa

L'ère a ses racines dans le passé et ce l'arrière plan historique est marqué par la dynastie Tokugawa. Cette période qui est aussi nommé comme « l'Epoque d'Edō » commence en 1615 et dure jusqu'en 1868.¹¹⁶ Pour comprendre bien l'arrière plan de la période de Meiji, il peut être utile de jeter un regard sur cette époque. Le Japon n'a une histoire écrite qu'à partir du V^{ème} siècle. Avant cette date, les informations proviennent de sources chinoises. Ensuite, le Japon adopte le système d'écriture chinois – « *kanji* ». Les premiers documents écrits japonais - *Kōjiki* et *Nihonshōki* VIII^{ème} siècle après J.C. - racontent l'histoire semi-légendaire du Japon.¹¹⁷ Le petit-fils d'Amaterasu (déesse du soleil), Jimmu *Tennō*, apparaît comme le premier empereur connu de l'histoire japonaise (660 après J.C.). Pendant plus de 1200 ans, le Japon a été gouverné par la même dynastie. Du VII^{ème} siècle après J.C jusqu'à la fin de la Seconde Guerre Mondiale, la croyance affirmant que tous les empereurs japonais descendent de la déesse du soleil est encore très présente et pour certains c'est une « réalité ».¹¹⁸ Cette croyance rend alors divin tous les empereurs. Ainsi, la compréhension de l'importance et la valeur symbolique de ce rôle permet de mieux comprendre certains points de l'histoire du Japon. Ce point et ses effets seront discutés dans la section des mythes et des légendes japonaises.

Pas seulement le système d'écriture chinois, mais aussi le bouddhisme et le confucianisme ont fortement influencé les élites japonaises. En 587, l'empereur Yōmei s'est déclaré bouddhiste la suite tissée avec la famille Soga (qui était *de facto*

¹¹⁶ William E. Deal, **Handbook to Life in Medieval and Early Modern Japan**, New York, Facts on File, 2006, Introduction XV.

¹¹⁷ Michael Ashkenazi, **Handbook of Japanese Mythology**, Oxford, Oxford University Press, 2003, p. 4.

¹¹⁸ Kevin Doak, **A History of Nationalism in Modern Japan: Placing the People**, Leiden, Brill, 2007 p. 83.

au pouvoir).¹¹⁹ Bien que la philosophie « *Shintō* » était encore prédominante dans la classe populaire, les bases militaires du bouddhisme et du confucianisme étaient plus admissibles pour les classes supérieures, -surtout pour les *Samourais*-. En outre, cette pensée était raccordée au système de mandarin que le Japon essayait d'appliquer. A partir du le VII^{ème} siècle, un « féodalisme centralisé » s'est mis en place ; Murat Belge indique que ce terme peut sembler être un oxymore, mais le Japon est un exemple concret de pays qui crée « sa propre réalité ». ¹²⁰ L'empereur Shōtoku essaya de créer un empire centralisé et après lui, le but des Reformes Taika essayèrent à redistribuer des zones agricoles au profit des agriculteurs ; mais en somme, le féodalisme était victorieux contre le gouvernement.¹²¹

Après 1185, le période Kamakura commença et les chefs de guerre étendirent leur pouvoir et commencèrent à régner au Japon.¹²² Le système avait été divisé en deux parties : Le *Tennō* qui était le chef spirituel du pays est doté d'une grande puissance symbolique et le *Shōgun* qui résolvait les questions du monde. En règle générale, les shōguns n'ont pas tenté d'abolir l'autorité et la position du *Tennō*. D'autre part, *Tennō* ne contrevenait pas au pouvoir militaire des Shōguns. La relation entre le *Tennō* et le Shōgun ressemble à la dualité entre le Roi et le Pape dans le Moyen-âge, c'était une sorte de « partage du travail ».

Alors que le *Tennō* et sa cour vivait à Nara puis, à Kyōto, les Shōguns créèrent leurs propres dynasties, le titre se transmettait de père en fils. Le premier chef de guerre qui utilisa le nom du « Shōgun » comme un titre, était Minamoto no Yoritomo, il institua la notion de « Shōgunat » à Kamakura.¹²³ Bien que la dynastie Kamakura ait été abolie par les autres chefs de guerre, le système du shōgunat perdura jusqu'en 1867. Les shōguns n'étaient pas seulement les dirigeants *de facto*, mais ils étaient également reconnus officiellement comme le vice-empereur par le titre de « *Sei-Tai shōgun* » qui signifie « Celui qui bat les barbares ». ¹²⁴ Lors du shōgunat, un conseil appelé *Bakufu* présidé par les shōguns prenait les décisions pour le pays comme le système fiscal ou bien encore les déclarations de guerre. Pour

¹¹⁹ Donald H. Shively, William H. McCullough, "Introduction", **The Cambridge History of Japan – Vol.2 Heian Japan**, ed. Donald H. Shively, William H. McCullough, Cambridge, Cambridge University Press, 1999, p. 14.

¹²⁰ Murat Belge, **Militarist Modernleşme: Almanya, Japonya ve Türkiye**, İstanbul, İletişim, 2011, p. 379.

¹²¹ *Ibid.*, p. 375.

¹²² G. Cameron Hurst, "Insei", **The Cambridge History of Japan – Vol.2 Heian Japan**, ed. Donald H. Shively, William H. McCullough, Cambridge, Cambridge University Press, 1999 P. 576.

¹²³ Janet Hunter, **Modern Japonya'nın Doğuşu: 1853'ten Günümüze**, Ankara, İmge, 2002, p. 359-360.

¹²⁴ Murat Belge, *op.cit.*, p. 376.

cette raison, « *Bakufu-han* » est un terme plus précis que la « féodalité » pour caractériser le régime du Japon car le conseil était constitué des seigneurs (*daimyō*) de terres féodales (*Han*).¹²⁵ Dans ce conseil, « shōgun » ne signifie pas plus de *Primus inter pares*. Selon les résultats des guerres entre seigneurs, la titre « shōgun » pouvait être transmis aux autres seigneurs. À la fin de XVI^{ème} siècle, Oda Nobunaga et Toyotomi Hideyoshi ont réussi à unifier le Japon grâce à une alliance militaire avec les autres *daimyōs*.¹²⁶

Après la mort de Toyotomi Hideyoshi en 1598, le seigneur de la région de Kantō, Tokugawa Ieyasu, est parvenu au pouvoir. Par sa victoire lors de la guerre de Sekigahara en 1600, les autres seigneurs décidèrent de le rejoindre. Il se déclara shōgun en 1603 et mis à l'écart l'héritier de Toyotomi Hideyoshi en 1614. C'était le seul adversaire potentiel d'Ieyasu. De ce fait, l'hégémonie de la dynastie de Tokugawa était prête. (Voir Annexe 3.) Pendant plus de 250 ans, la famille Tokugawa régna sur le Japon d'Edō (ancien nom de Tokyo) et a créé le nouveau système du pays.¹²⁷

Les guerres perdurent pendant des siècles, ce qui créa une grande classe guerrière. Tout comme les chevaliers en Europe, les samouraïs louaient leurs capacités aux *daimyōs*. Mais la question de la loyauté restait prépondérante chez eux. Un samouraï sans maître, appelé « *Rōnin* » était un être qui vivait dans la honte. Souvent, le sentiment d'appartenance restait, même après la mort du maître, et cette situation était l'une des raisons principales des guerres incessantes ; c'était parfois pour se venger d'un *daimyō* mort ou bien pour la gloire de l'héritier du *daimyō*. A moins qu'il n'y ait une victoire écrasante sur les autres, les samouraïs étaient aussi désireux que leurs maîtres de faire la guerre.¹²⁸

Ces guerres clairement contribuèrent au développement du commerce, en particulier, entre les régions. Certaines régions vantaient le surplus de riz -qui était primordial pour nourrir les armées-, tandis que d'autres étaient très populaires pour leurs forgerons. Cette relation commerciale créait une économie dynamique et permettait la promotion de la mobilité entre les régions et le développement des villes. En fait, cette époque a beaucoup de caractéristiques similaires avec l'Europe

¹²⁵ Janet Hunter, **op.cit.**, p. 19.

¹²⁶ **ibid.**, p. 18.

¹²⁷ **ibid.**, p. 224-225.

¹²⁸ À propos de ce phénomène, le Japon a une histoire très connue appelée « 47 *Rōnin* » qui passent leurs vies pour la vengeance de leur *daimyō* morts et tout font pour tuer l'autre *daimyō* qui a tué leur maître. Pour lire de l'histoire de « 47 *Rōnin* », Murat Belge, **op.cit.**, pp. 387-389.

du Moyen âge. La segmentation de la société était tout aussi similaire. Principalement, il y a quatre classes: les guerriers, les agriculteurs, les artisans et les commerçants.¹²⁹ Il existait cependant une classe unique au Japon nommée « *Burakumin* ». ¹³⁰ Elle était composée des parias -comme les « intouchables » en Inde-. (Ceci sera expliqué dans les prochaines parties.)

Ce placement se réfère également à la valeur des classes dans le système de classement social. A partir de Platon, les commerçants symbolisent le côté « temporel » du monde.¹³¹ Même s'ils étaient nécessaires pour assurer la continuité du système de la guerre, ils étaient dans le bas de la société japonaise, pas financièrement, mais socialement parlant. Les artisans avaient un statut social à peine meilleur. Les agriculteurs étaient souvent pauvres, mais être un agriculteur semblait plus « honorable », car ils étaient les producteurs du « riz ». Les mythes japonais seront abordés ultérieurement ; on se limitera à dire que, selon quelques légendes, le riz était offert à l'humanité par les *kamis* (les dieux/déeses). Il était la nourriture principale et la source de la boisson (*saké*) à offrir sur l'autel à la déesse.¹³² Le riz est l'aliment le plus sacré de la culture japonaise, donc le statut social de ses producteurs étaient plus honorables que celui des autres classes mais restaient inférieures à celui des guerriers.

Les guerriers étaient également les dirigeants, c'étaient les contrôleurs principaux du pays. Ceci n'est pas surprenant dans la mesure où l'alphabétisation était plus fréquente chez eux que dans les autres types d'habitants. Au Japon, il n'y avait jamais un système ou d'un institut comme mandarins chinois ou l'Église catholique qui dirige l'éducation. Durant l'ère Tokugawa, grâce à l'alphabétisation et afin de rendre cette classe moins puissante, les guerriers ont été transformés en fonctionnaire.

2. La dynastie Tokugawa et la Restauration de Meiji

L'ère Tokugawa est différente par de nombreux aspects des autres dynasties, et aussi de la féodalité classique. (Pour le système Tokugawa, les historiens japonais utilisent *hoken* ou *hoken seido* plutôt que la « féodalité ».¹³³) Se rappelant de leurs expériences antérieures, les Tokugawa préférèrent rassembler tous les *daimyōs* à

¹²⁹ Murat Belge, *op.cit.*, p. 377.

¹³⁰ Janet Hunter, *op.cit.*, p. 111-112.

¹³¹ Platon, *Devlet*, İstanbul, Yapı Kredi Yayınları, 2005, pp. 96-98.

¹³² Michael Ashkenazi, *op.cit.*, p. 146-147.

¹³³ Janet Hunter, *op.cit.*, p. 19.

Edō - pour prévenir toute tentative de rébellion ou bien une émeute militaire. En outre, faire des duels a été interdit pour tous les samourais durant leur séjour à Edō (Cela ressemble à l'interdiction des armes à Paris par le Cardinal De Richelieu). Les duels et le *katana* (l'épée japonais, aussi le symbole des samourais) étaient les traits distinctifs de la classe guerrière donc ils ne pouvaient en jouir jusqu'à leur retour dans leurs territoires. Régulièrement, les *daimyōs* et leurs samourais allaient sur leur territoire pour traiter des problèmes locaux et organiser les activités agricoles et réguler la productivité (Néanmoins, ils laissaient leurs épouses et héritiers comme captifs au shōgunat à Edō comme une condition préventive) pendant un certain temps. Mais dans le même temps, certaines retournaient à Edō pour traiter des affaires d'État. Tous les *daimyōs* et leurs samourais vivant à Edō étaient, au cours de leurs séjours, des agents « civils ». ¹³⁴ Ainsi, la transformation de la classe des samourais peut être perçue comme l'un des principaux éléments déclencheurs d'une transformation postérieure. ¹³⁵

La deuxième chose qui consolide l'autorité de Tokugawa était l'isolation du Japon. Grâce à sa situation géographique, le Japon était « naturellement » isolé des autres pays et permettait de prévenir les tentatives d'occupation. Mais quand l'isolation naturelle commença à être mise à mal par les marchands espagnols, portugais, anglais, français et les missionnaires flamands, Hideyoshi Tokugawa décida d'agir contre la liberté de voyage et le commerce en instaurant de nouvelles lois. Mais à ce moment-là, le christianisme s'était répandu parmi les villageois pauvres (comme durant le temps de l'Empire Romain) et donc ils se sont rebellés contre les nouvelles lois. Ce qui a engendré la Révolte de Shimabara en 1637 mais celle-ci fût réprimée très durement et brutalement. ¹³⁶ En 1638, le gouvernement interdit l'adoption de pensées chrétiennes ; les prières chrétiennes fussent interdites, même dans les propriétés privées. Dans les temps suivants, environ 250.000 Japonais fussent poursuivis en raison de leurs choix religieux, tous les commerçants étrangers et les missionnaires fussent expulsés sauf une colonie flamande avec une population très faible car ils avaient aidé au gouvernement à Nagasaki à réprimer une autre

¹³⁴ Ruth Benedict, **Krizantem ve Kılıç**, İstanbul, Türkiye İş Bankası Yay., 2010, p. 53.

¹³⁵ Murat Belge, **op.cit.**, p. 445.

¹³⁶ *Ibid.*, p. 380 et John Whitney Hall, "The Bakuhan System", **The Cambridge History of Japan – Vol.4 Early Modern Japan**, ed. John Whitney Hall, James L. McClain, Cambridge, Cambridge University Press, 1999, p. 176.

rébellion à l'aide de leurs canons. Après cette date, toute personne arrivant au Japon était exécutée ou disparue.¹³⁷

Ian Buruma considère que, cette époque, le Japon avait une mine d'informations sur l'Occident grâce à cette colonie flamande, bien que Janet Hunter n'es pas d'accord sur ce point.¹³⁸ En fait, il paraît que Buruma a raison sur ce point, car Yukichi Fukuzawa parle des étudiants qui étudié les langues occidentales, les techniques médicales et la géographie des pays occidentaux ; pour ces étudiants, l'interdiction de publications étrangères avait été allégée.¹³⁹ En outre, certains débats sur l'isolation avaient été enregistrés : certains gouverneurs favorisaient une politique isolationniste afin de garder le pays en toute sécurité et au calme. La question importante est celle-là: « Pourquoi certains gouverneurs étaient contre cette politique ? » L'autre groupe opposait à la politique isolationniste car ils avaient une idée fixe sur la « nécessité de savoir-faire pour combattre les ennemis ». ¹⁴⁰ Selon cette idée, il faudrait savoir pour être puissant, et pour savoir, il faudrait être ouvert sur le monde.

Quand Commodore Perry¹⁴¹ arriva au Japon et menaçà des gouverneurs pour les faire ouvrir les ports pour commercer avec les Etats-Unis en 1853, l'isolationnisme était une question non résolue.¹⁴² Bien que le Japon ait un certain savoir-faire en matière d'armes à feu et un ordre militaire de style occidental via la colonie flamande, le gouvernement Tokugawa ne pouvait se hasarder à refuser ses demandes. L'année suivante, le Japon était prêt à faire une concession. Lorsque le *Bakufu* a accepté d'ouvrir les ports pour le commerce, la Grande-Bretagne, la France et la Russie se sont précipités pour obtenir de nouveaux marchés économiques. En 1858, le Japon avait déjà signé de nouveaux accords commerciaux avec ces pays.

La durée du processus de « l'isolation » à la « restauration » est relativement courte. Après les « visites » des États-Unis au Japon, les discours révisionnistes et nationalistes sont devenus de plus en plus populaires. Bien que le révisionniste Yoshida Shōin ait été exilé en 1854, puis exécuté cinq ans après et que son mentor,

¹³⁷ Murat Belge, *op.cit.*, p. 381.

¹³⁸ Ian Buruma, *Inventing Japan: 1853-1964*, Modern Library, 2003, p. 14 cité par Murat Belge, *op.cit.*, p. 383 et Janet Hunter, *op.cit.*, p. 20.

¹³⁹ Yukichi Fukuzawa, *Yukichi Fukuzawa'nın Özyaşam Öyküsü*, İstanbul, Boğaziçi Üniversitesi Yay., 2006.

¹⁴⁰ Murat Belge affirme que c'est un argument très familier en particulier pour la société turque depuis Tanzimat, *op.cit.*, p. 384.

¹⁴¹ Matthew Perry, 1794-1858, commodore américain.

¹⁴² Janet Hunter, *op.cit.*, p. 36.

Sakuma Shōzan ait été assassiné par un nationaliste à cause de « son style Occidental de l'équitation », la vision révisionniste du Prince Itō et du Prince Yamagata a vraiment été décisive pour la transformation du Japon. Comme Shōin, Hashimoto a aussi été exécuté à cause de ses pensées, mais le régime qu'ils favorisaient est devenu réel neuf ans après de la fin de cette politique isolationniste.¹⁴³ Le régime de *Bakufu* ne pouvait pas conserver son pouvoir et a été affaibli par les critiques. Les conservateurs critiquaient principalement le *Bakufu* en raison des capitulations et les révisionnistes le critiquaient en raison de leur manière de gouverner. L'attaque des deux rives a été une base idéale afin de faire chuter *Bakufu*.

Les principaux ennemis de la famille Tokugawa, Satsuma et Chōshū ont rejoint une alliance en 1866 sous le pavillon impérial. (Voir Annexe 4. et Annexe 5.) En 1866 et 1867, les complots et les assassinats contre la famille et contre le *Bakufu* étaient plutôt mineurs. Mais ces attaques permettaient de les affaiblir. En Janvier 1868, Satsuma, Chōshū et d'autres dissidents du régime ont attaqué le palais de Kyoto et mis à l'écart Tokugawa avec une annonce de la restauration de l'empire. Les nationalistes étaient évidemment en faveur de cette attaque. La devise la plus populaire était « *Sonnō jōi* - Montrons du respect au *Tennō*, expulsions les barbares! » Ces sentiments hostiles envers les étrangers ont été utilisés par les dissidents de *Bakufu* et du shōgunat ; de plus, la sainteté de l'empereur a aussi aidé à manipuler les masses. En fin de compte, Tokugawa perdit son shōgunat et les membres du Bakufu perdirent leurs terres et aussi le pouvoir qui leur était accordé. Cette révolte s'est terminée par la victoire de l'empire et les *daimyōs* ayant contribué à la victoire de l'empereur ont pris leurs « lots » de pouvoir. (Voir Annexe 6. Et Annexe 7.)

La période de 1868 à 1912 est appelée par les historiens « *Meiji Ishin* - la Restauration de Meiji ». Ou encore « Réformes de Meiji » ou « Rénovation de Meiji ». Le terme de la « Restauration de Meiji » est cependant l'appellation la plus courant. Il est toutefois controversé.¹⁴⁴ De par son sens, la « restauration » est un appel à se souvenir du passé, « des temps glorieux » d'un empire, d'une nation ou d'un groupe. Dans cette appellation, il y a une allusion aux « bons moments » et aussi, il y a un espoir pour mettre fin à la « corruption » en rétablissant certains principes, car selon les nationalistes comme Motoori, le Tokugawa Japon était

¹⁴³ Murat Belge, *op.cit.*, p. 387.

¹⁴⁴ Janet Hunter note que dans le début, les historiens japonais ont préféré utiliser le terme « *ishin* » qui signifie « à renouveler » plutôt que « à restaurer », mais après un certain temps, les débats historiques ont transféré le terme à « restauration ». De toute évidence, il était un choix politique qui a été façonnée par les réformes de Meiji lui-même.

corrompu et il faudrait renouveler l'Etat. Alors, à choisir une appellation n'est pas une coïncidence, c'est un reflet de pensées dans les esprits. Quand les mythes et des légendes japonaises seront discutés en jetant un œil aux références de l'époque Meiji, cela apparaîtra plus clairement.

B. Les mythes de genèse japonais et « le sang pur japonais »

1. Le mythe de création du pays japonais et les descendance

Le Japon possède une vaste mythologie s'inspirant principalement des mythologies des chinoises, indiennes, coréennes et Aïnou¹⁴⁵ mais aussi des croyances tel que le confucianisme, bouddhisme ou encore le shintōisme.¹⁴⁶ Dans cette partie, l'accent sera mis sur l'utilisation des mythes dans l'élaboration d'un discours national. La majorité d'entre eux « expliquent » l'origine de la nation japonaise, la génération du Japon et de la « pureté » du peuple japonais.

Les légendes mythiques sont le premier point pour commencer, puis ce continuera avec l'explication des réflexions sur la construction nationale. Les légendes ont leurs sources dans l'histoire de la livre semi-légitime appelée *Kōjiki* (« Le Registre des Choses Anciennes », écrit en japonais en 712 après J.-C.)¹⁴⁷ et *Nihonshōki* (« Les Chroniques Japonaises », écrit en chinois 720 après J.C par Yasumaro Omo).¹⁴⁸ Selon ces légendes, avant les dieux qui créèrent le Japon, il y avait trois dieux sans sexe et ils moururent sans descendance. Et après, apparurent sept générations de dieux et ces dieux ordonnèrent au jeune dieu Izanagi (son nom signifie « L'homme qui invite ») et à la déesse Izanami (son nom signifie « La femme qui invite ») de créer la « terre du monde ». Pour ce faire, ils leur donnèrent l'« *Ame no boko tama* » (« lance du bijou sacrée ») Ici, le mot du « *tama* » signifie « le matériel de la source de la vie ».¹⁴⁹ De plus, la « perle » ou tout autre bijou ayant une forme ronde représente *tama* et *tama* est le « *shintai* »¹⁵⁰ de la Déesse-Mère. Le *shintai* est « la représentation physique / la manifestation d'un *kami* ». ¹⁵¹ Les fruits ayant une forme ronde comme la pêche, mais aussi surtout les perles sont les principaux symboles de la Déesse-Mère, aussi appelée « Créatrice principale ».

¹⁴⁵ Un groupe aborigène qui vit dans le Nord du Japon.

¹⁴⁶ Michael Ashkenazi, *op.cit.*, pp. 5-7.

¹⁴⁷ Bozkurt Güvenç, *Japon Kültürü Nihon Bunka*, Ankara, İş Bankası Kültür Yay., 1980, p. 81.

¹⁴⁸ Donald A. Mackenzie, *Çin ve Japon Mitolojisi*, Ankara, İmge Yay., 1996, p.287.

¹⁴⁹ Mackenzie s'accorde avec d'autres historiens pour dire que la "lance" est ici un symbole phallique.

¹⁵⁰ *Ibid.*, p.289.

¹⁵¹ Michael Ashkenazi, *op.cit.*, p. 254.

Quand Izanagi et Izanami avaient été envoyé à la terre du ciel, la terre n'était pas solide et « flottait sur l'eau comme de l'huile ». Izanagi et Izanami enfoncèrent et remuèrent la lance dans la mer pour créer une terre solide et quand ils la retirèrent de l'eau, les gouttes d'eau éjectées se transformèrent en îles.¹⁵² Ce sont les actuelles îles du Japon, alors on peut dire que le Japon a été créé par ces *kamis* (les dieux et / ou les déesses). De toute évidence, en raison de ces légendes les îles japonaises en tant que territoire et le Japon en tant que pays sont absolument sacrés aux yeux des Japonais depuis toujours et même encore aujourd'hui. Les terres créées par les *kamis* sont strictement différents et plus importants que tous les autres. Une partie des sentiments patriotiques des Japonais peut donc s'expliquer à partir de la connaissance de ces légendes.

Le mythe de descendance prend aussi une part importante dans la mythologie japonaise. Après la fondation du monde, Izanagi et Izanami retournèrent au ciel, mais les autres *kamis* leur conseillèrent d'aller sur Terre et de créer leur propre « descendance ». A l'aide d'un arc-en-ciel (parfois décrit comme un « escalier saint »), ils débarquèrent sur la terre et construisirent une maison avec une colonne en son centre.¹⁵³ Ils tournèrent autour de la colonne comme lors d'une cérémonie matrimoniale et le frère et la sœur devinrent mari et femme. Leur premier bébé, Hiruko fut incapable de marcher à l'âge de 3 ans, alors ils décidèrent de l'abandonner en le laissant sur un fleuve dans un bateau en chaume.¹⁵⁴ Izanagi et Izanami demandèrent aux dieux quels étaient leur problèmes. Pour avoir un bébé en bonne santé les Dieux leur dirent que l'homme doit prendre l'initiative, il doit être celui qui invite. (Apparemment, ce mythe organise également la position sociale de la femme dans la société japonaise.) Ainsi, Izanagi et Izanami appliquèrent les conseils des Dieux et ils eurent huit bébés qui devinrent les nouveaux *kamis* de la mer, des vents, des montagnes et des passages.¹⁵⁵ Izanagi et Izanami continuèrent à avoir des enfants, jusqu'à ce que Izanami se brûla jusqu'à la mort en donnant naissance à son Kagu-Tsuchi, le dieu du feu. Avant son décès, elle créa lui-même huit dieux et déesses plus, y compris Ukemochi-no-kami, la déesse des aliments.¹⁵⁶ Izanagi eut ensuite d'autres

¹⁵² Donald A. Mackenzie, *op.cit.*, pp. 288-290.

¹⁵³ La colonne centrale est un « objet de l'honneur » au Japon, même dans les temples shintōistes ou à domicile.

¹⁵⁴ Donald A. Mackenzie, *op.cit.*, p. 290. Il note que ce mythe a spécifiquement certaines similitudes avec l'histoire de Moïse.

¹⁵⁵ *Ibid.*, p. 291.

¹⁵⁶ *Ibid.*, p. 294.

expériences, mais ici l'accent sera mis sur la naissance d'Amaterasu, la déesse du soleil.

Quand elle mourut, Izanami fut envoyée à *Yomi*, la terre des ténèbres. Izanagi voulut aller la sauver, mais ce fut impossible, car elle avait faim et déjà mangé des fruits de *Yomi*, selon la légende, c'était impossible de sauvegarder quelqu'un s'il mange des aliments de la terre des ténèbres. En rentrant, il eut besoin de se purifier car *Yomi* était une terre « sale » : « *Je suis revenu d'une terre sale et maudite. Pour cette raison, je dois laver mon corps magnifique !* » Pendant qu'il se lavait, deux dieux maléfiques déposèrent des impuretés sur son corps et lorsqu'il plongea dans le lac, trois dieux de l'eau apparentèrent. Quand il se lava l'œil gauche, Amaterasu - déesse du soleil - vint au monde et lorsqu'il se lava l'œil droit, Tsukuyomi - dieu de la lune - vint au monde lui aussi. Il sortit son collier de *tama*, et le donna à Amaterasu et lui ordonna de gouverner « les plaines célestes ». ¹⁵⁷ De toute évidence, ces « plaines célestes » signifient le Japon. La légende raconte la rivalité entre Amaterasu avec son frère Susa-no-wo. Néanmoins, les autres dieux décidèrent de reconnaître la légitimité d'Amaterasu et ses descendances, ils envoyèrent aussi beaucoup d'autres dieux sur le monde pour aider ses petits-fils dans leurs guerres. Les enfants d'Amaterasu et de Roi « Dragon de La Mer » vécurent durant plusieurs générations.

Un de ses petits-fils, Jimmu Tennō conquiert le Japon et réussit à établir sa dynastie environ en 660 après J.-C. et selon l'histoire japonaise, cette dynastie perdurera à jamais. ¹⁵⁸ Selon le *Kōjiki*, le premier empereur Jimmu Tennō est le grand-petit-fils d'Amaterasu. ¹⁵⁹ Pour cette raison, sa légitimité est donnée par Izanagi, mise en place par Amaterasu et approuvée par les autres dieux. Par conséquent, toute contradiction à l'autorité de l'empereur est une révolte contre la décision des dieux. En plus de son autorité, il était aussi un « homme sacré et saint » ; tous les Mikados (les empereurs Japonais) sont des *kamis* comme les Pharaons de l'Égypte ancienne. Ainsi, le peuple japonais est une descendance directe des dieux. Bien que scientifiquement les Japonais sont paragénétiques (ils sont une fusion de Kouriles, Sakhaline, Kyushu-Corée, et le Ryūkyū, Mandchous, Chinois et les Coréens ¹⁶⁰ et des fouilles archéologiques dans les anciennes tombes impériales indiquent que la

¹⁵⁷ *Ibid.*, pp. 295-299.

¹⁵⁸ Bozkurt Güvenç. *op.cit.* p. 27.

¹⁵⁹ Donald A. Mackenzie, *op.cit.*, p. 310.

¹⁶⁰ Michael Eshkanazi, *op.cit.*, p.10.

famille impériale japonaise est à l'origine coréenne¹⁶¹), la croyance au sujet de « la pureté » de Japonais a conservé son effet « fabricant-illusion », même aujourd'hui. Les premières migrations du continent vers l'île étaient longtemps avant, même si, après s'être installés sur l'île, il n'y a eu de grandes vagues migratoires, ce qui pourrait expliquer pourquoi ils ne se souviennent pas d'un « effet de fusion ». Les deux seules menaces d'invasion proviennent des Mongols qui avaient été arrêtés par les aides des tempêtes nommés « *kamikaze* » (« la souffle des dieux ») à la surface de l'océan. Et puis, ils n'ont jamais envisagé d'autres types de menaces.

2. Le *Tennō*, la riziculture et la réinterprétation des mythes en vue de la construction de la nation japonaise

Les mythes et d'autres légendes similaires ont été revitalisés au XVIII^{ème} siècle par un groupe nationaliste dirigé par l'essentialiste, Motoori. Ce groupe avait pour objectif de « faire la société japonaise retourner aux origines » et « purifier la société des effets allogènes », y compris des mots chinois, des cultes ou encore des coutumes bouddhistes.¹⁶² Selon eux, toutes ces traditions non-japonaises affaiblissaient la société et était la raison principale du chaos au shōgunat. Cette opinion était en adéquation avec les défenseurs de l'isolement et les manifestants contre l'ouverture des ports.

*« Motoori Norinaga, savant du dix-huitième siècle de l'École Nationale d'Apprentissage, était, en effet, un interprète des mythes. Il a très fermement convaincu que les mythes fondateurs japonais étaient uniques au Japon et ont démontré la primauté du Japon dans le monde. Lui et ses nombreux disciples ont tenté d'expliquer la nature des mythes japonais basés sur les associations linguistiques, les constructions de tableaux élaborés de la généalogie, la chronologie et les idées relatives communes dans son époque à des restes d'objets trouvés dans les œuvres classiques. »*¹⁶³

Motoori Norinaga, et son disciple Hirata, Les dirigeants de ce mouvement, ont fortement conseillé le « renouveau du Shintō pur » pour déraciner la « corruption », car bien que le bouddhisme était la religion / croyance officielle, le shintō était la croyance des masses, il ne pouvait pas diffuser à la partie inférieure de la société. De plus, aussi le Confucianisme était absolument contre le but des essentialistes, c'était à la base une secte spécifiquement pour la classe supérieure et particulièrement pour les guerriers. Ce mouvement de revitalisation a réinterprété les

¹⁶¹ Thierry Guthmann, "Pour Un Regard Anthropologique sur La Part d'Emotion dans Les Crises Politiques Modernes – Une Etude de Cas: L'Ouverture du Marché du Riz Japonais", (Thèse du doctorat, Directeur: Bruno Etienne), Institut d'Etudes Politiques, Aix-Marseille 3, 2000, p. 34.

¹⁶² À notre avis, ce groupe semble très similaire à "Atsızcılar" dirigé par Nihal Atsız, dans l'histoire turque.

¹⁶³ Michael Eshkanazi, *op.cit.*, p.73.

mythes à propos du pouvoir du Japon et de son unité, et, selon certains historiens, il est l'un des éléments principaux déclencheur ayant provoqué la Réforme de Meiji, car le mouvement soutenait la sainteté et l'unicité du *Tennō*.¹⁶⁴

D'autre part, Yanagida Kunio, mais bien que convaincu par l'idée de « l'unicité du Japon et du peuple japonais », il affirme également que ce genre d'unité et de pureté peut se trouver seulement « dans les pratiques des gens ordinaires et les paysans des villages reculés », car « *les paysans n'ont pas été contaminés ni par le confucianisme, le bouddhisme ni par les influences chinoises comme les écrivains d'élite de la Grande Tradition [y compris, sans doute, Motoori] avait été touché* ». ¹⁶⁵ Evidemment, Kunio possède la même motivation avec les romantiques allemands.

Motoori trouva ridicule ces présomptions sur la « pureté », mais la pensée de Yanagida étant partagée par les autres, car il y avait une croyance générale sur la « contamination » des « élites/citadins » et la « pureté » des paysans. Il y avait aussi un concept qui soutenait cette idée: les paysans sont les producteurs de riz et c'est le principal aliment du peuple japonais et c'est aussi un cadeau sacré d'Amaterasu. Selon le récit, elle envoya son frère voir la déesse des aliments, Ukemochi-no-kami. La déesse des aliments prit du riz et d'autres aliments de sa bouche et en servit au frère d'Amaterasu, mais il considéra ce comportement comme une insulte, car « la nourriture avait polluée par une bouche féminine » et la tua. (Comme le mythe de la fondation, ce mythe aussi donne quelques indications sur la position sociale des femmes japonaises dans la société.) Lorsqu'Amaterasu apprit que son frère avait tué Ukemochi-no-kami, elle alla voir son corps. « Du millet a été retrouvée sur son front, et vers dans ses sourcils. Le riz était par contre dans son ventre, et le blé dans ses organes génitaux. Les cultures ont été présentées à Amaterasu, qui a déclaré qu'ils seraient utilisés pour la survie de l'humanité. »¹⁶⁶ Selon la légende, le peuple japonais doivent leur existence à Amaterasu et à son don sacré à travers « la cosmologie [Japonais] basée sur la riziculture »¹⁶⁷ et pour cette raison, Yanagita soutint l'idée qu'« on ne peut pas vraiment comprendre la culture japonaise sans étudier le riz. »¹⁶⁸ Ses idées clarifient également la position sociale des paysans : c'était mentionné précédemment que les paysans avaient un statut social plus supérieur que les

¹⁶⁴ Donald A. Mackenzie, *op.cit.*, p. 317, Janet E. Hunter, *op.cit.*, 227.

¹⁶⁵ Michael Eshkanazi, *op.cit.*, p. 74.

¹⁶⁶ *Ibid.*, p.79.

¹⁶⁷ Emiko Ohnuki-Tierney, *Rice as Self*, Princeton, Princeton University Press, 1993, p. 94; cité par Thierry Guthmann, *op.cit.*, p. 37.

¹⁶⁸ Emiko Ohnuki-Tierney, *ibid.*, p. 90; cité par Thierry Guthmann, *ibid.*, p. 31.

commerçants, car ils n'étaient pas aussi contaminés par les valeurs matérielles que les commençants et ils se produisent le riz - la source de la vie en des termes à la fois matériels et célestes.

Tous ces mythes au sujet de la genèse, de la fondation du Japon, de l'origine du riz ou encore des personnages principaux comme Amaterasu ou Jimmu Tennō se retrouvent avec des conséquences sociales à deux dimensions. Premièrement, selon ces mythes, tous les Japonais sont « naturellement » frères et sœurs, car tous dérivent de la même origine. Cette homogénéité crée le concept de la nation-famille qui a « une origine pure et une généalogie commune ». Deuxièmement, cette famille de la nation est construite autour du *Tennō* qui est le plus pur parmi les purs, car Jimmu Tennō dérive directement d'Amaterasu et de la dynastie japonaise n'a jamais été rompue. Ni la pureté de *Tennō*, ni son autorité divine n'est alors contestable. La nation doit obéir aveuglement et montrer son profond respect au *Tennō*, comme une chose « naturelle » telle que « l'obéissance des enfants pour les pères ». Le *Tennō* est le saint-père de la nation, ainsi le patriarcat est la touche finale qui complète le tableau. Cette structure à deux dimensions sociales trouve son expression à partir de *jōmin* (« personne ordinaire ») à *Tennō*: *Kazoku kokka* (mot à mot, « nation-famille »). Selon Clark Gregory, la société japonaise ressemble sociologiquement à une *gemeinschaft*, car elle est organisée comme une grande famille bien développée.¹⁶⁹ À ce stade, Tessa Morris-Suzuki soutient un autre terme pour décrire la société japonaise : *minzoku*. À première vue, le terme de *minzoku* est plus proche aux termes « ethnique » ou « ethnie », d'autre part

« [II] peut, mais ne renvoie pas nécessairement à un groupe de personnes qui sont physiquement liés les uns aux autres. Il peut également se référer à une communauté liée par des liens de langue et tradition, et dans certains cas (comme le souligne l'historien Kevin Doak), il est utilisé dans un sens proche de celui du mot anglais 'nation'. »¹⁷⁰

Il faut approfondir les deux opinions. De l'avis général, pour décrire le nationalisme japonais, il y a clairement une référence à la relation de sang, mais aussi une très grande importance de la culture (*bunka*) comme le rappelle Morris-Suzuki. Pour cette raison, même s'ils sont génétiquement japonais, les gens qui ont grandi aux États-Unis ou au Brésil, ne sont pas acceptés en tant que « pur Japonais » culturellement. D'autre part, les membres des autres nations ayant grandi au Japon ne

¹⁶⁹ Gregory Clark, "The Human Relations Society and The Ideological Society", *JFN*, VI, No:3, pp. 2-7; cité par Bozkurt Güvenç, *op.cit.*, p.163.

¹⁷⁰ Tessa Morris-Suzuki, *Re-inventing Japan - Time, Space, Nation*, New York, An East Gate Book, 1998, p. 87.

peuvent pas être « entièrement » japonais, car, cette fois, il leur manque les qualités du « sang japonais ». Pour être un Japonais idéal, les gènes et la culture sont de pairs. Toutefois, les gènes sont immuables et il n'est pas possible de les choisir, les gènes viennent donc en premier et la culture (*bunka*) les complète. Les problèmes des minorités seront discutés dans d'autres sections, mais ici, il est utile de dire que c'est aussi une explication de pourquoi les Japonais semblent considérer les Coréens ou les Chinois nés au Japon comme des êtres inférieurs.

Tous ces mythes ont permis des pistes pour analyser ce nationalisme. Ces mythes et légendes sur les origines divines et la fondation du Japon donnent une indication sur l'existence du concept de « Nation » pour les Japonais. La nation est un fait des temps modernes et apparut avec l'industrialisation, mais comme Smith indique, l'existence de ces mythes et légendes montre que la société avait déjà des idées sur la construction ethnique. D'autre part, comme Gellner le dit, l'existence d'une haute culture est vitale pour être une nation. La culture japonaise s'est établie et a commencé à tenir une chronologie depuis le VII^{ème} siècle (avec *Kōjiki* et *Nihonshōki*) et son établissement s'est accru après les réformes des Meiji par certaines touches « modernes », comme la parution du premier journal japonais en 1868.¹⁷¹

C. La construction de l'identité japonaise via les contre-identités :

Les groupes minoritaires et le sentiment de « nous » et « eux »

Il y a quatre groupes de minorité principal au Japon : trois d'entre eux ont différents origines raciale / ethnique -les Aïnou, les chinois et les coréens- et l'un est culturel - *Hisabetsu Burakumin* / Intouchables-. La notion de « race » avait été importée au Japon en particulier dans les années 1860 et 1870, mais elle avait été généralement examinée avec un autre concept, « groupe ethnique ».¹⁷² Alors que la notion de race avait été définie relativement facilement et appelé « *Jinshu* », le concept de *minzoku* (« la groupe ethnique » ou « l'ethnie ») était « très ambigu ». Comme mentionné précédemment, Morris-Suzuki soutient les deux côtés du concept de *minzoku*; d'un aspect, on peut le sembler comme l'équivalent du terme de « groupe ethnique » qui se réfère à « liens du sang », comme *volk*, mais d'autre part, *minzoku*

¹⁷¹ Murat Belge, *op.cit.*, p. 393.

¹⁷² Tessa Morris-Suzuki, *op.cit.*, p.85.

se réfère également à côté culturel d'une communauté, comme « le lien lingual » ou « le lien traditionnel ». ¹⁷³ Ce serait utile de considérer les deux sens.

Cela ressemble à un dilemme, mais le Japon qui a été pointé que celui des pays les plus homogènes dans le monde, s'impliqua dans un discours raciste et situation fasciste. Mais d'autre part, de percevoir les Japonais que l'une population homogène (*tan'itsu minzoku*) est une erreur: le Japon avait toujours été habitée par une variété de races, comme les Chinois et les Coréens, y compris les Aïnou – les ancêtres des peuples japonais d'aujourd'hui. « L'idée que les Japonais étaient le produit d'un métissage préhistorique de divers peuples est aussi généralement admis par les savants modernes comme correct. » ¹⁷⁴

En particulière entre les deux guerres mondiales, le discours japonais était très loin à accepter les autres peuples asiatiques en tant que les composants de l'identité japonaise, mais ce processus ultra-discriminatoire doit être lu avec le discours impérial du Japon. « La relation inséparable entre l'idéologie impérialiste japonaise et les mythes de supériorité raciale a été souligné par de nombreux auteurs. » ¹⁷⁵ Sans aucun doute, le période Taishō provoqua la montée du racisme et du nationalisme en même temps. Kada Tetsuji soutient que la montée de formes grossières de l'ethno-nationalisme largement soutenue par les éléments de l'armée. ¹⁷⁶ En plus de nombreux chercheurs sont venus à accepter que l'impérialisme et le militarisme étaient aussi des réactions contre la « modernisation ». ¹⁷⁷ Ainsi, « une nation » comme un vecteur de « se moderniser » était le principal déclencheur des problèmes d'identité nationale et du racisme:

« Les images de l'ascendance commune sont promues par l'État-nation pour servir ses besoins politiques à divers stades de développement économique. L'identité nationale ou ethnique sont des phénomènes modernes développés pour créer un sentiment de solidarité au sein de l'État-nation. » ¹⁷⁸

Le Japon fréquemment utilisa les notions d'identité nationale et de race pour promouvoir des sentiments nationalistes et pour justifier l'expansion impériale. Le

¹⁷³ *Ibid.*, pp. 81-95 et p. 107.

¹⁷⁴ *Ibid.*, p.103.

¹⁷⁵ *Ibid.*, p. 102.

¹⁷⁶ Kada Tetsuji, *Jinshu, Minzoku, Sensō*, Tokio, Keiō Shōbō, 1940, pp. 457-463., cité par Tessa Morris-Suzuki, *op.cit.*, p.100.

¹⁷⁷ Tessa Morris-Suzuki, *op.cit.*, p. 103.

¹⁷⁸ Kada Tetsuji, *op.cit.* p. 111, cité par Tessa Morris-Suzuki, *op.cit.*, p.99.

discours sera être discuté dans le chapitre suivant, mais avant cela, les groupes minoritaires au Japon seront discutés.

1. Les intouchables japonais: *Hisabetsu Burakumin*

Hisabetsu Burakumin ou *buraku* ou *eta* est un groupe culturellement discriminées au Japon. Depuis les temps anciens du pays, ces personnes sont discriminées en raison de leurs emplois, fonctions ou des compétences. Cette discrimination n'est pas une « réaction raciste », car ils sont japonais et il n'y a pas de différence physique qui nous fait pour les « détecter ». Pour cette raison, ils sont définis comme « la race invisible du Japon » et ils font partie des « étrangers de l'intérieur ». Ces personnes sont appelées littéralement « les gens des établissements sous discrimination » - (*hisabetsu burakumin*).¹⁷⁹ Ils sont aussi nommés comme *senmin* (« la peuple de base »), *hinin* (« non humains »), *mooto* (« celui qui est en dehors ») ou *eta* (« la saleté / le masse sale »). Qui sont ces personnes: 1- Les nettoyeurs des temples, des sanctuaires, et de leurs composés, qui a également pris en charge les morts, 2- les paysagistes ainsi que les travailleurs de la construction en général; 3- les plâtriers, les menuisiers et les producteurs d'armes, 4- les bouchers, les tanneurs et les producteurs de maroquinerie, 5- les teinturiers et des producteurs d'articles en bambou [ex. *tatami*- le tapis japonaise traditionnel] 6 – les animateurs, les prostituées et les devins, 7- les croques et les gardiens des tombeaux.¹⁸⁰ (Voir Annexe 9., Annexe 10. et Annexe 11.)

Quand le bouddhisme fut introduit au Japon, les Japonais commencèrent à réorganiser leurs modes de vie et des normes sociales, de sorte statuts sociaux évaluèrent. « La chasse, les diverses formes de rituels impliquant des animaux et la consommation de viande tout furent devenu tabou début du VII^{ème} siècle. »¹⁸¹ En conséquence de ce concept, les gens avaient tout type de connexion avec « la saleté de le corps humaine » (comme les prostituées ou les croques) ou des animaux tués (les bouchers ou les producteurs de maroquinerie) ou les producteurs de *tatami* (« les

¹⁷⁹ Emiko Ohnuki-Tierney, "The Self and the Internal and External Others", **Making Majorities Constituting the Nation in Japan, Korea, China, Malaysia, Fiji, Turkey and the United States**, ed. Dru Gladney, Stanford, Stanford University Press, 1998, p. 36.

¹⁸⁰ *Ibid.*, p.37.

¹⁸¹ *Ibid.*, p.34.

« pieds » sont « les parties les plus sales du corps humain », donc les tapis sont associées à la « saleté ») avaient été expulsés de la « vie normale ».

*« Impureté des cadavres avait toujours été dans le système de valeurs des Japonais: déjà dans les plus anciennes sources écrites (...) De tuer, de s'occuper des cadavres, et les maladies avaient tous été clairement définies non seulement comme impuretés, mais comme des péchés. (...) Pendant la période médiévale, avec l'influence du bouddhisme, les objets impurs et des activités avaient été étendus de décès humains aux cadavres d'animaux morts à et toutes les activités qui y sont associées. »*¹⁸²

Ils ne pouvaient pas se marier avec les membres des autres castes, donc *eta* était un groupe endogame. Leurs ghettos étaient strictement séparés de ses autres voisins. Ces zones avaient été concentrées à l'ouest de Honshu, Shikoku et le nord de Kyushu, en général les groupes minoritaires avaient été déployés sur les bords du territoire au Japon en Moyen-âge.¹⁸³ La société ne s'était pas contentée de les expulser, ils devenaient aussi « d'attacher leurs cheveux avec de la paille ou de porter des patchs en cuir sur leurs kimonos » que les signes différentiels de leur « infériorité », car comme c'était dit, ils étaient physiquement indiscernables sauf leur vêtements.¹⁸⁴ En effet, il y avait eu une suggestion qui dit que les autorités devaient les « tatouer » de leurs fronts. En fait, les hors-castes étaient généralement tatoués, c'était un autre signe péjoratif pour les Japonais, (si quelqu'un était tatoué, il était probablement un paria ou un criminel), mais leurs tatouages avaient été faites pour prouver leur « endurance » et donc, il devint une tradition pour les hors-castes.

Bien que leurs compétences et leurs travaux fussent nécessaires pour les autres, ils avaient été marqués comme « une partie nécessaire mais non désirée » de la vie sociale. En d'autres termes, ils étaient les « boucs émissaires » de la société japonaise qui épaulaient les « cotés impurs » de la vie. Mais après la Restauration de Meiji, le gouvernement remarqua qu'ils avaient besoin de tous les types de travail avec une performance maximum. Ces personnes ont été déstabilisées, donc leur déstabilisation les rendait « inadmissibles » à l'agriculture ou au commerce réglé. Pour cette « transformation », d'abord, le gouvernement avait dû changer leur situation sociale. En 2 Août 1871, le gouvernement a aboli l'usage de tous les titres péjoratifs et les faisait des « roturiers ». Ce changement les a aussi rendu des « contribuables » et c'était un point important. Mais d'autre part, « l'abolition était

¹⁸² *Ibid.*, p.34.

¹⁸³ David L. Howell, *Geographies of Identity in Nineteenth-century Japan*, London, University of California Press, 2005, p. 80.

¹⁸⁴ *Ibid.*, p.81.

*essentiellement une réforme nulle et donc pas digne d'une considération attentif, la véritable histoire de la 'libération' de Buraku ne commence pas avant la fondation de la Suiheisha (L'Association de Niveleurs) en 1922. »*¹⁸⁵

Cet argument peut être examiné de deux façons: d'abord, bien qu'il ait raison à propos de la « futilité » de la réforme, les *Buraku* étaient très heureux de devenir « roturier » car il avait une valeur symbolique. Deuxièmement, en dépit de la réforme seulement changea le « titre », encore des paysans et samouraïs étaient furieux à propos de ce changement et entre des années 1868-1877 vingt-deux protestations contre l'abolition des titres anciennes avaient eu lieu.¹⁸⁶ Ce qui prouve la réaction contre une réorganisation sociale. L'une des manifestations les plus féroces était Mimasaka rébellion, dans cette émeute, les gens qui commencèrent à se sentir « vulnérable » à cause de l'ordre social nouveau, dirigèrent leur colère et leur peur contre les éléments les plus faibles de la société, les *buraku*.

A partir de ce moment jusqu'à aujourd'hui, les conditions sociales « officiellement » améliorera le statut des hors-castes, mais encore ils sont victimes de discrimination, pas ouvertement, mais profondément. En période de Meiji, l'abolition de statut de paria était une question de politique étrangère, avoir une situation comme ça était désavantageux pour le Japon et les hommes d'Etat avaient conscience de cela. Ils voulaient aussi profiter de travail d'*eta* plus efficacement comme une source de main-d'œuvre pas cher (comme les femmes) et en retour, ils ne devaient que de leur donner sauf un statut officiel comme « roturier ». Il était l'un des points culminants de « l'éthique fonctionnelle » aligné avec la « rationalisation économique » et « éthique protestante » Wébérienne.¹⁸⁷ Un cours similaire peut être vu dans un autre groupe minoritaire, les Aïnous.

2. Les Aïnous

Les Aïnous est un groupe autochtone qui vivait aux îles Hokkaido, aux îles Kouriles et à Sakhaline. *Ezochi* ou *Ezo* sont également utilisés pour définir le territoire des Aïnous et le peuple Aïnou. Ils sont l'un des ancêtres du peuple japonais, mais ils avaient été chassés vers le nord par les Japonais. En période de Tokugawa, une frontière claire entre les Aïnous et Japonais avaient été formés, puis ils ont vécu

¹⁸⁵ *Ibid.*, p.77.

¹⁸⁶ *Ibid.*, p.89.

¹⁸⁷ Emiko Ohnuki-Tierney, "The Self and..." *op.cit.*, p. 42.

sous la frontière politique de la Domaine Matsumae.¹⁸⁸ Aïnou ont toujours été considérés comme « les barbares au-delà du territoire japonais ». « *Les Aïnous Kouriles ont été les victimes les plus durement touchées par les Russes et des Japonais, le dernier d'entre eux est mort en 1941.* »¹⁸⁹

Beaucoup de arguments que dit pour *Buraku* sont aussi valables pour les Aïnous. Ils étaient à la limite du territoire japonais, car Hokkaido est l'île la plus au nord. (Au Japon, les groupes minoritaires sont généralement concentrés sur les bords.) Leur économie n'était pas basée sur l'agriculture, mais sur la chasse-cueillette et ils n'étaient pas partager la culture du riz du peuple japonais, ils avaient leur propre langue et leur propre culture qui avait rituels impliquant des animaux. Comme on l'a vu auparavant, tous ces aspects « négatifs » pour les Japonais. En outre, ils avaient des cheveux corps beaucoup plus et la pilosité faciale que le japonais, il avait été perçu comme la « preuve » de « l'animalité » des Aïnous. Le peuple japonais « *ont vu et représenté les Aïnous comme les barbares ou des primitives. (...) Contrairement aux japonaises, dont les divinités sont principalement des plantes, la divinité suprême de l'Aïnou est l'ours - un signe de la proximité Aïnou aux animaux.* »¹⁹⁰

Évidemment, Aïnou était « l'orient » du Japon.¹⁹¹ Malgré la peuple japonais les trouvaient « barbare », ils les trouvaient aussi « exotique » en raison de leurs vêtements, leurs coiffures, leurs boucles d'oreilles (les Japonais ne portaient pas de boucle d'oreille). (Voir Annexe 12., Annexe 13. Et Annexe 14.) Les femmes Aïnous avaient une « charme » toute particulière au sein de cet « orientalisme ». Les femmes Aïnous qui vivent dans la « nature », avait « des yeux enfoncés » et un tatouage sur les lèvres comme une moustache (c'était une tradition pour les Aïnous et pourrait être un signe du concept de beauté patriarcale selon les Aïnou). Elles étaient totalement différents que « l'image idéale des femmes japonaise qui sont obéissant et docile », mais encore elles avaient une « sexualité exotique. »¹⁹²

Il y avait une interdépendance économique entre les Aïnous et les japonais. Les Aïnous « *échangèrent produits de la mer, de l'or, les fourrures, les plumes et les textiles chinois (obtenus de Mandchourie via Sakhaline) pour la ferronnerie, les*

¹⁸⁸ David L. Howell, *op.cit.*, p. 100.

¹⁸⁹ Emiko Ohnuki-Tierney, "*The Self and...*" *op.cit.*, p. 43.

¹⁹⁰ *Ibid.*, p. 45.

¹⁹¹ Stefan Tanaka, *Japan's Orient - Rendering Pasts Into History*, California, University of California Press, 1993, pp. 169-171.

¹⁹² *Ibid.*, p. 44-45.

produits laqués, le riz, le saké, le tabac et des autres produits japonais. »¹⁹³ Les Aïnous n'avaient pas d'autre chance d'obtenir ce dont ils avaient besoin, sauf faire du commerce avec les Japonais. Ils fournissaient très important de matières premières et de la nourriture pour les Japonais et les choses qu'ils obtinrent en retour n'étaient pas les grandes choses pour les japonais, mais pour les Aïnous « les ustensiles laqués et des épées décorés avec fourreaux avaient été traités comme des objets d'héritage ». ¹⁹⁴

En période de Tokugawa, les Aïnous étaient totalement « hors de la société japonaise ». Ils avaient été étiquetés comme *Dōjin* (« les gens de terre ou de saleté »), de parler japonais était interdit pour les Aïnous dans leur territoire, mais c'était autorisée dans les zones où le Bakufu repris, mais les Japonais n'utilisaient jamais le langage d'Aïnou, c'était interdit n'importe quelle condition. S'il y avait une Aïnou qui voulait être habitué aux manières des japonaises, les directives ordonnaient que les « d'encourager » par fournissant de vêtements japonais, permettant de couper leurs cheveux et de fournissant du riz pour changer leur régime alimentaire basé a la consommation du viande. ¹⁹⁵

Comme Michael Hechter indique, il y a aussi des « périphéries internes » et ces périphéries ont une expérience d'un processus de « colonialisme interne ». ¹⁹⁶ Après la Restauration, comme une « autre interne » et une « périphérie interne », les Aïnous connurent un « colonialisme interne » qui essaya de les transformer en « les sujets de l'empereur ». En 1854, le territoire Matsumae passa sous le shōgunat (et devenu le territoire de l'Empire après la Restauration) et en 1875, les Kouriles du centre et du nord sont venu sous le contrôle politique du gouvernement japonais. ¹⁹⁷ Le nouveau gouvernement aboli la restriction d'habitation pour les Aïnous et les Japonais. Jusqu'à ce moment-là, les Aïnou étaient hors de la responsabilité administrative japonaise et leurs villages étaient loin que les japonais. Ils avaient été inscrits dans les registres de recensement et forcés d'être inscrit aux écoles japonaises comme des *hisabetsu burakumin*.

¹⁹³ David L. Howell, *op.cit.*, p. 100.

¹⁹⁴ *Ibid.*, p. 118.

¹⁹⁵ Emiko Ohnuki-Tierney, "*The Self and...*" *op.cit.*, p. 47.

¹⁹⁶ Michael Hechter, *op.cit.*

¹⁹⁷ Emiko Ohnuki-Tierney, "*The Self and...*" *op.cit.*, p. 43.

Commencent de 1883, les Aïnous avaient été déracinés de leurs villages et situés aux nouvelles parcelles plus adapté pour l'agriculture.¹⁹⁸ Comme le gouvernement fit la même pour les *hisabetsu burakumin*, ils aussi essayèrent d'inclure les Aïnous au processus de construction de l'économie. Ainsi en 1898, « le gouvernement accepta la Loi pour la Protection des Indigènes Anciens à Hokkaido et l'objectif le plus important était d'encourager l'agriculture. »¹⁹⁹ Pour les transformer en paysans était totalement avantageuse pour la vie économique et du commerce, donc les gouvernements japonais essayèrent de créer les paysans des Aïnous. Ils ont essayé de les « japoniser » par l'éducation, l'alimentation de riz et un mode de vie japonais. L'hégémonie des valeurs japonaises était en fonction dans la colonisation des terres d'Aïnou et ce processus de colonisation était ligné avec l'industrialisation et de la modernisation japonaise.

3. Les Chinois

La situation de la minorité chinoise au Japon était relativement dans de meilleures conditions que d'autres. La principale raison de cette situation était la perception sur la population chinoise: Ils n'étaient pas des « barbares » comme les Aïnous ou le peuple coréen. La position de la Chine comme « l'ennemi juré » et aussi comme « la ressources de la civilisation » était le déterminant le plus important de la condition de la minorité chinoise au Japon.²⁰⁰ La relation entre le Japon et la Chine était compliquée, tandis que les intellectuels japonais présentaient leurs crédos respectueux à la Chine, d'autre part, ils commencèrent à la percevoir comme une « ancienne culture glorieuse » qui était « expirée ». L'éditorial célèbre de Fukuzawa « En quittant l'Asie derrière » reflète cette idée, désormais la Chine était un pays « oriental » aux yeux de la société japonaise.²⁰¹

Néanmoins, on ne peut pas ignorer le « complexe d'infériorité » du Japon vers la Chine. Le Japon était une « périphérie » de la Chine et son univers confucéenne, jusqu'au le monde occidental la domina. Après la guerre sino-japonaise, le point de vue du peuple japonais profondément changea et les conditions des minorités chinoises avaient été affectées par les changements dans les esprits. Avant la

¹⁹⁸ *Ibid.*, p. 44.

¹⁹⁹ *Ibid.*, p. 47.

²⁰⁰ Urs Matthias Zachmann, **China and Japan in the Late Meiji Period: China Policy and the Japanese Discourse on National Identity 1895-1904**, London, Routledge/Leiden Series in Modern Asian Politics and History, 2009, p. 27.

²⁰¹ *Ibid.*, p. 27.

première guerre sino-japonaise (1894-95), il y avait plus de 5000 Chinois et ils constituaient la plus importante communauté étrangère au Japon. Selon Le Traité d'Amitié Sino-japonaise de 1871, ils résidaient dans les ports désignés par le traité, comme les autres étrangers (c'était l'un des plus grands problèmes entre les deux Etats au sujet de la minorité chinoise). Mais ils étaient plus libres que les autres étrangers dans différents domaines, tels que certain degré d'intégration par les mariages internationaux, les liaisons non officiels et l'adaptation des enfants japonais.²⁰² La plupart des résidents chinois étaient les ouvriers, mais il y avait aussi quelques riches marchands entre eux, surtout à Nagasaki. Le commerce entre les deux pays avait été contrôlé principalement par ces marchands chinois.

La crainte du peuple japonais à propos de « résidence mixte » peut-être expliqué simplement par la xénophobie, car les Chinois constituaient l'archétype de l'étranger depuis l'époque Tokugawa. Les Japonais avaient des préjugés sur les chinois, telles que le manque d'hygiène, la pauvreté et l'avarice, le manque d'éducation et la morale, et plus particulièrement « la sale habitude chinoise » -de fumer l'opium- était un véritable « défaut » aux yeux des Japonais.²⁰³ Mais après que le Japon a pris le contrôle de facto de la Mandchourie en 1931 et la Chine du Nord en 1937, la discrimination contre les Chinois augmenta. La Chine n'était plus « si glorieuse », la position supérieure du Japon avait affecté les sentiments des gens. De la Mandchourie, le Japon emmena 42.000 travailleurs forcés et 11.000 travailleurs d'entre eux sont mourus de malnutrition, des accidents du travail et ainsi de suite. Les Japonais pensaient qu'ils étaient puants, manquaient de l'éducation, la force physique et l'endurance.²⁰⁴

Mais surtout, la discrimination contre les Chinois peut être généralisée par le manque de « sang japonais » -et pour les Coréens, les Aïnous ou les occidentaux. Sans le sang japonais, ils étaient manque de capacité à comprendre et à appliquer manière japonaise de pensée et de comportement. Ce concept de « déterminisme génétique » acceptait les problèmes d'articulation Chinois et les Coréens comme une « preuve ». « *La langue japonaise est 'vieux que notre sang' (...) l'esprit de la langue*

²⁰² *Ibid.*, p. 22.

²⁰³ *Ibid.*, p. 23.

²⁰⁴ Tessa Morris-Suzuki, *op.cit.*, p. 104.

*japonaise est transmise génétiquement, il 'appartient exclusivement' à la population japonaise ».*²⁰⁵

Mais quand les prochaines générations des groupes minoritaires au Japon commencèrent à parler la langue comme les japonais, ils trouvèrent un nouvel argument: « *Nous avons toujours été habitués à l'idée que ceux qui parle japonais devrait ressembler japonais* ». Les Coréens et les Chinois peuvent être phénotypiquement indiscernable, mais ils sont encore manque de sang japonais, donc ils ne peuvent pas « devenir japonaise » culturellement. « *Cela ne fait aucune importance que combien de temps ils vivent ici, je pense qu'ils vont rester les Coréens et les Chinois. Après tout, nous et eux sont différents minzoku.* »²⁰⁶ La réaction initiale est restée la même, les étrangers, y compris ceux qui sont nés au Japon, ne pouvaient pas apprendre à penser et à se comporter comme des japonais, donc ils obligèrent de rester en tant que membres des groupes minoritaires. Les élites japonaises ont pris « nos patterns » comme une exception et « leurs patterns » comme une norme, mais d'une manière reverse et négative. L'identité japonaise met l'accent sur la différence entre « nous » (les Japonais) et « eux » (des étrangers).²⁰⁷ En d'autres termes, avec la fusion de « l'origine ethnique » par les « traits culturels » et des « comportements sociaux », le Japon créa un nouveau concept. Kosaku Yoshino nomme cette notion que le « racialisme » (*racialism*) et indique qu'elle est différente que « racisme »: « Le racisme » référence au type de pensée qui explique les aspects de l'identité collective dans les « termes raciaux » et, à ce titre, il est destiné d'être pair avec le culturalisme. « 'Le racialisme' tel qu'il est utilisé a un sens beaucoup plus large que 'le racisme' ».²⁰⁸ Yoshino souligne qu'il est différent à la fois de « racisme » et « culturalisme ».

« Le concept biologique de la race a été réfutée depuis cinq décennies, mais la construction de la race continue d'être utilisée dans le discours quotidien. Cette réalité sociale avait permit les scientifiques sociaux pour définir la race en utilisant les définitions des acteurs sociaux et d'utiliser les races socialement construites comme des catégories analytiques. Aperçu emprunt la perspicacité de Benedict Anderson en ce qui concerne la nation comme une « communauté imaginée », on peut dire que, comme la nation, la race est imaginé dans le double sens qu'il n'a pas de fondement biologique

²⁰⁵ Shoichi Watanabe, cité par Kosaku Yoshino, "The Discourse of Japanese Identity", **Making Majorities Constituting the Nation in Japan, Korea, China, Malaysia, Fiji, Turkey and the United States**, ed. Dru Gladney, Stanford, Stanford University Press, 1998, p. 21-22.

²⁰⁶ *Ibid.*

²⁰⁷ *Ibid.*, p. 27.

²⁰⁸ *Ibid.*, p. 18.

réel et que les membres d'une race ne savons pas vraiment plus clair de leur suivi membres, 'encore dans les esprits de chacun vit l'image de leur communion.' »²⁰⁹

4. Les Coréens

Beaucoup des arguments que dit sur les chinois au Japon sont également valables pour les coréens au Japon. Les coréens étaient le deuxième plus grand groupe étranger jusqu'en 1930, puis ils devinèrent la première. La Corée manquait la « gloire » de Chine ou le titre de « ressource de la civilisation », plus que cela, la Corée toujours était un territoire « doit être capturée » aux yeux des chinois et japonais. Depuis des siècles, le Japon et la Chine étaient en compétition militaire pour prendre le contrôle de la Corée. « *La Corée, étant le plus proche voisin du Japon et économiquement derrière le Japon, devenu une cible facile pour la gratification d'ego en renforçant l'ethnocentrisme japonais avant et pendant la Seconde Guerre Mondiale.* »²¹⁰ Quand le Japon prit le contrôle de la Corée en 1910, il imposa un système politique assimilationniste là-dedans.²¹¹ Les politiques économiques coréens avaient été conçus en fonction des besoins de l'économie japonaise, un programme de « japonisation » culturel avait été appliqué, et à la fin des années 1930 la langue japonaise devenu la langue officielle en Corée.²¹² « Depuis le respect japonais à la culture coréenne était nettement inférieure à leur respect à la culture chinoise, le programme d'assimilation était relativement beaucoup plus forte en Corée que en Taiwan. »²¹³

Lorsque les terres et les biens immobiliers des Coréens furent dépossédés par les japonais, la pauvreté et l'absence de domicile devinèrent les principaux problèmes des Coréens. Beaucoup des Coréens avaient été contraint d'immigrer au Japon (ou parfois volontairement) en tant que les ouvriers non qualifiés. Tout au long, les immigrants coréens avaient été employés dans des conditions très discriminatoires au Japon et la discrimination continua dans la vie sociale.²¹⁴ Sous

²⁰⁹ **Ibid.**

²¹⁰ Soo-im Lee, "Koreans- A Mistreated Minority in Japan: Hopes and Challenges for Japan's True Internationalization", **Exploring Japaneseness: On Japanese Enactments of Culture and Consciousness**, ed. Ray T. Donahue, Connecticut, Ablex Publishing, 2002, p. 184.

²¹¹ Li Narangoa et Robert Cribb, "Japan and the Transformation of National Identities in Asia in the Imperial Era", **Imperial Japan and National Identities in Asia 1895-1945**, ed. Li Narangoa and Robert Cribb, New York, Routledge&Curzon, 2003, p. 4 et p. 9.

²¹² Janet Hunter, **op.cit.**, p. 81.

²¹³ Li Narangoa et Robert Cribb, **op.cit.**, p. 10.

²¹⁴ Tessa Morris-Suzuki, **op.cit.**, p. 104.

l'influence des mouvements de libération en Corée, les japonais accusèrent les immigrés par un « complot de rébellion » au Japon et après Le Grand Séisme de Kantô en 1923, 400 Chinois et 2000 Coréens avaient été massacrés comme une réponse aux rumeurs.²¹⁵ La contamination des puits, des sabotages et des viols systématiques suivirent le massacre.²¹⁶

Les Japonais étaient même prêts à accepter les *burakumin* comme les « citoyennes normales » car, du moins ils étaient « d'origine japonaise », mais tous les étrangers que les Coréens et les Chinois, avaient moins de valeur, même pour discuter de leurs problèmes. La « race » avait été soulignée comme un critère pour « être utile » et à cause de ce critère, les Coréens trop souffert de la discrimination raciale. (Pour cette raison, les Coréens pour la plupart préfèrent d'être de citoyens de la Corée du Sud ou du Nord, une partie très peu d'entre eux demanda la citoyenneté japonaise.)²¹⁷ Ainsi, même les deuxième et troisième générations Coréens étaient encore *gaijin*.²¹⁸

*« Le mot japonais gaijin se réfère souvent aux étrangers et a une nuance négative de l'exclusion d'éléments étrangers. En vertu de la loi sur la nationalité japonaise fondée sur la filiation, les Coréens doivent rester gaijin peu importe combien de générations d'entre eux ont vécu au Japon. De quitter le Japon n'est pas pratique pour la plupart des Coréens car ils ne connaissent qu'une seule maison - le Japon- et la maison ancestrale est dans le chaos divisée à cause de la colonisation japonaise ancienne ».*²¹⁹

Le chaos que Soo-im Lee mentionne rends les coréens découragées de revenir à la Corée. Les coréens des nouvelles générations devinrent établis au Japon, mais même si ils avaient réglées, leurs problèmes continuèrent en tant que les *gaijins*.

*« [Les coréens] qui avaient été éduquée et intégrés dans la société japonaise devinrent humiliés à cause de leurs propres d'origine après avoir réalisé qu'ils vraiment étaient. (...) Pour les japonais d'origine coréens, le résultat probable est l'aliénation de leur origine ethnique coréenne et une identité propre insécurité. C'est le prix qu'il faut payer pour l'assimilation dans la société japonaise. »*²²⁰

Comme une note, la question des « femmes de réconfort » (*jūgun ianfu*) est un sujet que le Japon encore essaye d'ignorer pendant le long temps. Bien que cette recherche soit limitée avec la Révolution de Meiji et le période de Taishō, il faut noter la question des « femmes de réconfort » car même avant la guerre c'était une

²¹⁵ *Ibid.*, p. 105.

²¹⁶ Janet Hunter, *op.cit.*, p. 112.

²¹⁷ *Ibid.*, p. 120.

²¹⁸ "Gaijin" signifie "étranger" et c'est un mot formel, mais en même temps le mot du "gaijin" peut être utilise comme un insulte.

²¹⁹ Soo-im Lee, *op.cit.*, p. 184.

²²⁰ *Ibid.*, p. 190.

question existant de colonialisme japonais. La plupart étaient des femmes coréennes, mais aussi il y avait quelques autres femmes de différentes régions. « Les femmes détenues pendant une certaine période, sans droits, sous le contrôle de l'armée japonaise et contraintes à s'engager dans des activités sexuelles avec le personnel militaire japonais ». ²²¹ On peut dire que, d'enlever des femmes et des enfants, le viol et de créer des femmes de réconfort sont les voies de la violence psychologique autant que la violence physique. Ces sortes de crimes contre l'humanité du Japon rendirent les membres de groupes minoritaires au Japon plus craintifs. Ils avaient conscience du « message » que le Japon essayait de leur donner et ces actions aggravèrent les craintes et endommagèrent des essais de communication bilatéraux.

5. L'identité japonaise

Après les définitions du Japon sur les groupes minoritaires, les grandes lignes de l'identité nationale du Japon peuvent être définies. Comme Emiko Ohnuki-Tierney indique dans ses différents travaux, l'identité japonaise commence avec la culture agraire japonaise. La culture agraire japonaise est une culture de riz et a deux caractéristiques principales: « *Le riz comme la nature qui représente la pureté, c'est la pureté des Japonais. (...) Deuxièmement, depuis environ le septième siècle, la représentation dominante de la nature a été presque exclusivement habitée par les plantes.* » ²²² La société japonaise agraire qui a un concept de nature « sans animaux » et « sans désert » a deux conséquences importantes. D'abord, il fournit une place centrale à la population sédentaire dans la société japonaise, où le manque de terres avait devenue la transgression. Deuxièmement, l'équation symbolique de japonais avec des plantes de riz créa une autre association symbolique entre les groupes non-végétariens et le côté sauvage de la nature qui avait été présentée par les « bêtes ». ²²³

Sur la base de ces caractéristiques principales, l'identité japonaise signifie les japonais réglés, végétarien, pur-sang qui sont loin de la nature sauvage. Pour cette raison, un groupe qui a des coutumes différentes comme la chasse, la consommation de viande ou de nomadisme est un groupe « barbare » aux yeux des japonais comme on le voit dans les cas d'Aïnou et de *Burakumin*. Pour les autres groupes asiatiques qui sont réglés et surtout végétarien, le point de vue japonais plus

²²¹ Yoshimi Yoshiaki, **Comfort Women – Sexual Slavery in the Japanese Military during WW II**, Columbia, Columbia University Press, 2000, cité par Céline Pajon, *op.cit.*, p. 37.

²²² Emiko Ohnuki-Tierney, **“The Self and the...”**, *op.cit.*, p. 34.

²²³ *Ibid.*, p. 35.

« miséricordieux », surtout pour les personnes-chinois, mais encore, ils ne sont pas aussi « noble » que le japonais, car le concept de l'identité japonaise est également basée sur la théorie du « peuple d'or ».

*« Les japonais sont du peuple d'or. Quels sont des peuples d'or? Ce sont des gens ne sont ni blancs ni marron ni noirs, mais sont d'une race spéciale qui ne vivent que dans l'Asie orientale. Cependant, les peuples d'or de l'Asie ne sont pas tous les mêmes. Parmi eux se trouvent le vrai peuple d'or (Hon Ōjin) et le peuple quasi-or (Juin Ōjin). Les Japonais sont les vrais gens d'or. Pourquoi les japonais sont les vrais gens d'or? C'est parce que ce sont des gens qui vivent directement sous la lumière resplendissante d'or de la Voie Céleste (ou Impérial) (tendō). »*²²⁴

Alors que Guillaume II avertissait le monde contre le « péril jaune », en fait les japonais se décrivaient comme les « vrais gens d'or », encore une fois, l'accent était mis à ligne impériale ininterrompue vient directement de la déesse du soleil - Amaterasu -. Les Japonais étaient associés avec Amaterasu, le Japon était la Terre Céleste du Soleil, même drapeau japonais était le porteur d'une image lumineuse du Soleil. Naturellement, ils s'appelaient eux-mêmes avec un mot comme « or », pas avec un mot simple comme « jaune ».

En fait, les Japonais en Europe ou aux Etats-Unis avaient acquis une forte conscience de leurs « caractéristiques raciales qui appartient à la race jaune ».²²⁵ Ce genre d'attaques raciales sans aucun doute provoqua des réflexions nationales et la méthode de projection des Japonais en tant que les mécanismes de défense physiologique. Le Japon avait un complexe d'infériorité dans sa relation avec les pays occidentaux, mais en même temps, il avait le complexe de supériorité contre les pays asiatiques. Il se sentait inférieur car il n'était pas assez moderne et industrialisé comme les pays occidentaux, mais il ne se senti jamais « pas assez civilisé » même en relation avec les pays occidentaux. Au contraire, les gens de l'Ouest étaient les « barbare » et « pas sophistiqué » que les japonais (les traces de cette idée existent même pour aujourd'hui), mais ils étaient puissants. Le Japon pensait sincèrement que les japonais étaient plus élevés que toutes autres nations, la seule chose dont ils avaient besoin était le temps pour le prouver aux gens de l'Ouest.

Pour le « reste de l'Asie », ils n'étaient ni civilisé et sophistiqué comme les japonais, ni aussi puissant comme les occidentaux. Le Japon les perçu comme « les

²²⁴ Tessa Morris-Suzuki, **op.cit.**, p. 89.

²²⁵ Komori Yoichi, "21. Yüzyılda Japon Edebiyatını Yeniden Okumak", **Türkiye'de Japonya Çalışmaları Konferansı I**, ed. Selçuk Esenbel-Erdal Küçükyağcı, İstanbul, Boğaziçi University Press, , 2012, p. 185.

peuples non civilisés qui ont besoin d'être éclairé.»²²⁶ Ils n'étaient pas aussi « complets » que le japonais, mais il y avait encore un « espoir » pour lui. Le pansiasiatisme japonais portait totalement les traces de concept de l'identité japonaise.

Donc, ayant des fonctionnalités supplémentaires à caractère sédentaire et végétarien de l'identité japonaise, on peut définir l'identité japonaise construite. Selon le concept, les japonais étaient les gens homogènes; ils étaient comme une famille descendue d'Amaterasu. Grâce à leur homogénéité, ils étaient « les vrais gens d'or » et de garder la nation la plus pure comme « or » était l'objectif principal. (En 1930, « l'Association Japonaise d'Hygiène Raciale » (*Nihon Minzoku Eisei Kyōkai*) se fonda par les efforts d'un lobby eugéniste.²²⁷) Ils étaient « élus pour diriger les autres » car ils avaient été éclairés. Non seulement par le Japon, par aussi les pays occidentaux, le Japon avait été présenté comme un champion de « races de couleur. »²²⁸ Les mythes antiques japonais sur la pureté japonaise fusionnèrent avec l'eugénisme, l'industrialisation nourrit les rêves impérialistes et le Japon se déclara le futur dirigeant du monde par l'influence de l'augmentation de militarisme.

D. Un discours inclusif : Les effets de l'expansionnisme sur le discours

1. L'impérialisme japonais et les questions de la Chine et la Corée

Les désirs impériaux du Japon pouvaient aussi être étendus à la Révolution de Meiji elle-même. Malgré le fait que l'objectif principal eusse été d'acquérir du pouvoir pour sauver le Japon d'une occupation occidentale, les résultats d'une modernisation rapide affectèrent immédiatement la grandeur des objectifs du pays. Le Japon, pays croyant en son propre « caractère unique » et à sa « pureté », était déjà prêt pour de « grandes » rêves après un appel et une réinterprétation de sa propre « pouvoir » mythique. Après l'accomplissement de réformes fondamentales comme la création d'une armée moderne, la révolution industrielle et le réforme du système éducatif, le Japon était prêt à aller à l'avant.

²²⁶ Dick Stegewerns, "The Japanese 'Civilization Critics' and the National Identity of Their Asian Neighbours, 1918-1932: The Case of Yoshino Sakuzo", **Imperial Japan and National Identities in Asia 1895-1945**, ed. Li Narangoa and Robert Cribb, New York, Routledge&Curzon, 2003, p. 4 et p. 108.

²²⁷ Tessa Morris-Suzuki, **op.cit.**, p. 96.

²²⁸ **ibid.**, p. 92.

La première guerre sino-japonaise en 1894 à propos du contrôle de la Corée pourrait être considérée comme le premier acte impérial du Japon. En fait, la question du contrôle de la Corée fut depuis toujours un problème pour le Japon, même les plus anciens écrits du Japon (*Kōjiki*) raconte l'invasion de la Corée. En effet, la Corée avait été définie comme « un dague plantée dans le cœur du Japon. »²²⁹ On peut voir que la première guerre sino-japonaise avait nourri de plus en plus les rêves impériaux du Japon. Auparavant, il y avait eu nombreux conflits avec la Chine en Formose ou en Corée, mais pour la première fois, le Japon essaya ses forces navales modernes et l'armée à grande échelle de cette guerre. A la fin de cette guerre, le Japon réussit à mettre fin au contrôle de la Chine sur la Corée, ce qui signifiait qu'il commença à exercer son propre contrôle sur la Corée. Obtenir une victoire sur son ennemi juré eut un très grand impact au Japon. « *A partir de ce point, la Chine n'est plus qu'un pays parmi tant d'autres au sein de l'univers, elle est en concurrence avec toutes les puissances du monde. (...) Quand cela arrive, un pays ne survivra pas dans un univers confucéen.* »²³⁰ En d'autres termes, le concept de l'universalisme confucéen mettant la Chine au centre du monde était terminée et le Japon était prêt à se mettre au centre de l'Asie en tant qu'ex-pays périphérique.

La première guerre sino-japonaise termina en un an. Mais en fait, le conflit entre les deux Etats continua jusqu'à la fin de la Seconde Guerre Mondiale. La Russie, la France et l'Allemagne forcèrent le Japon à rendre les territoires chinois qu'il avait acquis par la guerre sino-japonaise. Lorsque la Russie envahit en Liaodong, la tension russo-japonaise s'accrut. La guerre russo-japonaise de 1904-05 permit au Japon d'acquiescer une certaine confiance en soi pour la deuxième fois. La Russie n'était pas « complètement occidentale », mais elle aussi était un empire « non asiatique ». Ici, « être non-asiatique » était très important et de défaite de l'armée modernisée de la Russie signifiait beaucoup pour le Japon.²³¹ En battant l'armée russe, le Japon confirma sa dominance sur l'Asie et soutenait son contrôle sur la Corée et la région de Formose.

Alors que la Corée était sous le contrôle japonais, de nombreux mouvements de libération furent organisés, mais aucun d'entre eux ne réussit à libérer la Corée. Bien qu'il y ait une conférence de paix à La Haye en 1907, elle n'y porta pas une

²²⁹ Janet Hunter, *op.cit.*, p. 73.

²³⁰ Stefan Tanaka, *op.cit.*, p. 203.

²³¹ Murat Belge, *op.cit.*, p. 400-401.

grande attention. De toute évidence, le problème de l'indépendance de la Corée n'était pas si important pour les Etats occidentaux.²³² Après l'annexion de la Corée en 1910 par le Japon, son expansionnisme se transforma en colonialisme complètement.²³³ Soho Tokutomi, l'historien nationaliste, nomma la situation du Japon comme étant une « Doctrine Monroe japonais ». Selon lui, comme les Etats-Unis qui avaient leur propre doctrine d' « arrière-cour », le Japon semblait être dans les mêmes conditions, alors pourquoi le Japon n'avait-il sa propre arrière-cour en Asie? ²³⁴ En effet, lorsque le Japon dominait de plus en plus l'Asie, son nom commença à être mis avec le *Big Five* (les Etats-Unis, la Grande-Bretagne, la France, l'Italie et le Japon). (Voir Annexe 8.)

Mais en dépit de ses succès militaires, les Etats occidentaux n'acceptèrent jamais le Japon une force de même envergure. Le Japon était un membre fondateur de la Société des Nations, mais lors les conférences, même le Japon ne put pas faire accepte aux Etats occidentaux « l'égalité raciale ». ²³⁵ L'hypocrisie des États occidentaux libéraux sur l'égalité raciale - rappelant leurs propres attitudes inégales sur les territoires du Liaodong - rendait le Japon suspicieux sur les États occidentaux et de leurs attitudes. D'une façon ou d'une autre, ils nourrissaient le complexe d'infériorité japonais et le Japon renvoyait cet inconfort sous la forme de complexe de supériorité face aux autres pays d'Asie, en renforçant par exemple son discours nationaliste. Comme Murat Belge indique, l'attitude du Japon était inadmissible, mais « la négligence face à l'expansionnisme japonais » des pays occidentaux était également à mettre en cause.

« Même si le Japon réussissait dans les domaines économique et éducatif, l'Ouest ne les traita pas avec respect et ce jusqu'à ce que le Japon obtienne des victoires militaires. Etre vu comme un Etat 'inférieur' fit que le Japon se mis à projeter ses sentiments d'infériorité sur les autres pays asiatiques. (...) Mais bien sûr, on ne peut pas aussi nier que le Japon était prêt à accepter ce rôle impérialiste. Il tout fit en Asie qu'une nation de blancs colonialiste pouvait faire aux Coréens, Vietnamiens, etc. » ²³⁶

²³² Janet Hunter, *op.cit.*, p. 78.

²³³ *Ibid.*

²³⁴ Murat Belge, *op.cit.*, p. 405.

²³⁵ Akira Iriye, "The Failure of Economic Expansion: 1918- 1931", **Japan in Crisis: Essays on Taishō Democracy**, ed. Bernard S. Silberman-H.D. Harootunian, Princeton, Princeton University Press, 1974, p. 257.

²³⁶ Murat Belge, *op.cit.*, p. 407.

2. Le panasiatisme et le Japon comme le « frère aîné de l'Asie »

Les mythes sur la pureté raciale et la supériorité avaient été réinterprétés et l'identité japonaise avait été construite avec un esprit impérial et le discours devenait plus véhément, mais ce discours n'était pas exclusif, au contraire, le Japon développa un discours inclusif qui correspondait à ses désirs impériaux. Le Japon créa un sens nouveau et significatif pour se considérer comme étant « Asiatiques ». Lorsque les forces japonaises engagèrent leur expansion militaire en utilisant comme cri de guerre « l'Asie pour les Asiatiques », le slogan avait eu une puissante résonance à travers l'Asie.²³⁷

Au sein de ce panasiatisme, le Japon ne s'était jamais vu comme étant « l'égal » des autres. Plus que cela, il se présentait comme un « libérateur de l'Asie » ou comme un « frère aîné qui sait ce qui est le mieux ». « Les japonaises 'interagiraient' avec l'Asie seulement comme un objet de leur propre discours - une relation qui aurait des conséquences tragiques. »²³⁸ Dans le discours du Japon, on peut aussi voir : « le Japon en tant que la nation civilisée (*bunmeikoku*) devait contribuer au noble objectif du progrès de la civilisation mondiale en portant sa part du 'fardeau de l'homme blanc' sous forme d'illumination de la Corée et la Chine qui étaient non-civilisées. »²³⁹ Pour les pays asiatiques, l'expansionnisme du Japon était alarmante, tandis que le Japon favorisait d'un discours inclusif - *Asianhood* - avec ses pays voisins, il se battait aussi avec ses propres voisins autant que « l'homme blanc ».

*« Dans les sociétés asiatiques qui sentirent les effets immédiats de l'expansionnisme Japonais – la Chine après 1895, la Corée après 1910 et l'Asie du Sud à partir de 1941 – l'admiration plutôt spirituelle du Japon laissa place rapidement à une vision beaucoup plus utilitaire, calculatrice et limitée de l'utilité éventuelle du Japon, voire même à une détermination de ne pas utiliser le Japon comme un modèle. Le Japon est devenu autant une menace qu'un modèle. »*²⁴⁰

Alors que le Japon criait plus « l'Asie pour les Asiatiques » comme devise de guerre contre « le colonialisme de l'homme blanc », les événements n'allaient cependant pas dans leur sens. Lorsque son armée fut suffisamment forte, le Japon n'hésita pas à l'utiliser pour aller trouver des ressources naturelles et des marchés. Le

²³⁷ Li Narangoa and Robert Cribb, "Japanese Imperialism and the Politics of Loyalty", **Imperial Japan and National Identities in Asia 1895-1945**, ed. Li Narangoa and Robert Cribb, New York, Routledge&Curzon, 2003, p. 315.

²³⁸ Stefan Tanaka, **op.cit.**, p. 190.

²³⁹ Dick Stegewerns, **op.cit.**, p. 108.

²⁴⁰ Li Narangoa et Robert Cribb, "Japan and the Transformation of National Identities in Asia in the Imperial Era", **op.cit.**, p. 6.

« social-impérialisme » du Japon dans la région d'Asie qu'il contrôlait se transforma en un colonialisme complet. Son exemple le plus caractéristique se situe en Mandchourie. En 1918, le Japon administrait déjà *de jure* ou *de facto*, Formose, la Corée et le Liaodong, et gagnait des ex-colonies de l'Allemagne à la fin de la Première Guerre Mondiale, comme la péninsule de Shandong ou des îles du Pacifique.²⁴¹ En 1915, Le Japon également déclarait à la Chine ses « 21 Exigences » et la Chine demanda de l'aide de l'Ouest, mais aucune mesures sérieuses ne fut prise été prises, ni en ce qui concerne le retrait des demandes ni leur approbation. Le Japon appliqua alors jusqu'en 1931 des méthodes plus indirectes pour prendre le contrôle de la Chine.

L'année 1931 fut un nouveau tournant dans l'histoire du colonialisme japonais. Le militarisme grandissant mit l'armée au centre du pays et la rendit plus décisive que les gouvernements civils. Tandis que le discours militariste et nationaliste - ou même raciste - s'intensifiait au Japon, le soutien social permit à l'armée à se sentir plus confiant dans ses actions.²⁴² A partir de là, l'armée commença à se positionner et commettre des actions. L'irresponsabilité de l'armée créa de gros problèmes, tels que les assassinats contre les dirigeants locaux à l'extérieur du pays et contre certains hommes d'État du Japon (comme Zhang Zuolin en Mandchourie ou le président Hamaguchi et président Inukai) ou alors, elle força à la démission les gouvernements voulant juger certains membres de l'armée (comme le gouvernement Tanaka).²⁴³ Le group derrière ces complots était appelé « La Fraternité de Sang » et ses dirigeants furent exécutés lorsque empereur les interdit.²⁴⁴

Jusqu'à l'initiative de l'empereur, les gouvernements ne pouvaient pas demander de jugements d'un membre de l'armée sous prétexte de garder un « prestige de l'armée ». Cette attitude explique beaucoup de choses. L'armée, comme étant le chef et l'opérateur des actions colonialistes planifiées par le gouvernement, utilisa sa force pour obtenir une « immunité juridictionnel » qu'elle n'avait pas officiellement. L'armée se renforça plus que le gouvernement ne le souhaitait et elle profita pleinement du respect historique de la société pour l'armée. Après cela, l'armée

²⁴¹ Janet Hunter, *op.cit.*, p. 83.

²⁴² Kato Shuichi, "Taishō Democracy as the Pre-Stage for Japanese Militarism", **Japan in Crisis: Essays on Taishō Democracy**, ed. Bernard S. Silberman-H.D. Harootunian, Princeton, Princeton University Press, 1974, p. 234.

²⁴³ Richard Sims, **Japanese Political History since the Meiji Renovation 1868-2000**, New York, Palgrave, 2001, pp. 144-146.

²⁴⁴ Murat Belge, *op.cit.*, p. 414.

n'hésita pas d'utiliser sa force « au nom du Japon ». A la lumière de cette attitude, les occasions en Mandchourie peuvent être comprises. On ne peut pas nier que dans les années 1930, les désirs de l'armée en Mandchourie étaient cohérents avec les désirs de gouvernement, mais il y avait des dissidences sur ce que le Japon devrait y faire. L'armée japonaise vit les mouvements nationalistes chinois dirigée par Tchang Kaï-chek comme une menace et quand l'armée prit alors l'initiative de les réduire au silence. Le gouvernement de pouvait donc plus faire autrement.²⁴⁵ Après l'invasion de la Mandchourie, un Etat fantoche nommé Mandchoukouo fut créé en 1932 et fut reconnu par le Japon. A partir de cet instant, la Société des Nations critiqua l'attitude du Japon en Mandchourie, alors le Japon mis fin à son adhésion en Mars 1933 comme une réponse aux critiques de la Société.²⁴⁶

« Le Japon forma le Mandchoukouo. Ainsi, il s'isola de lui-même -détesté par les Chinois, craint par les Soviétiques, et censuré par les Anglo-américains. En se retirant de la Société des Nations, le Japon défila sous la bannière d'une 'Doctrine Monroe japonais'. (...) L'engagement de Mandchoukouo et la Doctrine Monroe Asiatique étaient alors devenus la politique nationale 'immuable'. »²⁴⁷

Après 1931, le Japon entra dans une « période d'avant-guerre » dans laquelle, il avait orientation autoritaire dans les affaires intérieures et un expansionnisme agressif dans les affaires étrangères. Durant cette période, les gouvernements avaient un point de vue encore plus nationaliste, mais ils l'avaient montré en tant qu'une composante de panasiatisme. Alors que le Japon devenait de plus en plus militariste, ils n'avaient cependant pas abandonné leur discours ultranationaliste et ils créèrent des concepts politiques et idéologiques du « Nouvel Ordre Asiatique » et la « sphère de coprosperité ».²⁴⁸ Ici, la mission du Japon était « l'unification des nations asiatiques, fondée sur la coopération mutuelle, sous la direction japonaise ».²⁴⁹ Pour atteindre cet objectif, certaines sociétés panasiatistes semi-légales avaient été formées avec le soutien du gouvernement. En fait, la plupart de ces sociétés faisaient également de la propagande du nationalisme japonais, tels que le groupe paramilitaire *Korkuryukai* (La Société de la Dragon Noir) et le group

²⁴⁵ Rana Mitter, "Evil Empire? Competing Constructions of Japanese Imperialism in Manchuria, 1928-1937", **Imperial Japan and National Identities in Asia 1895-1945**, ed. Li Narangoa and Robert Cribb, New York, Routledge, 2003, pp. 161-164.

²⁴⁶ Richard Sims, **op.cit.**, p. 186.

²⁴⁷ James B. Crowley, "A New Asian Order: Some Notes on Prewar Japanese Nationalism", **Japan in Crisis: Essays on Taishō Democracy**, ed. Bernard S. Silberman-H.D. Harootunian, Princeton, Princeton University Press, 1974, p. 272.

²⁴⁸ **Ibid.**, p. 271.

²⁴⁹ **Ibid.**, p. 279.

ultranationaliste *Genyosha* (La Société de l'Océan Noire). Même certains partis politiques socialistes tels que *Dai Nippon Seisanto* (Parti de la Production Japonais) avaient été déplacés vers une position « national-socialiste ». ²⁵⁰ En effet, le panasiatisme était devenu très puissant, mais il était plus influent au sein même du Japon qu'à l'extérieur.

Ce « leadership japonais » signifiait seulement une « pleine obéissance » au Japon. Quand les autres nations essayèrent de se lever contre la volonté du Japon, le Japon répondait en les terrorisant avec violence et l'utilisation de la force contre des civils, comme par exemple le massacre de Nanjing ou la suppression en Corée. Le Japon n'avait même pas accepté la Deuxième Guerre Sino-japonaise comme une « guerre », ils préféraient se créer ses propres doctrines à propos de « menaces occidentales » comme la « Doctrine ABCD » (ce qui signifie que le Japon était entouré par les « *Americans-British-Chinese-Dutch* ») ²⁵¹ et appela ses « frères asiatiques » à se battre les hommes blancs. Donc, toutes les désobéissances signifiaient une « trahison » et le Japon toujours réinterpréta les mouvements de désobéissance comme des « traîtrises » qui étaient au profit de « l'homme blanc ». Sans aucun doute, ce genre des déviances ne fonctionnaient pas si bien, car les nations asiatiques étaient des témoins directs des méthodes cruelles du Japon. En effet, si « l'homme blanc » était si cruel, cela ne serait pas si surprenant, mais après la création d'un discours qui pleurait pour la « fraternité asiatique », l'exécution les mêmes méthodes cruelles déçurent les autres nations et la haine le Japon et les autres asiatiques s'approfondit. Certains résultats du nationalisme japonais panasiatiste comme les femmes de réconfort, les travailleurs forcés ou la Massacre de Nanjing sont sources de nombreux problèmes entre le Japon et les autres pays asiatiques car panasiatisme avait pour signification pour les autres peuples asiatiques la réalisation des rêves impérialistes du Japon, pas un mouvement libérateur de l'Asie. (Voir Annexe 8.)

²⁵⁰ Murat Belge, *op.cit.*, p. 416.

²⁵¹ *Ibid.*, p. 417-421.

III. MODERNISATION : L'INDUSTRIALISATION EN TANT QU'UN MOYEN DE LA CONSTRUCTION DE LA NATION JAPONAISE OU VICE VERSA

A. La structure social et remilitarisation de la société

L'ère Meiji est la période clé de l'histoire du Japon pour comprendre les racines du Japon moderne. En effet, de nombreux processus de modernisation connu sous le nom de « Restauration de Meiji » ont été mis en place à cette époque. Ces réformes incluent quasiment toutes les sphères de la vie sociale et politique: le droit, l'éducation, l'industrie, l'armée, les groupes minoritaires, les questions de genre, etc. Le but ultime a été de « recréer la société japonaise en tant que la nation moderne et faire du Japon un État moderne ». En ce sens, les réformes ont les strates différentes qui créent les aspects différents dans chaque classe de société.

Les raisons du processus de transfert politique ont été évoquées précédemment. Les détails des réformes et leurs impacts sur le nationalisme japonais en commençant par la Restauration de Meiji seront discutés. Il convient de garder à l'esprit que pendant cette période, le processus de modernisation et le fait de devenir une nation sont perçus en tant que processus intégré. Toutes les réformes réalisées visaient à favoriser la fabrication d'un Etat moderne comme dans le monde Occidental, donc, ces raisons sont bidirectionnelles: « Les Etats occidentaux sont modernes car ils sont nationalisés et ils sont nationalisés, car ils sont modernes. » Du point de vue de Gellner et d'Hobsbawm, la deuxième partie de cet argument est plus valable et admissible que la première partie, car « les nations sont des sous-produits de l'industrialisation et de la modernisation », et plus particulièrement dans le cas du Japon, il est plus facilement admissible. « *Partout on peut voir que la fondation d'un l'État-nation et l'industrialisation vont de pairs.* »²⁵² Le but des réformes de Meiji étaient principalement « la création d'un Etat industrialisé moderne ayant une société adaptée à celle-ci », plutôt que « de créer une nation ». Pour le cas du Japon, on peut

²⁵² Murat Belge, *op.cit.*, p. 392.

considérer la « nation » comme le produit de réformes, cela a été souhaité et n'est pas le fruit de hasard mais ce n'était pas l'objectif principal. Mais aussi, pour le Japon, un pays ayant son propre système politique de « féodalisme centralisé », l'industrialisation était le meilleur moyen de se moderniser.²⁵³

Avant de parler de la structure social et de la militarisation, deux questions méritent la réflexion: Premièrement, quels sont les besoins pour être industrialisé ? L'investissement, la bourgeoisie et la classe ouvrière, et bien sûr, l'infrastructure technique et judiciaire pour rendre le système fonctionnel semblent être les besoins essentiels. Deuxièmement, pourquoi la question de rang social a-t-elle été directement liée au militarisme dans le cas du Japon? De part la création de la bourgeoisie et la classe ouvrière, il est nécessaire d'abroger l'ancien système féodales. Pour le Japon, il n'existait pas l'exemple de « l'enclosure », mais il y avait un certain désengagement vis-à-vis de la classe samouraï. Après la chute de la dynastie des Tokugawa, bien que les samouraïs eussent été les leaders du processus de modernisation, la puissance a été centralisée avec succès sous le nom de l'Empire, il n'y avait plus besoin de leur appui. Ils étaient même au contraire un obstacle pour certain réformes. L'abolition de la classe samouraï était nécessaire et c'est ainsi qu'à la fin des réformes, la classe samouraï disparut.

1. La « classe » samouraï et les réformes sociales

En un sens, la classe samouraï peut sembler similaire aux janissaires dans l'Empire Ottoman ou bien aux streltsi de l'Empire Russe. Néanmoins, les samouraïs n'avaient pas au droit à la propriété, mais les *daimyōs* ont été d'effectuer le paiement aux guerriers; cependant, ils étaient comme des « médiateurs » payaient les guerriers avec l'impôt sur le revenu. Alors, ils étaient comme des « médiateurs » entre la paysannerie et le gouvernement. La distinction entre les paysans et de guerriers était extrêmement nette ; un guerrier ne pouvait pas avoir de terres ou de fermes, et un paysan ne pouvait pas posséder d'armes, en particulier des épées. Les samouraïs ont été équipés par l'épée double et ils avaient aussi le droit de vie et de mort sur n'importe quel paysan (ou autre membre des autres classes inférieurs) par l'accusation d'« avoir été insolent ». Seul l'aristocratie et la classe guerrière avaient le droit d'avoir un « nom de famille », car c'étaient les seuls groups qui méritaient

²⁵³ *Ibid.*, p.393.

d'avoir une « lignée », qui est honorée d'un « nom de famille » et seul leur descendant était important comparé à ceux des classes inférieures.²⁵⁴

Ce système fonctionna pendant des siècles et le shōgunat n'y changea rien, voire même, il le renforça. Jusqu'à la Restauration de Meiji, le système des quatre classes du Japon ancien était valide et officiel. Mais en 1872, tous les noms et titres des coteries anciennes et les classes ont été abolies et les nouveaux rangs sociaux apparaissent : *Shizoku* (classe guerrier) et *Heimin* (les autres).²⁵⁵ Bien qu'il y ait eu un effort de réorganisation de la société d'une manière « moderne », la classe guerrière a été favorisée grâce à son concept établi dans la société. Mais, inévitablement, du fait que les guerriers qui détenaient tous les privilèges et que le mouvement de modernisation a été initié par ces derniers, le processus, - du moins au début - était encore au bénéfice de la classe guerrière. Dans la pratique, il fonctionnait de deux manières : Une partie était des samouraïs tandis que l'autre partie était les maîtres des samouraïs : les *daimyōs*. « *Du fait qu'aucun daimyō n'avait abdiqué face au gouvernement et que celui-ci ne pouvait pas se risquer à les soumettre, il était inévitable d'organiser toutes les étapes du progrès pas à pas.* »²⁵⁶

En 1871, tous les domaines seigneuriaux ont été réorganisés et redistribués. Les titres et les privilèges qui des *daimyōs* ont été abolis et le gouvernement nomma lui-même ses fonctionnaires en fonction de l'adéquation et du soutien des candidats à l'actuel gouvernement. En retour, les « nouveaux *daimyōs* » ont garanti leurs statuts aristocratiques et de nouveaux privilèges, un salaire officiel, et le transfert des dettes seigneuriales au gouvernement.²⁵⁷ Avec ça, le gouvernement n'offensa les *daimyōs* mais donna les signes avant-coureurs de l'abandon de la classe samouraï.

La redistribution des domaines n'était pas très significative pour la population, mais en fait, il a profondément affaibli la classe guerrière (*bushi*). A ce moment, beaucoup de *daimyō* et leurs samouraïs étaient en manque de ressources économiques, car leur droit de taxer la population avait été abolie. Bien que le gouvernement ait pris de la responsabilité de rémunérer les samouraïs, ceci était seulement valable pour ceux qui avaient un *daimyō* nommé par le gouvernement; si leur maître n'était pas le cas, les samouraïs se transformaient en *rōnins* (un samouraï

²⁵⁴ *Ibid.*, p.440.

²⁵⁵ *Ibid.*, p.391.

²⁵⁶ Janet Hunter, *op.cit.*, p.232.

²⁵⁷ *Ibid.*

sans maître auquel manque un salaire). En outre, le droit d'avoir de l'épée (*katana* était le symbole principal de samouraïs) et tous les privilèges tels que l'inscription à l'armée avaient été abolies pour les samouraïs. Surtout, porter l'épée était l'un de symbole différentiel du *bushi*, par conséquent, la réforme concernant le port de l'épée était la « contre-symbole » de nouveau système de classement social qui rend *bushi* plus « ordinaires ». Bien qu'ils aient eu le nouveau titre *shizoku*, ils n'étaient pas si privilégiée dans la pratique.²⁵⁸ Outre le droit du port l'épée, tous les anciens symboles des castes et de classes (comme les coiffures en queue des samouraïs) ainsi que les habits spéciaux qui symbolisaient les classes avaient été interdits.²⁵⁹ (Voir Annexe 15.) Cela signifiait qu'il n'y avait plus de « dualisme de guerrier-paysan », car il signifiait aussi que certains changements dans le statut social des hors-castes (« *hisabetsu burakumin* »).

Lors de ces réformes, changer le système hiérarchique n'avait jamais été le but du gouvernement. Surtout dans le cas du Japon où la hiérarchie est presque le noyau de la culture sociale. Depuis toujours, la société japonaise était basée sur la hiérarchie et le système des castes. « Le rôle de la hiérarchie » peut sembler être la même qu'en l'Europe ou dans toute autre culture ayant un passé féodal, mais en fait, il est plus profond et ancré dans la société japonaise. Comme toutes relations hiérarchiques, elle émerge d'abord de la famille et la famille japonaise est organisée selon un modèle patriarcal. Cela s'imbriqua parfaitement avec une société penchée au régime militaire. Par ailleurs, la Restauration de Meiji s'était faite en essayant de garder les anciennes valeurs si elles étaient utiles, donc il n'y avait pas besoin de changer l'ordre social hiérarchique, bien au contraire, ils l'ont gardé d'une manière différente: Ils ont échangé l'image de *daimyō* avec l'image de l'empereur:

*« Les hommes d'État énergique et inventif qui dirigeaient le gouvernement de Meiji a cependant rejeté toute idée de mettre fin à la hiérarchie au Japon. La Restauration avait simplifié l'ordre hiérarchique en plaçant l'empereur à son sommet et en éliminant le shōgun. Les hommes d'État post-restauration, en supprimant les fiefs, a éliminé les conflits entre la loyauté envers son seigneur propre et envers l'Etat. Ces changements n'ont pas bouleversé les habitudes hiérarchiques. Ils leur ont donné une nouvelle orientation. 'Leurs Excellences', les nouveaux dirigeants du Japon, ont renforcé le pouvoir centralisé afin d'imposer leur propre programme de travail sur le peuple. »*²⁶⁰

²⁵⁸ *Ibid.*, p.233.

²⁵⁹ Ruth Benedict, *op.cit.*, p.66.

²⁶⁰ *Ibid.*, p.68.

Comme Ruth Benedict indique, c'était un échange de point hiérarchique et le gouvernement a été en conflit ni avec les seigneurs, ni avec le système social hiérarchique.

« [Les hommes d'Etat du Japon] ne prennent pas du tout leurs tâches en tant que révolution idéologique. Ils les traitaient comme un emploi. Leur but tel qu'ils le concevaient était de faire du Japon dans un pays sur lequel on doit compter. Ils n'étaient pas iconoclastes. Ils n'ont pas injurié et ni ruiné la classe féodale. Ils les entretenaient avec des pensions suffisantes pour en faire des soutiens éventuels du régime. »²⁶¹

Mais, il y avait néanmoins un conflit pour les samouraïs à cause de l'aspect hiérarchique : S'il y aurait un conflit d'intérêts entre leur *daimyō* et son gouvernement, à qui devaient-ils obéir? La solution de ce dilemme a été composée par deux parties: La première partie était de changer leur objectif (donc, ils ne se sentiraient plus coupable lorsqu'ils servent à l'empereur) et la seconde visait à transformer l'ancienne armée samouraï en une nouvelle l'armée moderne, mais avant d'en discuter, de la remilitarisation de la société, il est nécessaire d'en voir plus sur les classes sociales.

Dans la voie de l'abolition de la classe samouraïs, l'estocade plus efficace et la plus « sournoise » est venue de la classe marchande. Selon l'ancien système de classement social, les marchands étaient à la base de la société, bien qu'ils fussent indispensables et vitales pour la pérennité du système. Alors que la féodalité se transformait en l'économie de marché via le mercantilisme, les marchands s'étaient enrichis en devenant usuriers. Mais, malgré leur richesse, ils leurs manquaient le prestige et la dignité, car ils n'avaient pas de « sang noble » (On met encore une fois l'accent sur le « sang pure »). Mais, en même temps, les marchands obtinrent des terres comme en tant que remboursement des prêts, alors ils étaient *de facto* suzerains, mais sans lignée noble. Le mariage est alors devenu l'instrument principal entre les marchands enrichis ayant besoin d'un titre de noblesse et les familles de samouraï ayant besoin d'argent (ce processus semble très similaire avec ce qui s'est passé en Europe).²⁶²

Cette symbiose permit aux commerçants d'augmenter leur influence pour les affaires d'Etat. Mais, la politique isolationniste du Japon limitait les capacités commerciales et l'accumulation du capital. Alors, les marchands devinrent les plus fervent partisans de l'abolition de l'isolation. La classe des samouraïs avait initié le

²⁶¹ **ibid.**

²⁶² Murat Belge, **op. cit.**, p. 442.

mouvement de modernisation, mais cette initiation aussi a causé de son extinction comme on l'a mentionné précédemment. Bien qu'ils fussent leaders du mouvement de modernisation, leur classe sociale fût la seule chose qui « disparut » après la Réforme. Car, la bourgeoisie ayant fusionné avec la classe samourais était « la déclencheur » de la modernisation via les seigneurs influents. Malgré le fait que la bourgeoisie était plus riche, ils manquaient de pouvoir et d'autorité, la symbiose entre deux classes avait donc créé des « bourgeois-aristocratie » et des « aristocrates-commerçants ». Après cela, la modernisation s'est faite de manière officielle et la bourgeoisie, qui n'avait pas le pouvoir nécessaire pour lutter, dût accepter d'être gouverné par la classe guerrière lors de ce processus, car il n'y avait pas un autre groupe qui pourrait exprimer une demande, sauf la classe guerrière.

Cette analyse explique à la fois le cas de l'extinction de samourais et de la matière d'isolation. Bien que le discours excluait des étrangers et louangeait l'isolation (« *sonnō jōi* »), les expériences montraient le contraire. Jusqu'à ce qu'ils eussent atteint l'objectif des réformes, le discours favorisait les guerriers et l'isolation, mais après la déclaration de Meiji en tant que « le seul et unique souverain de l'État » ; le Japon devint de plus en plus ouvert sur le monde extérieur. Les influences étrangères devinrent « officielles » et prirent leurs places dans le programme de modernisation. Dans ce processus, les samourais furent rendus plus faibles et inefficace, de toute évidence, ils avaient rempli leur « fonction » dans la Réforme de Meiji. Les samourais étaient insatisfaits et ils se sont alors sentis trahis par le gouvernement. Saigo, seigneur de Satsuma, était l'homme le plus puissant lors de Restauration de Meiji, mais dans ce point il s'a opposa aux modifications de statut des samourais, et il a rebellé avec ses guerriers.

« Le programme [du gouvernement] était si fortement opposé aux désirs de la grande majorité de ceux qui avaient combattu pour l'établir, qu'en 1877, Saigo, leur plus grand chef a organisé une rébellion à grande échelle contre le gouvernement. Son armée représentait tous les désirs pro-féodales des partisans impériaux qui avaient dès la première année de la Restauration été trahis par le régime Meiji. Le gouvernement a organisé une armée non-samurai volontaire et vainquit les samourais de Saigo. Mais cette rébellion était une indication de l'ampleur de l'insatisfaction du régime du Japon. »²⁶³

Malgré le fait que cette rébellion fût si forte et ait été supprimé difficilement, il a montré le pouvoir du gouvernement Meiji et de l'efficacité du nouveau model de

²⁶³ Ruth Benedict, *op.cit.*, p. 67.

l'armée. En outre, l'anéantissement de la rébellion montra à la population l'impossibilité de battre le gouvernement Meiji:

*« Les forces de Saigo, elles comptaient environ 30.000 hommes, dont 10.000 non-samurai recrutés dans les derniers stades de la rébellion sous la contrainte, et la rébellion a pris neuf mois pour être réprimée. Son échec, cependant, a montré qu'aucune révolte future ne pouvait espérer renverser le gouvernement Meiji. En ce sens on peut dire que cela marque le point culminant de l'ère Meiji Ishin, un point culminant accentuée par la mort de Saigo par harakiri en Septembre, et d'Okubo par assassinat l'année suivante. »*²⁶⁴

Les expériences historiques prouvent l'observation de Sims au sujet de révoltes. Les agriculteurs étaient eux-aussi insatisfaits de certaines réformes et se sont rebellèrent. Ces rebellions eurent lieu au cours entre les années 1868 et 1878. Après la rébellion de Saigo qui eut lieu en 1877, l'ère des rébellions se terminèrent et le point culminant de l'Ere Meiji commença.

Néanmoins, l'insatisfaction des agriculteurs et de leurs révoltes ne peuvent pas être ignorée. C'est une marque très important de l'absorption des réformes. De toute évidence, le « miracle japonais » n'a pas été adopté si facilement.

*« L'insatisfaction des agriculteurs a également été marquée. Il y a au moins 190 révoltes agraires entre 1868 et 1878, la première décennie de Meiji. En 1877, le gouvernement de Meiji a fait ses premiers mouvements tardifs pour diminuer le grand fardeau fiscal sur les paysans, et ils avaient raison de penser que le régime les avaient tenu en échec. Les agriculteurs aussi sont opposés à la création d'écoles, à la conscription, à l'arpentage, d'avoir à couper leurs queues de cheval, à l'égalité juridique avec les parias, aux restrictions drastiques sur le bouddhisme officiel, aux réformes du calendrier et aux autres nombreuses mesures qui changeaient leur modes de vie stable. »*²⁶⁵

Cependant Ruth Benedict et quelques autres tentent d'expliquer « le peuple japonais » avec une question de personnalité autoritaire (et quelques autres points dans l'histoire qui s'accordent à cet argument), ces rébellions montrent que l'autorité de l'empereur n'était pas « absolue », ou du moins « pas encore ». Partout et de tout temps, les réformes s'accompagnent de rébellions, se rebeller est un moyen de dire « nous ne voulons pas changer! » et le peuple japonais n'est donc pas une exception. De pareilles protestations peuvent être trouvées dans l'Empire Ottoman ou dans l'Empire Russe. Le processus de modernisation au Japon avait certaines caractéristiques jacobines de par son fonctionnement. La plupart du temps, le gouvernement préférait réprimer ces révoltes par la force, plutôt que de faire des conciliations ou des négociations. En fait, cela peut être vu comme une autre marque

²⁶⁴ Richard Sims, *op.cit.*, p. 37.

²⁶⁵ Ruth Benedict, *op.cit.*, p. 67.

d'une société très hiérarchisée. Dans une société ayant une telle culture politique, la négociation et la conciliation sont des signes de « faiblesse », si les gouverneurs sont vraiment « puissants » comme ils le disent, alors ils doivent obtenir ce qu'ils veulent, même s'ils doivent recourir à la force. En outre, les gouverneurs aussi peuvent voir la négociation et la conciliation comme « faire une concession ». Ce type de cultures politiques a été recoupé avec les mouvements de modernisation qui fonctionnent du haut vers le bas, comme en témoignent les exemples ottomans, russes et de japonais.

Evidemment, ces réformes étaient « trop radicales » pour les gens ordinaires, bien que certains d'entre elles fussent clairement au profit des agriculteurs, elles n'ont pas été acceptées docilement. Comme prévu, ils étaient heureux d'avoir le droit d'enrôlement sans avoir besoin d'être d'une lignée de samouraïs, mais relativement mécontent de la conscription. La réorganisation des rangs sociaux en faveur des gens ordinaires a été favorisée jusqu'à ce qu'elle touche aux « intouchables ». Comme mentionné précédemment, la hiérarchie a été la clé de voûte de la formation sociale japonaise (et encore, les hommes d'Etat ne visaient pas à effacer cette hiérarchie) et les personnes ayant soutenu ce réarrangement jusqu'à ce que leur propre statut social se sentent menacés. Pour cette raison, la caste samouraï n'a pas appuyé cette réforme lorsqu'elle prônait leur égalité avec les gens ordinaires, par ailleurs, les gens ordinaires ne l'ont pas appuyé lorsqu'elle prônait leur égalité avec les intouchables (« *hisabetsu burakumin* »).

Mais, le gouvernement a continué à réprimer les oppositions et attendu l'établissement de ces règles qui vint avec le temps. Il est impossible de dire que cela ait échoué, au contraire, il semblerait que cela ait fonctionné comme si ils s'y attendaient. Surtout après la défaite de Saigo, les oppositions ont fortement diminué et les ex-samouraïs ont commencé à chercher d'autres domaines pour gagner leurs vies. Bien que les privilèges de recrutement des samouraïs aient été officiellement abolis, cela ne signifiait pas qu'ils n'étaient pas favorisés. En effet, même s'ils étaient « officiellement égaux » avec les autres, mais encore, ils obtiennent leurs acceptations dans l'armée beaucoup plus facilement que les autres. L'absence de faveurs officielles ne signifiait pas une égalité *de facto*. Après la défaite de Saigo, ils étaient encore dominants et puissants, car les gens ordinaires étaient respectueux des guerriers:

« Au cours des dix années précédentes le Japon avait subi des changements extrêmement rapides et mémorable. Cette féodalité décentralisée, qui sous une forme ou une autre avait existé pendant près de sept siècles, était maintenant contrainte de faire place à un gouvernement nationale et unifié, et une grande partie de classe dirigeante avait été effectivement dissoute. Il est vrai que la plupart des postes de haut niveau du nouveau système gouvernemental était remplis par des hommes d'origine samouraï, mais déjà en 1874, 14,279 de 400,000 shizoku étaient employés dans les administrations nationales ou locales. Certes, beaucoup d'autres ex-samurai trouvés quelques occupations intéressantes dans des professions tels que la police, l'armée et de l'enseignement. »²⁶⁶

Le pourcentage ci-dessus est très faible, mais il pourrait y avoir différentes raisons à ça. La plupart du temps, il est connu que les ex-samouraïs n'étaient pas été refusés s'ils ont fait une demande, car elle a été perçue comme une « reddition » au nouveau système et cet effort était récompensé par l'acceptation, comme une « conciliation ». Et même avant ou après la défaite de Saigo, elle est restée la même. Cela était bien compréhensible car pour une société ayant vécu pendant des siècles avec une supériorité militaire, changer leurs statuts subitement et rapidement semblait impossible. Au moins, il y avait un profond respect pour leurs lignées de sang et une croyance au sujet de leur supériorité pour les affaires d'Etat. En fait, c'était normal car ils étaient la seule classe ayant eu quelques responsabilités au gouvernement. Si le nouveau gouvernement avait voulu balayer tous les seigneurs connexes aux samouraïs et les écarter des affaires d'Etat, il aurait pu y avoir une pénurie d'hommes d'Etat. Leurs expériences étaient encore importantes et précieux pour le nouveau gouvernement, ils étaient besoin d'eux. Mais, du fait de cette nécessité, juste après l'effondrement de Tokugawa en 1868, le nouveau gouvernement fût accusé d'avoir un system corrompu sous le nom de « *Hanbatsu Seifu* » (« gouvernement des *Han* [fief] cliques »), car le *Hans* comme Satsuma ou Chōshu qui fit de Meiji « un véritable empereur » en renversant Tokugawa étaient le plus dominant du Conseil.²⁶⁷ Malgré toutes les réformes et les changements sur l'égalité, le gouvernement avait encore un caractère militaire et il n'y avait pas encore d'autres options.

2. Les gouvernements Meiji et de nouveaux foyers de la puissance: *Genrō, Dajokan* et les tendances militaires

La rébellion de Satsuma fut un tournant pour le gouvernement Meiji, car elle prouvait que le gouvernement n'était plus besoin de l'appui des samouraïs grâce à son armée régulière. Mais les caractéristiques principales du Japon sont restés les

²⁶⁶ Richard Sims, *op.cit.*, p.37.

²⁶⁷ *Ibid.*, p. 38

mêmes, pour l'instant, les conseillers de *Dajokan* commencèrent à monter à la place des anciens seigneurs. En fait, *Dajokan* se forma en 702-710, dans la période *Heian*, mais ce n'était pas dans une fonction officielle, et en 1871, elle fût restructurée.²⁶⁸ Selon Sims, la campagne contre Saigo avait mis au goût du jour à la fois *Dajokan* et la structure de commandement de l'armée. Cela paraissait être un remède pour franchir les obstacles de l'établissement de la nation.²⁶⁹ Mais en même temps, ce « remède » apporta quelques problèmes tandis que l'armée se fortifiait, car le contrôle politique sur l'armée devint plus difficile. « Un remède avancé a été cherché par l'établissement, comme le long des lignes allemandes, d'une Etat-major Général, indépendants du Ministère de l'Armée ». ²⁷⁰ Cette recherche de solution de style japonais n'affaiblit pas les tendances militaires, au contraire, l'a nourri et *Genrō* (« pères fondateurs ») était la forme la plus évidente de celui-ci.

Genrō visait à réaliser le rêve de la modernisation du Japon et pour cela, ils avaient affaire à reformer, du système éducatif à l'industrialisation. Ils étaient officiellement civils et les gouvernements étaient aussi formés de politiciens civils, néanmoins, ils ont toujours soutenu et maintenu l'hégémonie militaire. Les armées de Terre et les forces de la marine avaient chacune leur ministère dans le cabinet. De plus, ces ministres ne peuvent pas être seulement nommés par l'empereur, pour celle-ci, le consentement des commandants était nécessaire. Si l'empereur ne pouvait pas obtenir leur consentement, il ne pouvait pas nommer les ministères. Cependant, le gouvernement ne pouvait se former que lorsqu'il y avait un compromis entre les commandants et l'empereur. Ce système s'appuyait indirectement les chefs militaires, car selon la loi, les commandants pourraient renvoyer les ministres, leurs mécontentements pourraient donc se terminer avec une « punition » contre le gouvernement. Après la dissolution, il devait se former un nouveau gouvernement. Donc, cette model était toujours un moyen pratique pour les commandants pour « menacer » le gouvernement et l'empereur.²⁷¹

Par ailleurs, l'armée était toujours une institution honorable et respectée du peuple, quand elle soutint par les lois, son impact a augmenté plus belle. *Genrō* a créé un environnement pratique et légitime pour son progrès. L'industrialisation a

²⁶⁸ "Dajokan", Encyclopædia Britannica Online, Encyclopædia Britannica Inc., 2012., Mercredi, 10 Juillet 2012 <<http://www.britannica.com/EBchecked/topic/1362619/Dajokan>>.

²⁶⁹ Richard Sims, *op.cit.*, p.41

²⁷⁰ *Ibid.*

²⁷¹ Murat Belge, *op.cit.*, p.450.

aidé à améliorer les matériaux militaires et les armes ; naturellement, l'armée devint de plus en plus forte de jour en jour. En outre, un nouveau système éducatif a soutenu de l'image et la notion de l'armée moderne dans les yeux des gens. Chaque garçon était « un potentiel soldat japonais » et chaque fille était « une mère potentielle de nouveaux soldats japonais ». C'est-à-dire que la remilitarisation était un projet complexe et unificateur, il prenait en compte les questions de devenir un Etat moderne, la nation, l'industrialisation, l'éducation et le sexe.

Mais pourquoi la remilitarisation de la société fût appuyée juste après de l'abolition de la classe des samouraïs? Les tendances militaires de la société japonaise est un sujet reconnu, mais ils ne peuvent pas expliquer tout processus de remilitarisation. En Europe, les guerres ont créé des armées nationales et de l'âge de mercenaires fût terminée. Ce fut un long processus qui se développa dans la durée. Pour le Japon, l'histoire ne pouvait pas prononcer une série des guerres comme celles Napoléon, mais il y avait une autre chose: la possibilité, -en fait, la crainte- de la guerre entre le Japon et les Etats occidentaux qui a fait du Japon pour accélérer le processus (de toute évidence, la visite du Commodore Perry a marqué une étape).²⁷²

Depuis ce jour, le Japon envisageait sa faiblesse par rapport aux puissances occidentales. C'était un grand choc, surtout pour une société comme la société japonaise, mais ils ne niaient pas pour autant leur faiblesse. Au contraire, ils voulaient devenir puissante, si « être puissant » signifiait être un « Etat moderne », alors tous les changements devaient se faire. La manière japonaise de pensée était mentionnée: ils voulaient avoir le savoir pour combattre les autres, cette idée a été prononcée en plusieurs fois par les intellectuels de l'époque. La relation avec l'Ouest a commencé pour cette raison et tous les changements ont été faits étaient en vue d'acquérir de la puissance.

La remilitarisation de la société d'une manière « moderne » correspondait parfaitement avec nouveau système de classement social. Tout d'abord, les anciennes classes ont été effacées de manière officielle et la loi a rendu toute personne admissible à l'inscription à l'armée. Deuxièmement, la « nation » est apparue en tant que le sous-produit du processus de modernisation et il était également nécessaire pour rendre les gens à accepter le nouvel ordre social qui signifiait une égalité relative. Si l'abolition de la classe des samouraïs ouvrit la voie une armée moderne

²⁷² Samizâde Süreyya, **Büyük Japonya**, İstanbul, Kitabevi Yay., 2001, pp. 42-46.

comme une « armée nationale à façon de l'occident » et cette armée devint réelle grâce au discours national. Le gouvernement apporta quelques nouvelles modifications officielles pour la réalisation de l'objectif final – « Etre un Etat moderne » - et ils ont remarqué que pour atteindre cet objectif, ils avaient besoin d'une armée puissante pour l'accession aux ressources naturelles et pour un développement industriel plus rapide.

*« Après la Restauration, l'état du système, les restrictions liées aux habits, le style de vie, et les migrations internes, ainsi que l'interdiction du christianisme, ont été abolies. A partir de maintenant, tous les gens seraient encouragés à se considérer également comme 'Japonaise', dans le sens où ils étaient tous les membres d'un État-nation clairement délimitée et tous avaient un devoir égal de la loyauté. »*²⁷³

3. La nation-famille et le rôle de *tennō*

Comme Morris-Suzuki le remarque, le discours national s'est concentré sur le concept spécifique de *kazoku kokka* ce qui signifie mot à mot « l'Etat-famille » ou « la nation-famille » (dans le sens politique, « *kokka* » peut être utilisé à la fois pour « Etat » et pour « nation ». Même cette synonymie donne un indice précieux sur la culture politique japonaise).²⁷⁴ A partir de maintenant, le peuple japonais sont tous égaux et sous l'autorité du *Tennō*. Cette transformation des classes sociales visait à unifier la société japonaise par l'abolition des castes ; pour cette raison, la mise en place de *kazoku kokka* était significative. Il était également une grande métaphore et un moyen pratique pour rendre la population prête à accepter de changements sociaux comme l'égalité pour s'inscrire ou l'abolition des castes et pour intérioriser les inégalités que « le nouveau ordre social » n'avait jamais changé: « *Nous sommes une famille et Tennō sait toujours le meilleur pour nous.* » « [Tennō] à la fois Dieu, père de la patrie, guide moral et chef d'Etat, se présente comme le descendant d'une dynastie d'origine divine, jamais interrompue. »²⁷⁵

*« Pour justifier le nouvel ordre social, qui met l'accent à la fois sur la solidarité et de l'inégalité, les leaders du Japon ont fait l'usage particulier de l'images de la famille (kazoku ou ie). Comme dans la famille, toutes les personnes font partis d'une seule communauté, d'une famille, qu'ils avaient des droits et des devoirs différents au sein de la communauté. »*²⁷⁶

²⁷³ Tessa Morris-Suzuki, *op.cit.*, p. 84.

²⁷⁴ Tessa Morris-Suzuki, *op.cit.*, p. 85.

²⁷⁵ "Richard Dubreuil, "Japon: une conscience nationale ébauchée dès l'âge féodal", **Nations et Nationalismes**, ed. Serge Cordollier, Elisabeth Poisson, Paris, La Découverte, 1995, p. 140.

²⁷⁶ Tessa Morris-Suzuki, *op.cit.*, p. 85.

La métaphore de la nation-famille « donne » toujours la réponse nécessaire selon la situation : Comme une famille, les bénéfices de la nation sont toujours plus élevés et plus importants que les bénéfices individuels. Les fonctions et devoirs des citoyens sont organisés selon ce bénéfice de l'Etat, et un bon citoyen se doit d'obéir aux ordres de son maître et des gouverneurs. Questionner les ordres cause le chaos et un chaos est toujours utile aux ennemis. Si tout le monde accepte et remplit les fonctions, la famille sera prospère et c'est pour le bien de tous. Si la famille se disperse, ce sera la fin de chaque individu. Alors, toute personne qui souhaite que son propre intérêt doit savoir qu'il n'est possible que si la famille est sûre et puissante.

Dans ce contexte, cette métaphore de famille explique la société japonaise comme une « grande famille » et distribue les rôles en fonction de ce schéma. De plus, les mythes et les légendes qu'ont été mentionnés auparavant sont très utiles pour la société japonaise, car ils croyaient tous avoir de la même origine. Ainsi, même historiquement, il n'y avait pas de contradiction pour être une nation-famille. Le *Tennō* avait une position divine depuis toujours, mais maintenant, il était définitivement « le père de la société ». « L'empereur, était une figure ombragée et politiquement insignifiante, mais il est désormais redéfini comme étant le père de la nation, à la tête de *kazoku kokka*. »²⁷⁷ L'image du *tennō* était utilisée comme le personnage pouvant diriger les masses, car en tant que le concept de « nation » n'était pas assez puissant ou « passionnée » pour motiver les masses. « La construction de la nation » était encore « en construction » (et comme mentionné auparavant, la création de la nation japonaise n'était pas l'objectif principal), donc le rôle de l'empereur, l'image du *tennō* était plus commune et facile à faire accepter par les masses. Sa divinité était un obstacle pour en faire une image très populaire (si l'on considère les exemples tels que Mussolini ou Hitler), mais *Genrō* a trouvé le dosage optimal pour la création d'une image telle que la société peut mourir pour lui.²⁷⁸ *Tokkotai* (ou avec leur nom populaire, les forces de *kamikaze*) a choqué le monde de part leurs actions suicides, mais après une formation éducative totalement basée sur la figure du *Tennō*, ils étaient capables de le faire, ce sujet sera discuté avec plus de détails.

²⁷⁷ **ibid.**

²⁷⁸ Murat Belge, **op.cit.**, p. 453.

4. L'armée japonaise et sa position sociale

Dans la structure de la nation-famille, l'armée a pris sa place comme de « grand frère », venant juste après le père. La nation-famille correspondait parfaitement avec le discours nationaliste et aux tendances militaires. Tout comme un grand frère dans une famille patriarcale, l'armée avait le respect général de la société. Les victoires contre les rébellions telles que l'émeute de Satsuma la rendait plus puissant et indépendant, mais les principales victoires qui l'ont rendue plus populaire étaient contre la Chine et la Russie.

Tout d'abord, la guerre a éclaté en 1899 entre la Chine et le Japon juste après un accord commercial de la Chine avec la Grande-Bretagne.²⁷⁹ Le Japon remporta une victoire en un an et ce fut un événement remarquable contre son ennemi juré. La Chine était toujours une grande force en Asie ; pour cette raison, cette victoire était profondément significative pour le Japon. Cette guerre s'est terminée en une année, mais après que le Japon a découvert son propre potentiel, il commença à vouloir chercher des nouvelles victoires pour tout le temps, et les conflits continuèrent jusqu'à la fin de la Seconde Guerre Mondiale. En outre, cette guerre façonna une opinion négative des japonais sur les Etats de l'Ouest, car ils forcèrent le Japon à restituer les terres chinoises acquises par la guerre et ce « processus de forçage » leur semblait « frauduleux ». Ils apprirent une « leçon cynique de la politique réel que les Occidentaux enseignaient au Japon ». Le Japon marqua ces événements et, selon certains, c'était ce qui a fait que le Japon se sentit plus proche de l'Allemagne plus tard.

Plus important encore, la célèbre guerre russo-japonaise en 1904-1905 a apporté le plus de « gloire » à l'armée japonaise. Comme la Chine, la Russie était ennemi historique. De plus, un grand pays tel que la Russie créait d'une image de pays invincible aux yeux des gens. Elle n'est pas exactement « occidentale », mais aussi elle n'est pas exactement un pays d'Asie et « être pas asiatique » est toujours un autre marquage qui donne une autre importance aux victoires du Japon. La Russie est appelée « la menace du Nord » (*hoppo no kyoï*) et l'hostilité entre les deux empires prend ses origines dans la seconde moitié du XVIII^{ème} siècle.²⁸⁰ La compétition sur la

²⁷⁹ *Ibid.*, p. 400.

²⁸⁰ Alexander Bukh, *Japan's National Identity and Foreign Policy: Russia as Japan's 'Other'*, London, Routledge, 2010, p. 21.

domination de la Corée a causé des guerres entre ces Etats. Lorsque le Japon gagna la guerre grâce à son armée modernisée, il a également occupé la Corée. Pendant longtemps, il y avait des partisans à Japon pour occuper la Corée, par conséquent, ils étaient satisfaits bien qu'à battre la Russie était plus important. Par cette victoire inattendue, l'armée japonaise gagna plus de prestige à l'intérieur du pays, tandis que la stature du Japon a également amélioré du point de vue international. Après cette guerre, le Japon réussit à acquérir un pouvoir international au même titre que la Grande-Bretagne ou bien les Etats-Unis.²⁸¹ Cette victoire avait visiblement affecté le discours impérialiste et le point de vue du Japon sur les autres sociétés asiatiques et des minorités à l'intérieur.

Cette guerre fût un point de repère pour l'avenir de l'armée et du gouvernement. Fondamentalement, la victoire fût perçue comme un résultat des réformes de modernisation. Le gouvernement se sentait plus confiant grâce à cette « preuve ». En outre, l'armée japonaise commença à se sentir plus sûre d'elle, et selon certains historiens, ils avaient « une ivresse d'une victoire inattendue ». Jour après jour, l'armée devenait de plus en plus puissante ce qui n'était pas surprenant. Si l'on considère l'histoire du Japon, il y avait toujours une dualité dans la pratique du pouvoir. Avant, il était entre les mains du Mikado et Shōgun, puis, entre le *Tennō* et *Dajokan*, et maintenant, l'armée prenait la place de *Dajokan*, ou plutôt, l'armée a comblé le vide laissé par des shōguns. De la fin du shōgunat Tokugawa, jusqu'à la période *Taishō* (1912-1926), il n'y avait pas d'un établissement militaire significatif plus puissant que les shōguns ou l'armée. *Genrō* incluait certaines élites militaires, mais il était encore dans un groupe « civil » et jusqu'à un moment, les institutions différentes ont été émergé et disparu. Quand l'armée *de facto* prit le contrôle de la société, le Japon commença à se déplacer vers le totalitarisme. Les slogans de deux époques résumant bien ce différence, quand la restauration commença, ils ont donné le nom de « Meiji » qui signifie « Lumières » et la devise plus populaire était « *Bunmeni Kaika* – la civilisation et les Lumières », mais après un certain temps, il se tourna vers « *Fukoku Kyōbei* – le pays prospère, l'armée puissante ».²⁸²

Cette période créa sa propre démocratie appelé « la démocratie *Taishō* » et le concept militaire devint l'élément déterminant non seulement pour la période entre deux guerres mondiales, mais aussi durant la marche impériale. Comme ce processus

²⁸¹ Murat Belge, *op.cit.*, pp. 400-401.

²⁸² *Ibid.*, pp. 398-399.

de remilitarisation se passait en symbiose avec l'industrialisation, les deux se sont bien développées en même temps. Tandis que l'armée soutenait le développement industriel en fournissant les nouvelles ressources naturelles, en contrôlant les émeutes (y compris l'utilisation de la force face aux mouvements sociaux aux tendances socialistes. Le discours marxiste a également été répandu en même temps que la mentalité totalitaire²⁸³) et en protégeant les *zaibatsu* - Les très grandes entreprises financière et industrielle que chacun entre d'elle était sous le contrôle d'une unique famille.²⁸⁴

La remilitarisation de la société donna des résultats remarquables à mesure que le temps passait. Les Première et Seconde Guerres Mondiales et quelques autres occasions entre deux guerres comme le massacre de Nanjing ou l'occupation de la Corée ont été les points culminants de ce processus. Tous devaient être examinés au sein d'un discours impérialiste et nationaliste qui fonctionna avec l'aide de l'armée et du gouvernement japonais. Plus que leurs raisons et les conséquences historiques, on discutera leurs résultats et le discours indiquant les sens significatifs pour le Japon.

Évidemment, comme Gellner et Hobsbawm l'affirme dans leurs théories, « la nation » est apparue comme un sous-produit de tous les processus de modernisation dans le cas du Japon. Ce n'était pas un objectif principal, mais quand la hiérarchie sociale fût changée pour appuyer l'industrialisation par la création d'une bourgeoisie, le concept de nation devint utile et plus admissibles à la fois pour l'état japonais moderne et pour l'industrie. En outre, comme Smith et Calhoun indiquent, l'adhésion égale à la nation et l'égalité des droits et des devoirs pour tous les membres sont des critères très importants pour être une nation. Alors que « l'empire » se transformait en « État-nation », il créa et appuya l'image de la nation-famille et utilisa en tant que « meilleure façon » pour simplifier le processus.

Comme Gellner le dit, certaines nations ont un « nombril » et le Japon était de toute évidence l'un d'eux. Il dit qu'avoir le nombril n'est pas si important, si la population croit que sa nation « en a », alors il n'a pas d'importance qu'ils en aient ou pas. Mais, comme Smith l'affirme, s'il y a des caractéristiques « ethniques », ils rendent la transformation globale plus facile. En effet, pour la « grande famille japonaise » imaginaire, les mythes sur l'origine commune et la fondation qui ont déjà

²⁸³ Y compris la fermeture des partis politiques, *ibid.*, p. 397.

²⁸⁴ Richard Sims, *op.cit.*, xxi.

remis au goût du jour récemment, sont devenu très pratique ; les réformateurs de Meiji en ont donc profité très souvent. La conscience de la distinction ethnique/sociale qui existait depuis des siècles dans la société japonaise sépare le Japon de ses contemporains européens.

Bien sûr que vivre sur les îles et se sentir « homogène » aidait à se sentir différent des autres mais quoi qu'il en soit, les conditions ont favorisé le processus de création une nation et *Genrō* sut en profiter. Ils ont organisé le système éducatif pour maintenir une connaissance approfondie des mythes via d'alphabétisation, et, comme Anderson l'indique, cette politique était aussi soutenue par les nouvelles éditions des livres et de la nouvelle presse : les journaux (Le première journal japonaise a été publié juste après la révolution, en 1868). Pour une nation « imaginaire », « l'imagination » devrait être traitée comme une nouvelle compétence et que c'était exactement ce que la restauration fit de par ses réformes éducatives via une image divine de *tennō*. Par tous ses aspects, cette période a transformé la structure de l'Etat, tout comme les hommes et les femmes japonaises.

B. L'industrialisation : La locomotive de la Restauration de Meiji

Dès le début, industrialisation a toujours une relation bidirectionnelle avec la modernisation en cas du Japon. Ainsi, bien que la modernisation eût traitée comme « une nécessité pour survivre parmi les Etats occidentaux », l'industrialisation fût traitée comme « un remède ou une solution pour devenir un Etat modernisée ». Ainsi, tandis que le Japon se modernisait grâce à l'industrialisation, « s'industrialiser » a également permis de créer un Japon plus « moderne » aux yeux des pays occidentaux. « Dans le processus historique, définitivement, la composante la plus importante qui détermine la situation actuelle du Japon est son progrès dans les domaines industriels. »²⁸⁵ A ce stade, l'industrialisation va de pair avec le nationalisme, dans leur esprit, un « Etat industrialisé » signifiait un « Etat moderne », et cet « Etat moderne » commençait déjà à signifier « Etat-nation ». L'industrialisation devint donc un moyen pour le peuple japonais de « garantir la sécurité à leur nation ». Le Japon en tant que pays d'Asie craignit pour sa souveraineté et d'être occupé par les

²⁸⁵ Mustafa Oran, "Japonya'da Endüstriyel AR-GE: Kişisel Bir Bakış", *Çağdaş Japonya'ya Türkiye'den Bakışlar*, ed. Selçuk Esenbel-Cem Kozlu, İstanbul, Simurg, 1999, p. 135.

occidentaux comme la Chine, ce qui explique la rapidité de la modernisation Japonaise.

Malgré tout, l'existence d'une nation japonaise ne peut pas être prononcée avant la Restauration de Meiji, les expériences économiques du Japon en commençant par les marchands espagnols en Japon vers le XV^{ème} siècle sont les éléments déclencheurs principaux de la conscience nationale. Durant la période Meiji, cette « conscience nationale » s'avéra se montrer d'une manière isolationniste.²⁸⁶ « A partir des aspects des structure sociale et des processus de nationalisation: il a été dit que la conscience 'd'être japonais' s'est formée au sein de la société japonaise vers XVI^{ème} siècle, après les contacts avec les occidentaux. »²⁸⁷

Les nouveaux gouvernements de la période Meiji axait leur politique économique sur trois aspects principaux: identifier des objectifs clairs et certains, assurer la communication entre les différentes classes et les nouveaux objectifs et faire appliquer les nouvelles orientations et les ordres. La question de l'identification des objectifs de l'État restait relativement compliquée, car l'essence et la nature des objectifs changeaient selon les différents groupes. Tandis que les partisans d'Okubo voyaient un processus de modernisation fondée sur l'industrialisation donnant priorité à la vie économique, les partisans de Saigo favorisaient une autre méthode basée sur la modernisation militaire. Lorsqu'Okubo et ses partisans sont arrivés au gouvernement en 1873 (après la défaite de Saigo à Satsuma), l'orientation économique de la période Meiji fût scellée. Ce processus d'industrialisation fût tout d'abord dirigé par le gouvernement jusqu'en 1881, puis par le secteur privé par la suite.²⁸⁸

1. Les capitulations et leur effet traumatique sur l'économie japonais

Après la « visite » de Commodore Perry, tandis que les supporteurs de la politique isolationniste essayaient de minimiser l'impact occidental sur le Japon, les relations économiques se sont tournées vers « des relations basées sur capitulations ». La Grande-Bretagne, la Russie et la France ont suivie les Etats-Unis et ont fait les accords économiques avec le Japon, ainsi les ports du Japon s'ouvrirent au

²⁸⁶ Selçuk Esenbel, "Japonya ve Türkiye Çağdaşlaşma Tarihinin Karşılaştırılması", **Çağdaş Japonya'ya Türkiye'den Bakışlar**, ed. Selçuk Esenbel-Cem Kozlu, İstanbul, Simurg, 1999 p. 15.

²⁸⁷ Kihara Yumiko, "Türk ve Japon Çağdaşlaşmasında Laiklik Sorunsalı", **Çağdaş Japonya'ya Türkiye'den Bakışlar**, ed. Selçuk Esenbel-Cem Kozlu, İstanbul, Simurg, 1999, p. 157.

²⁸⁸ Ahmet Cihan, **Japonya'da Eğitim Kültür ve Modernleşme**, Ark, İstanbul, 2006, p. 127.

commerce avec l'Ouest petits à petits. Cette situation inégale est devenue la principale raison du trauma du Japon et ces traces traumatiques peuvent être vues dans tous les segments de l'histoire économique japonais.

« Quand ces barbares planifient de soumettre un pays ne leur appartienne pas, ils commencent par l'ouverture du commerce et attendent pour un signe de faiblesse. Dès qu'une opportunité se présente, ils vont prêcher leur religion étrangère afin de capturer le cœur du peuple. »²⁸⁹

La signature des capitulations donna une « raison » pour renverser la dynastie Tokugawa, et le gouvernement s'effondra comme un « tigre de papier ».²⁹⁰ Après l'effondrement du shōgunat de Tokugawa, le nouveau gouvernement essaya de donner au Japon un pouvoir réel, pouvant lutter avec ses contemporains occidentaux. À court terme, en terminer avec les capitulations était extrêmement important pour le Japon, cependant, il était essentiel d'établir un État moderne ayant une grande puissance industrielle et militaire. *« (...) à la fin de la période Tokugawa, le Japon d'ère Meiji dû faire l'effort d'abolir les capitulations imposées en 1858 pour travailler sur la modernisation. »²⁹¹* Pour cette raison, la situation économique et les idéaux économiques créèrent le besoin d'une réforme de tout le système social afin de devenir un Etat plus puissant et ce changement devait aussi « produire » une nation, la nation japonaise.

« Pendant le période Tokugawa qui utilisait le Han système (la féodalité japonais), la question d'appartenance à une certain Han était plus important que d'être japonais pour les agriculteurs qui pour la plupart ne peuvent pas quitter ses terres. A cause d'un système de caste qui officiait pendant l'ère Tokugawa, l'écart culturel était conséquent entre les différentes classes et pour cette raison, l'unité culturelle ne pouvait pas être établie. Ainsi, il est difficile de dire qu'il y existait une « nation japonaise » pendant la période Tokugawa. En dépit de cela, la raison ayant rendu possible la formation un Etat- nation pendant la période Meiji sans prises avec des difficultés énormes, était l'homogénéité du Japon qui a existé pendant des siècles grâce à sa situation géographique particulière. »²⁹²

Le mouvement de modernisation commença vers 1868 et depuis, les progrès socio-économique sont devenus une « question de vie ou de mort ». La société japonaise a embrassé l'idée de « devenir une puissance industrielle » de par le fait que le Japon a toujours été considéré comme une « périphérie de la Chine », et ce

²⁸⁹ W. G. Beasley, **The Meiji Restoration**, Stanford, Stanford University Press, 1981, p.74, cité par Uğur Altın, "1850-1900 Yılları Arasında Yurtdışına Gönderilen Japonların ve Japonya'ya Gelen Yabancıların Çalışma Alanlarına Göre Dağılımları", **Türkiye'de Japonya Çalışmaları Konferansı I**, ed. Selçuk Esenbel, İstanbul, Boğaziçi University Press, 2012, p. 381.

²⁹⁰ Selçuk Esenbel, "Türkiye ve Japonya..." **op.cit.**, p.18.

²⁹¹ Kihara Yumiko, **op.cit.**, p. 161.

²⁹² **Ibid.**, p. 157.

depuis des siècles. Pendant des années qui suivirent, les développements économique et militaire sont restés comme des questions centrales de l'existence nationale pour le Japon.²⁹³ Pour la création d'une société moderne, y compris la bourgeoisie et classe ouvrière, le gouvernement japonais dû abolir le système traditionnel des castes. Plus que d'un acte modernisant, ce fût également obligatoire pour l'industrie. Comme Kihara indique, les paysans de fiefs ne pouvaient pas quitter leurs terres, de même, la classe ouvrière non attachée à la terre ne pouvait pas émerger. Aussi, malgré l'existence d'un groupe marchand, il n'y avait pas de réelle « bourgeoisie ». Tokugawa Bakufu avait divisé la population en différentes classes et il était interdit de choisir une profession différente, ainsi, changer de classe était également impossible. De toute évidence, sans changer du système *shi-nō-kō-shō* (guerrier-paysan-artisan-commerçant), il n'était pas possible d'avoir une société moderne qui s'adapte aux objectifs industriels.²⁹⁴ Alors que la société se transforma pour rendre le développement économique possible, la structure sociale se réforma également afin de permettre pour l'émergence de l'État-nation japonais.

2. Le contexte économique de l'industrie japonaise

Durant la période du Japon féodal, l'agriculture fût le secteur principal de la vie économique.

*« En termes d'accumulation économique, la période Tokugawa était plus avancée que la plupart des nations d'aujourd'hui. Il y avait de nombreux excédents agraires mais, mais la distribution de l'excédent n'était pas été traitée de façon et pour cette raison il y eût de graves tensions sociales entre les classes. (...) Mais en général, comme une condition préalable à la modernisation, les activités commerciales étaient communes, il y avait une unité monétaire, gouvernementale et les instituts de politique et économique avaient été mis en place et leur institutionnalisme spécifique a été achevé. »*²⁹⁵

Malgré les conditions inadmissibles, le Japon fit l'expérience de la transformation du marché intérieur traditionnel et des accumulations locales de biens apparurent dans certaines seigneuries et villes. Un petit groupe d'entrepreneurs ruraux ayant réussi à intégrer le féodalisme et l'industrie à petite échelle est devenu une composante dynamique et importante du processus. Ce groupe était composé des futurs leaders de *zaibatsu*.²⁹⁶ Les gouvernements Meiji ont pris sous leur

²⁹³ Sadık Ünay, "Kalkınmacılıktan Rekabet Devletlerine: Savaş-Sonrası Türk ve Japon Ekonomi Politiklerinin Karşılaştırmalı Analizi", **Türkiye'de Japonya Çalışmaları Konferansı I**, İstanbul, Boğaziçi University Press, 2012, p. 119.

²⁹⁴ Kihara Yumiko, **op.cit.**, p. 158.

²⁹⁵ Ahmet Cihan, **op.cit.**, p. 125.

²⁹⁶ Selçuk Esenbel, "**Türkiye ve Japonya...**" **op.cit.**, p.20.

responsabilité les entreprises déjà fondées durant le shōgunat et décida de les réorganiser, puis, ils les vendirent les industries non-militaires et les moins rentables. Ces industries sont à l'origine des entreprises familiales nommés *zaibatsu*.²⁹⁷

Le traumatisme économique et la xénophobie renforça le besoin d'une bourgeoisie nationale. Les gouvernements Meiji soutinrent ouvertement les *zaibatsu* en leur donnant du crédit, des faibles taux d'intérêt ou encore des subventions. Ces types de supports ont été fournis par les revenus fiscaux agraires, en d'autres termes, la ressource financière de l'industrialisation a été payée par les paysans.²⁹⁸ Parfois, les taux d'imposition augmentèrent de façon incroyable et provoquèrent des rébellions rurales. Entre 1868 et 1878, il y eût au moins 190 émeutes agraires et pour cette raison, les gouvernements se sentaient obligés d'améliorer les conditions de pression fiscale en faveur des paysans.²⁹⁹

*« Lors du développement industriel, le Japon suivit un chemin sans équivalent avec aucun pays occidental. Encore une fois leurs Excellences organisèrent le jeu et de définir les règles. Ils avaient non seulement prévus mais ils avaient aussi construit et financé les industries sur les fonds publics, ils décidaient de qu'ils avaient besoin. Une bureaucratie d'État organisa et les exécuta ce processus. Les techniciens étrangers ont été invités au Japon et les japonais furent envoyés à apprendre à l'étranger. Puis, quand, comme ils disaient, ces industries furent 'bien organisés et que leur affaires étaient prospères', le gouvernement a les mettait à disposition des entreprises privées. Elles avaient été vendus progressivement à 'des prix ridiculement bas' à une oligarchie financière choisie, le célèbre Zaibatsu, principalement les familles Misui et Mitsubishi. »*³⁰⁰

En 1870, l'agriculture fournissait 65% du revenu national japonais et, naturellement, 79-80% de la population était employée dans ce secteur. L'industrie offrait seulement 30% de la production générale.³⁰¹ En d'autres termes, l'agriculture était le moteur du nouveau système et le processus de modernisation. L'impôt sur le revenu agricole et le surplus furent redirigés vers l'industrie moderne, les réformes agraire et fiscale, la communication moderne et le transport, les nouveaux réseaux logistiques, les usines modèles et le réforme éducatif. Bien que le gouvernement coopérait avec les banquiers traditionnels, il fonda aussi un système bancaire moderne et ainsi est née la *Nippon Ginko* (« Banque du Japon ») en 1882.³⁰² Les profits des propriétaires de manoirs et les risques industrielles étaient dirigés vers les

²⁹⁷ Mustafa Oran, *op.cit.*, p.136.

²⁹⁸ Selçuk Esenbel, "Türkiye ve Japonya..." *op.cit.*, p. 21.

²⁹⁹ Ruth Benedict, *op.cit.*, p. 67.

³⁰⁰ *Ibid.*, p. 78.

³⁰¹ Murat Demircioğlu, "Japonya'da Sendikacılık", *Çağdaş Japonya'ya Türkiye'den Bakışlar*, ed.

Selçuk Esenbel-Cem Kozlu, İstanbul, Simurg, 1999 p. 40.

³⁰² *Ibid.*

banques. Mais la société a toujours été encouragée à faire des économies et à éviter de dépenser leurs revenus en consommation.³⁰³

Les taxes des douanières étaient également très utiles pour garder les frais généraux dans le cadre que le gouvernement décida. Les États occidentaux faisaient de même, comme l'Angleterre qui était le premier pays de la révolution industrielle, ou l'Allemagne qui comme le Japon essayait de « rattraper » les autres ; le processus d'industrialisation allait de pair avec des pratiques et des règlements sur les douanes personnalisés. Ici, il y a aussi une autre similitude entre les exemples occidentaux et le Japon, comme les autres, le développement industriel a commencé avec le secteur textile. Parfois les coïncidences comptent, comme l'indique par Esenbel : En 1860, il y avait une épidémie de vers à soie en Europe et pour cette raison, pendant une longue période, les matières premières et produits semi-finis du secteur textile en soie furent seulement fournis par le Japon. (Voir Annexe 16. et Annexe 17.) Cela permit de fournir un capital au Japon, ainsi l'expérience et le transfert de technologie qu'il avait été nécessaire pour démarrer et tirer vers le haut son secteur du textile (de l'industrie).³⁰⁴ Le gouvernement obtint rapidement le bénéfice du capital et du transfert technologique entre ce dernier et l'Angleterre, les Etats-Unis, l'Allemagne et l'Italie, car en effet, sans le pionnier du gouvernement, cela n'aurait pas été possible.

Depuis cette date, la politique économique l'Etat utilisant son système dual d'industries modernes et les ateliers d'exploitations dans le même temps, le Japon améliora considérablement son système industriel. En 1900, il y avait 700.000 métiers à main et 32.000 métiers mécaniques au Japon. En 1913, le Japon exportait plus de 50% de ses propres produits textiles.³⁰⁵ Comme tout ses rivaux, le Japon commença avec du textile et ce secteur permit de promouvoir les autres secteurs industrielles. Bien que les capitulations aient ravagé l'économie japonaise et que le Japon attendait impatiemment de les abroger, les gouverneurs préférèrent maintenir les affaires avec les Etats occidentaux dans l'intérêt du Japon.

Comme une deuxième « coïncidence », la Première Guerre Mondiale fût une autre « chance » pour le Japon. Alors que la guerre dévastait des ressources des États occidentaux, elle n'affectait le Japon dans ce sens, celui-ci prit facilement le contrôle

³⁰³ Ahmet Cihan, *op.cit.*, p. 129.

³⁰⁴ Selçuk Esenbel, "Türkiye ve Japonya..." *op.cit.*, pp. 24-25.

³⁰⁵ *Ibid.*, p.26.

de certaines ex-colonies allemandes. Plus important encore, les États occidentaux durent faire de leurs industries des « industries de guerre ». Ce qui fait qu'ils ne pouvaient plus produire des biens de consommation pour l'exportation. Pendant cette pénurie, le Japon profita de cette chance pour produire et vendre des produits de consommation. En effet, l'absence des États occidentaux sur les marchés internationaux permit au Japon d'enregistrer un grand profit et finança la modernisation -particulièrement de l'armée- après la Première Guerre Mondiale.³⁰⁶

Tandis que les sous-structures judiciaires et physiques avaient été améliorées, le processus d'industrialisation se développa via des « usines modèles » qui étaient gérés par le gouvernement. Selon ce dernier, le développement socio-économique était alors le seul moyen de garder une certaine unité nationale et la souveraineté. Pour cette raison, le nouveau système fût basé selon la forme néo-mercantiliste.³⁰⁷ Car le Japon est un pays pauvre en ressources naturelles. Alors, le Japon tenta d'importer des ressources naturelles afin d'équilibrer sa situation économique grâce aux revenus gagnés en exportant des produits finis. C'était différent des modèles des Empires Russe et Ottoman. Le Japon était relié au commerce mondial par des relations d'importation-exportation. D'autres pays essayèrent de conserver leurs ressources naturelles de peur d'un manque d'autosuffisance, mais pour le Japon, il était au contraire, il fallait pouvoir accéder à ces ressources naturelles et les traiter, puis, de trouver des marchés pour les revendre. A cette époque, le Japon a exporté près de la moitié des produits finis chaque année, et si l'on considère l'importance des devises étrangères pour l'importation du Japon, il est plus facile de comprendre pourquoi l'exportation et trouver des marchés internationaux était une « question de vie ou de mort » pour le Japon.³⁰⁸ Le Japon était conscient de sa « vulnérabilité » et pour cette raison, il était toujours à la poursuite d'une politique commerciale étrangère délicate. « La rareté des ressources naturelles » permet une bonne compréhension des affaires et du système économique japonais.³⁰⁹

Maintenant, se pose une question différente : bien qu'il existe un soutien financier, comment le Japon a-t-il pu créer si facilement une bourgeoisie nationale? Même avec un fort soutien financier, il n'est pas toujours si facile de créer une

³⁰⁶ Murat Belge, *op.cit.*, p.408.

³⁰⁷ Sadık Ünay, *op.cit.*, p.117.

³⁰⁸ Selçuk Esenbel, *op.cit.*, p.27.

³⁰⁹ *Ibid.*

« bourgeoisie nationale », comme on le voit dans l'exemple d'*İttihat ve Terakki* (l'Union et Progrès) de l'Empire Ottoman. Pour le Japon, c'était plus différent: le Japon traditionnel légua sa classe capitaliste « nationale » au Japon moderne. La société de Tokugawa était relativement bien éduquée et bien développée. En 1868, tous les membres de la classe samouraï (ce qui signifie 10% de la population totale) étaient alphabétisés. A cette époque, le nombre de la population était d'environ 30 millions et 40% des hommes et 20% de la société était alphabétisé. Ce pourcentage est au-dessus que l'Europe à la même époque.³¹⁰ Cette population pouvait alors se transformer en nouveaux techniciens de l'industrie.

Bien que la période Tokugawa fût stagnante, cette stagnation signifia aussi qu'il n'y eut pas la guerre appauvrissant la société ou bien réduisant les ressources naturelles. « Le Japon de Meiji avait assez d'énergie pour poursuivre une politique impérialiste comme les États occidentaux et aussi pour former une armée puissante. »³¹¹ Cette période de stagnation s'est également vue sur l'augmentation de la population. Durant la période Meiji, la population était d'environ 35 millions (c'était presque même avec la France, dans les années 1880 la population de France était environ 36 millions³¹²) de personnes et ce qui a permis de fournir à la fois les soldats à l'armée ou de travailleurs pour les usines.

Pour avoir un processus de modernisation productif, les Japonais ont observé les sociétés occidentales et essayé d'en retirer le meilleur. Déterminer les domaines de la réforme était une question délicate. Pour cette raison, il a dû être déterminé par les membres du gouvernement.³¹³ Un groupe dirigé par Iwakura Tomomi fût envoyé aux Etats-Unis et en Europe pour discuter des capitulations et malgré qu'ils n'aient pas réussi convaincre les autres Etats au sujet de cette question, ils ont observé les différents domaines de l'Ouest tels que la modernisation militaire en particulier, l'éducation et l'industrialisation. Ils avaient publié cinq volumes d'un guide général pour la modernisation en 1878.³¹⁴ A partir de 1885, le Japon poursuivit une stratégie

³¹⁰ *Ibid.*, p.21.

³¹¹ Kihara Yumiko, *op.cit.*, p. 161.

³¹² "Population in France", *New York Times*, 7 Février 1883, <http://query.nytimes.com/mem/archive-free/pdf?res=FA0815F73D5511738DDDAE0894DA405B8384F0D3>, 12.05.2012.

³¹³ Uğur Altın, "1850-1900 Yılları Arasında Yurtdışına Gönderilen Japonların ve Japonya'ya Gelen Yabancıların Çalışma Alanlarına Göre Dağılımları", *Türkiye'de Japonya Çalışmaları Konferansı I*, İstanbul, Boğaziçi University Press, 2012, p. 381.

³¹⁴ *Ibid.*, p.382.

de « rattrapage » et vit cette stratégie comme indispensable pour ses propres intérêts nationales.³¹⁵

3. Les dimensions patriotiques et nationalistes du processus d'industrialisation

Les questions d'emploi et de l'industrialisation furent traitées comme des questions « d'amour à la nation, de dévouement à l'empire et de patriotisme ». À partir de l'exploitation du travail de la population rurale (les femmes avaient bien évidemment de pires conditions de travail que les hommes au sein de ce groupe), le gouvernement n'a pas hésité à manipuler et à exploiter les sentiments de la population. Les gens étaient encore attachés à leurs terres et cela était promu par le gouvernement car il craignait une diminution de la productivité agraire, mais, ils avaient aussi inclus des procédés industriels par les systèmes du travail aux pièces et du travail au domicile. Dans ce système, les femmes et de leurs conditions sociales avaient été abusé en particulier. En dépit du fait que gouvernement appuyait les *zaibatsu* pour l'exportation, pour la production du marché intérieur et pour le traitement des matières premières ou produits semi-finis dont l'industrie nécessitait, les ateliers de misère avaient également été appuyés, donc, cette façon créa une « dualité » dans la vie économique japonaise.³¹⁶

Pour minimiser le mécontentement des travailleurs, le processus entier était parsemé de phrases ornementales: « La société est une famille et à travailler pour le bien de la famille est une responsabilité civique. Chaque personne servira *Tennō* et sa patrie en tant qu'un citoyen du Japon, en se joignant aux processus industriels. » En effet, ici, il y avait une croyance et une foi de servir l'industrie, car maintenant, c'était « national ». Servir à une « industrie nationale » sans se plaindre permettra de sauvegarder le Japon et de ne pas être « occupé comme la Chine ». Le familisme fût absolument une partie de ce processus comme les traditions et les coutumes.

« La première étape de la modernisation du Japon avait les caractéristiques des pays récemment industrialisés. Le processus de modernisation était motivé par les défis externes ou les agents externes, provoqués du fait que la pays croyait être sous-développé et donc, l'industrialisation était vu comme un objectif national. (...) Le succès

³¹⁵ D. Pilat, **The Economics of Rapid Growth: The Experience of Japan and Korea**, ed. Edward Elgar, Cheltenham, 1994, cité par Sadık Ünay, **op.cit.**, p. 117.

³¹⁶ Ahmet Cihan, **op.cit.**, p. 139.

*du Japon s'est avec l'aide de l'autorité centrale et en utilisant des valeurs traditionnelles qui conseillent l'obéissance au chef et à l'autorité. »*³¹⁷

Il n'y a aucun doute sur la dominance de l'effet familiste sur la vie économique. De toute évidence, lorsque les réformes éducatives furent combinées avec le patriotisme, il fut possible de créer de nouvelles générations entièrement dévoués à leur *tennō* et à leur pays en même temps. Naturellement, les syndicats ne touchaient que peu la population malgré le fait qu'ils aient lutté contre l'exploitation au travail, mais les croyances au sujet du système de valeur, la loyauté et le familisme étaient trop efficaces. En 1899, la politique publique interdit de rejoindre ou de convaincre les gens de se joindre à tout type de grève, ce qui était un obstacle juridique définitif contre les syndicats professionnels. Selon les différents codes de 1900, 1908 et 1925, des interdictions similaires mis en application contre des syndicalistes actifs.³¹⁸ Lorsque le Japon est devenu membre de l'OIL en 1919, les conditions commencèrent à s'améliorer légèrement. En 1930, il y avait trois groupes principaux dans le mouvement du travail japonais: les sociaux-démocrates qui avaient des demandes modérées, les marxistes qui soutenaient l'idée de lutte des classes et un autre groupe illégal communiste qui partisan du Parti Communiste Japonais.³¹⁹

Ces syndicats et le mouvement ouvrier étaient remarquables en bien de points. Ils rappellent que la culture hiérarchique existait et que de nombreuses valeurs sociales traditionnelles de l'obéissance, mais il y avait une autre partie dans la société japonaise qui refusait d'obéir. Naturellement, si l'entreprise fonctionnait en mode occidental, un groupe d'ouvriers demandaient les mêmes droits que les occidentaux ou alors un autre group de partisans de l'idéologie marxiste luttait contre l'industrie capitaliste. Cependant, ils n'étaient pas en général très efficaces. Néanmoins, ils montraient que chaque personne au Japon n'était pas si « obéissante ». En effet, certaines intellectuelles comme Masakazu Yamazaki discutaient du biais sur la société japonaise: Selon lui, avant le processus d'industrialisation, les Japonais étaient plus « individuels ».

Bien que *ie* (système familial japonais) était important, il y avait toujours un espace intérieur, une tolérance pour les différences personnelles dans la société

³¹⁷ *Ibid.*, p. 131.

³¹⁸ Murat Demircioğlu, *op.cit.*, pp. 41-42.

³¹⁹ *Ibid.*, p. 44.

japonaise traditionnelle. Mais, les industries ont besoin les gens « plus similaires », alors que l'Occident affirme que l'industrialisation ouvre également la voie pour « devenir *individu* », en fait le système fonctionne contrairement. Selon Masakazu, la preuve de cette déduction est des « masses » qui « furent créés » par l'industrialisation. Selon lui, si l'industrialisation crée les « masses », alors elle ne peut pas être justifiée qu'elle est un moyen pour choisir l'individualisme. Pour la réalisation de ses objectifs ce qui signifie d'avoir un Etat moderne (ou « occidental »), de l'industrie et de l'armée, les gouvernements japonais transformèrent la société dans un mode de vie occidental et que ce fut la fin de l'individualisme traditionnel japonais.³²⁰

En outre, la majorité de la classe ouvrière étaient diligents, obéissants et plus traditionnel, fut façonnée par les valeurs confucéennes. « *Les caractéristiques culturelles Confucéennes tels que la frugalité, le respect des aînés, la modestie, le sacrifice de soi, l'unité des familles, et le sort de l'union furent utilisées comme ciment social au sein de ce projet de développement pour les succès plus grands.* »³²¹ En bref, ces valeurs sont reconnues comme « des valeurs asiatiques » et Üney suppose qu'en les utilisant, reproduisant et partageant, le Japon réussit à créer une identité sociale solide pendant qu'il s'industrialisait, et c'est l'une des caractéristiques différentielles de l'expérience japonaise.³²²

Y compris les processus d'industrialisation, le mouvement de modernisation japonaise entre 1868 et 1940 fut un projet pour former un empire basé sur l'économie et l'industrie. A cause de son but, ce processus fût différent des mouvements anticolonialistes ou des autres Etats-nations de XX^{ème} siècle.³²³ Bien que socialement, il était l'un des États les plus homogènes, le concept dominant du Japon jusqu'en 1945 était « d'être une puissance impériale ». Ici, « être un empire » signifie le désir de dominer des autres Etats, les cultures ou même les régions asiatiques, comme la Chine, la Corée ou le Taïwan. Pour cette raison, les affaires étrangères du Japon et de l'organisation de la vie économique nationale étaient organisées autour de cette prétention impériale. « Etre un empire au-dessus des nations asiatiques », la relation

³²⁰ Masakazu Yamazaki, **Japon Kültürü – Japonlar ve Bireycilik**, İstanbul, Boğaziçi University Press, 2009, pp. 87-91.

³²¹ Sadık Ünay, **op.cit.**, p. 117.

³²² **ibid.**, p. 119.

³²³ Ramon H. Myers, Mark R. Peattie, **The Japanese Colonial Empire 1895-1945**, Princeton, Princeton University Press, 1984, cité par Selçuk Esenbel, **op.cit.**, p. 28.

entre l'armée et l'oligarchie industrielle servaient au même but, elles avaient été appuyées par les réformes éducatives et l'identité nationale qui a été recréées avec ce sentiment.

Tandis que le discours national du Japon était de plus en plus fort et arrogant, cet objectif et cette prétention d'être un grand empire, le Japon passa un étape irréversible. Après toutes ces expériences, les théories soulignent l'inconvénient de progrès militaires et industriel très rapide. Sans un équilibre entre ces sphères et de la vie sociale, les pays comme l'Italie, l'Allemagne ou le Japon se sont dirigés vers les régimes totalitaires. Bien que le cas japonais fût en peu différent que deux autres, il fut sans aucun doute un exemple de développement déséquilibré.

C. L'éducation : « Rattraper l'Occident »

Examiner et comprendre le système éducatif japonais pourraient sembler facile. Il y a plusieurs arguments bien connus sur le système éducatif japonais et les étudiants japonais: *les japonais diligents, ils ont un désir profond pour apprendre et de leur système est désigné pour les rendre obéissant ; dans ce système, la discipline est essentielle et il y a une tendance militaire puissante.* Ceux-ci peuvent être vrai, mais il faut rappeler que, bien que le système éducatif a été la plupart du temps réorganisé en ère Meiji, l'avait encore les caractéristiques qui viennent des temps anciens.

1. Les racines du système éducatif japonais

La Confucianisme –le bouddhisme Zen en particulier-, sont influents dans l'éducation japonaise. Ces philosophies sont les créateurs du comportement japonais et des comportements quotidiens au sein de mode de vie japonaise. Ses attributs les plus importants à l'éducation sont les notions de *on* et de *giri*. Ce sont des concepts très profonds de la culture japonaise et a une relation proche avec l'éducation. Brièvement, *on* est un lien entre les membres de la famille et il signifie « le total des responsabilités, des engagements et des obligations d'une personne commencent par son / sa naissance. » Comme les gens catholiques qui sont nés sur un « péché originel », les Japonais sont nés sur un « *on* ». ³²⁴ Chaque enfant, doit une *on* à ses membres de la famille, à ses enseignants, à ces maîtres et aux aînés et d'autres personnes importantes dans sa vie. Les gens du même « niveau » ne doit pas un *on*

³²⁴ Murat Belge, *op.cit.*, p.455.

aux autres. Mais *on* ne signifie pas seulement les engagements ou les devoirs, il comprend aussi « la loyauté, l'amour, l'affection ou l'amitié » ; néanmoins il n'est pas un mot équivalent pour définir ces sentiments directement. C'est la somme de tous ces sentiments et ces dettes. Benedict indique qu'il n'y a pas de mot dans d'autres langues pour définir ce genre de sentiment ou de connexion, mais en chinois et en japonais, il y a un vocabulaire assez large sur cette « relation de responsabilité ».³²⁵

Tandis que « *oya on* » est un *on* qui a été prit des parents, « *ko on* » est un autre *on* qui est a été pris de l'empereur. En règle générale, la redevance des *ons* est appelé « *gimu* », mais, la redevance à l'empereur est appelé « *chu* ». *Chu* signifie également « les devoirs et les obligations à l'empereur et au Japon ». *Gimus*, -y compris aussi *chu*- ne sont pas une « redevance intégral », car les contributions de la famille ou des ancêtres ou de l'empereur ne sont pas totalement remboursables; en d'autres termes, ceux-ci sont plus élevés qu'on ne peut pas les rembourser, alors, chaque personne doit essayer de faire son meilleur. D'autre part, « *giri* » est une dette remboursable (comme une faveur professionnelle, une dette financière, etc.) ce qui signifie n'est pas aussi grand que *on*.³²⁶ Même, chaque personne doit quelques *giri* à lui-même / elle-même. Tous les *giri* et *on* sont primordiaux, à rembourser les *on* et les *giri* est le seul moyen d'être honorable. Si l'autorité est plus haute, alors la dette est plus grande. La réforme Meiji principalement interverti les images de *daimyō* et *tennō*, donc les guerriers ont commencé à sentir la présence de *chu* plus fortement. Pour les gens ordinaires, l'échange était entre les parents et le *Tennō*, maintenant, *chu* était plus important que *ko* (« le remboursement aux parents »).

2. La figure de *tennō* dans l'éducation formelle

Mentalement, les réformes de l'éducation de l'ère Meiji ont été principalement basées sur le renforcement de l'image et le rôle de *Tennō*. Comme la transformation et la réinterprétation des mythes et légendes pour créer une identité nationale, les concepts de *on* et *giri* ont été transformées pour une compréhension patriotique. *Chu* fournissait la obéissance absolue, le respect et la fidélité à *Tennō*, donc au Japon. S'il y a une contradiction entre l'obéissance aux parents et l'obéissance à *Tennō*, les gens doivent choisir d'obéir à *Tennō* et ne doivent pas se sentir coupable à cause de leurs choix. Comme le « Saint-Père de la nation », *tennō* était plus considérable que

³²⁵ Ruth Benedict, *op.cit.*, p.84.

³²⁶ *Ibid.*, pp. 99-100.

n'importe quel père. Par l'augmentation de l'alphabétisation, même les gens ordinaires ont appris les mythes traditionnels et la lignée entre *tennō* et Amaterasu- la déesse du soleil et c'était absolument utile pour accepter *tennō* comme le « Saint-Père ».

Tennō a toujours été une figure « divin », mais avant l'ère Meiji *tennō* n'était pas efficace ou avait d'influence sur les gens dans l'ère Tokugawa.³²⁷ Tandis que les pré-nationalistes appuyaient l'idée de retourner aux racines, l'influence du shintōisme avait augmenté avec le concept de *Tennō*. *Shintō* et *Tennō* ont été présentés comme un concept ensemble mais c'était différent que les relations entre « Pape-catholicisme » et « calife-Islam ». Dans la première, le pape est un personnage qui affaiblit l'autorité des empereurs, dans l'histoire il y a beaucoup d'exemples de la dualité pape-empereur. Dans la deuxième, au moins pour le souverain ottoman, Califat n'était pas ce qui signifie plus qu'une chose symbolique. Les souverains ont commencé à l'utiliser comme un « titre » pour la création d'une nouvelle figure pour unifier les musulmans quand les mouvements nationalistes ont apparus et l'empire a commencé à se diviser.

Le processus japonais a quelques similarités avec le processus ottoman. Pour créer une figure « actif », les bureaucrates de l'ère Meiji ont préféré de revitaliser le personnage historique de *tennō* dans le processus de création d'une conscience nationale.³²⁸ D'ailleurs, le Califat a été aboli après les révolutions turques car après ce point, il a été semblait un « obstacle » contre une vie laïque et contre l'unification des individus ; mais au Japon, il n'y avait pas un tel risque, le shintō et le *tennō* n'étaient pas en contradiction avec un système laïque. Bien que l'existence d'un « Shintō officielle », l'autorité de shōguns japonais étaient laïques, même quand leur autorité temporel a passée à *Tennō* et fonctionnait avec son autorité divine, il n'a pas été un obstacle pour l'unité nationale du Japon, par conséquent, le Japon n'était pas obligé d'être laïque pour une unification nationale. Pour cette raison, les tendances nationalistes qui ont commencé avec des recherches sur la philologie, la littérature et l'histoire comme toujours, et les hommes d'Etat qui ont élevés dans ce système éducatif, comme Ito Hirobumi, ont attribué une importance à l'unité national plus que le laïcisme et ils ont supposé que le rôle de *tennō* était une « axe » pour la

³²⁷ Kihara Yumiko, *op.cit.*, p.163.

³²⁸ *Ibid.*, p. 166.

nouvelle unité nationale au lieu d'une constitution nationale.³²⁹ (Ce concept a prévalu jusqu'à la mise en œuvre de la Constitution « laïque » après l'occupation américaine, malgré les existences des constitutions nationales japonaises avant la Seconde Guerre Mondiale, ceux-ci n'étaient pas totalement hors de nationalisme japonais « religieux ».)³³⁰

Sans la compréhension des concepts de *on-giri-gimu* et le rôle de *tennō*, les réformes Meiji et le nouveau système éducatif japonais peuvent sembler moins significatives ou elles peuvent sembler tout comme un autre cliché de la discipline japonaise. Mais en fait, si l'on ne considère pas des origines, il deviendra également impossible de comprendre pourquoi des jeunes étudiants universitaires ont accepté d'être un pilote de *kamikaze*. Le système éducatif japonais a créé de nouvelles générations en transformant et en reproduisant les concepts traditionnels et ça explique le « succès » des réformes de l'éducation japonais.³³¹

*« (...) le point de vue confucéen du comportement personnel approprié, modifié par l'affirmation que la loyauté a pris une place sur la piété filiale. Les copies de portraits de l'empereur et Le Rescrit d'Education ont été placés dans toutes les écoles comme des objets de vénération rituelle. »*³³²

3. L'éducation et la remilitarisation après la Rénovation Meiji

Les premières institutions de l'éducation formelle ont été mises en place dans l'ère Tokugawa et qu'ils servaient non seulement pour l'éducation des enfants de familles de samouraïs (5-6% de la population totale), mais aussi pour les enfants d'agriculteurs (80% de la population totale). Pour l'enseignement supérieur, les nouvelles écoles appelé « *Shoseiko* » ont été formés par shōguns et l'administration locale ont formé leurs propres académies sous le nom de « *Hanko* ». Pour les zones rurales, il y avait certaines écoles communes pour les gens ordinaires appelés « *Tera-Koya* ». A la fin de la période Tokugawa, le nombre total des écoles était d'environ 14,000-15,000.³³³ Cette institutionnalisation antérieure qui avait fusionné

³²⁹ *Ibid.*, p. 170.

³³⁰ *Ibid.*, p.179.

³³¹ Emiko Ohnuki-Tierney note que la plupart des pilotes dans les attaques kamikazes ne sont pas des officiers commissionnés, mais les gens civile, en particulier les étudiants. Cela pourrait être considéré comme le signe d'un « lavage de cerveau réussi », car il n'y avait pas d'imposition pour cette mission. Pour consulter le tableau des statistiques, Emiko Ohnuki-Tierney, **Kamikaze, Cherry Blossoms and Nationalism: The Militarization of Aesthetics in Japanese History**, Chicago, University of Chicago Press, 2002, p. 167.

³³² William G. Beasley, **The Rise of Modern Japan**, London, The Orion Publishing Group, 2000, p. 82.

³³³ Ronald Philip Dore, **Education in Tokugawa Japan**, London, Routledge, 1965, p.68-123, 252-290, cité par Ahmet Cihan, *op.cit.*, p.16.

avec les valeurs traditionnelles du confucianisme sur la connaissance et le savoir, était absolument une base importante pour les périodes suivantes. En effet, les dirigeants de la Rénovation Meiji et d'autres intellectuels ont été élevés dans les *terakoya* traditionnels.³³⁴

En 1871, le *Monbusho* (le Ministère de l'Education Nationale) a été formé et une stratégie détaillée éducatif a été prévu. Selon le programme, le gouvernement a ouvert 25.000 nouvelles écoles et a commencé à imposer l'enseignement obligatoire en 1872.³³⁵ Pour augmenter le niveau d'alphabétisation, les centres communautaires ont été formés dans les zones rurales; aussi, les écoles d'art, écoles techniques et écoles de formation professionnelle ont été formés par le gouvernement. Avant l'imposition de l'enseignement obligatoire, le taux de la scolarisation était d'environ 40% pour les garçons et 15% pour les filles, mais juste en 1875, le pourcentage de scolarisation pour l'enseignement primaire a augmenté à 54% pour les garçons et 19% pour les filles.³³⁶ Y compris l'application scolarité obligatoire, le pourcentage de l'inscription dans les écoles primaires était d'environ 95% au début de XX^{ème} siècle.³³⁷

Les gouvernements Meiji ont donné la priorité à l'enseignement primaire plutôt que des études avancées. Les autres pays qui tentaient d'avoir un Etat moderne et de la conscience nationale généralement prisait en charge de créer de nouvelles élites de l'État, y compris les experts en médecine, en ingénierie et en militaires. Mais les gouvernements japonais ont préféré concentrer sur les écoles primaires plutôt que les écoles supérieures ou des universités. Bien que les écoles primaires aient été formées en 1872, le premier université japonais - l'Université Impériale- a été ouvert à Tokyo en 1886 avec ses six facultés de droit, de médecine, d'ingénierie, des sciences, de littérature et d'agriculture.³³⁸ Le choix du gouvernement peut être expliqué via du principal objectif de l'éducation japonaise: l'éducation formelle au Japon a été fondée sur le comportement, l'attitude et les valeurs sociales plutôt que le

³³⁴ Bozkurt Güvenç, *op.cit.*, 268.

³³⁵ Monbusho, *Japan's Modern Educational System*, s.31, cité par Ahmet Cihan, *op.cit.*, p.18.

³³⁶ Ronald Philip Dore, *Education in Tokugawa Japan*, London, Routledge, 1965, pp. 68-123, 252-290, cité par Ahmet Cihan, *op.cit.*, p.16.

³³⁷ Japonya, *İstanbul Sanayi Odası Yayını*, Japonya, IST, s. 299, cité par Murat Demircioğlu, *op.cit.*, p. 39.

³³⁸ Donald Roden, *Schooldays in Imperial Japan: A study in the Culture of a Student Elite*, California, University of California Press, 1980, p.51.

savoir et les compétences.³³⁹ Le concept de l'éducation était plus « spirituel » l'éducation a été perçue comme un moyen d'obtenir une personnalité plus honorable. Pour cette raison, l'éducation a toujours été plus importante que la formation. Par l'éducation, il a été destiné à rendre la loyauté et l'honnêteté des enfants acquise (*seijitsu*), l'appréciation et la gratitude (*arigatai / kansha*) et la maîtrise de soi.³⁴⁰ Ce genre de l'éducation qui « construire des personnages » a été nommé en général comme « *kokoro* » et ce n'était pas seulement un sujet dans le programme d'étude, mais une stratégie générale et de l'objet dans la vie éducative.³⁴¹ De toute évidence, étant un membre bien élevé de la société japonais est plus important que d'être bien éduquée. La mentalité est basée sur la structure la citoyenneté, le patriotisme et la structure de nation-famille.

La devise qui sous-tend de cette perception est cristallisé dans les mots de Prince Shotoku: « *Wa o-motte totoishi-to nasu.* » (« Harmonie et la paix devraient être les objets de vénération. ») « *Wa* » signifie l'harmonie et la solidarité et un autre mot qui est dérivée de *Wa* est « *Wakon* », « l'esprit japonais et de la conscience japonaise ». ³⁴² Le *kanji* de *Wa* a été pendu sur les murs dans toutes les classes comme l'image de *Tennō* et ces deux étaient les principales choses que les enfants japonais ont été éduqués pour servir. Etre un serveur obéissant de *Tennō* et servir au Japon requéraient d'être travailleur et idéaliste. Bien qu'il existe un cliché fausse sur la discipline japonaise, en fait, ce n'était pas un concept appliqué par les enseignants, mais c'était une question d'autodiscipline, la diligence des nouvelles générations découlait de ce souhait idéaliste. En effet, l'éducation au Japon après la Restauration collaborait toujours avec l'Etat pour modeler les nouvelles générations selon les intérêts des gouvernements et cette collaboration ne s'est jamais interrompue. Ainsi, elle était cohérente avec le processus de la transformation des allégeances féodales. Le triptyque « Etat-religion-éducation » (*saiseikyōitchi*) résume bien le lien entre l'Etat japonais modern et féodal, et rôle de l'éducation dans ce processus.³⁴³

Pendant que l'Etat féodal devenait un Etat moderne, « rattraper l'Ouest » était l'objet principal et naturellement, les plus jeunes membres de la société adoptèrent cette idée plus simplement et plus profondément. Bien sûr, il y avait quelques

³³⁹ Ahmet Cihan, **op.cit.**, p.19.

³⁴⁰ **ibid.**, p.34.

³⁴¹ **ibid.**

³⁴² Bozkurt Güvenç, **op.cit.**, p. 267.

³⁴³ Richard Dubreuil, **op.cit.**, p. 140.

suggestions « radicales » de réforme telles que l'adoption l'anglais comme langue maternelle³⁴⁴ ou de se marier avec des femmes étrangères pour l'évolution de la nation (Le propriétaire de la suggestion était Mori Arinori, le ministre de l'éducation, et il a été assassiné par un samouraï dans un temple à cause de sa suggestion).³⁴⁵ Mais surtout, la stratégie de rattrapage marchait sur le soutien de l'industrie par la formation et l'éducation. Pour ce faire, les étudiants japonais ont été envoyés aux pays différents européens et aux Etats-Unis à partir des visites de la Commission Iwakura dans les années 1870.³⁴⁶ Les étudiants en Allemagne (29%) généralement étudiaient la science politique, de la pharmacie et les sciences naturelles, aux Etats-Unis (29%) sur l'ingénierie minière, le commerce, la technologie et de l'ingénierie agricole, en Angleterre (18%) sur l'ingénierie, l'industrie et le commerce et en France (12%) sur le droit.³⁴⁷ Par ailleurs, les professeurs occidentaux ont été invités aux écoles japonaises et aux universités. En 1874, il y avait 211 enseignants occidentaux dans les lycées. En 1877, 27 des 35 professeurs étaient occidentaux dans l'Université de Tokyo.³⁴⁸ Au discours de la cérémonie d'ouverture de l'Université de Tokyo, le ministre de l'Industrie, Ito Hirobumi appelait les jeunes à rejoindre la politique d'éducation du gouvernement et de servir au Japon:

*« En cette occasion solennelle, je prie instamment tous les jeunes ambitieux de s'inscrire dans cette école, à étudier assidûment, pour parfaire leurs talents, et de servir leurs postes différents avec dévouement. Si cela est fait, puis comme une question de cours, nous serons en mesure de le faire sans les étrangers. Nous nous remplirons les domaines avec les chemins de fer et d'autres merveilles technologiques qui serviront de base pour les développements ultérieurs de continuer pendant quelques générations innombrables. La gloire de notre Terre Impériale brillera pour rayonner sur des rivages étrangers, tandis qu'à la maison, haute et basse se partageront les avantages d'une grande civilisation. Par conséquent, permettre à tous les jeunes ambitieux à travers le pays s'employer vigoureusement à leurs études. »*³⁴⁹

Apparemment, l'éducation n'était pas seulement un dispositif pour la création des nouvelles générations comme les membres nationalistes obéissants de la société ; dans les yeux des gouvernements Meiji, ils également avaient l'objectif de créer leurs

³⁴⁴ Selçuk Esenbel, "**Japonya ve Türkiye...**" *op.cit.*, p. 18.

³⁴⁵ Murat Belge, *op.cit.*, p.398. Il aussi note qu'une même genre de suggestion a été proposée par Abdullah Cevdet dans l'empire Ottoman.

³⁴⁶ Uğur Altın, "1850-1900 Yılları Arasında Yurtdışına Gönderilen Japonların ve Japonya'ya Gelen Yabancıların Çalışma Alanlarına Göre Dağılımları", **Türkiye'de Japonya Çalışmaları Konferansı I**, İstanbul, Boğaziçi University Press, 2012, pp. 382-383.

³⁴⁷ *Ibid.*, p.385.

³⁴⁸ *Ibid.*, p.386.

³⁴⁹ Umetani Noboru, **Oyatai gaikokujin: Meiji Nihon no wakiyakutachi**, Tokyo, Nihon Keizai Shimbunsha, 1965, pp.209-23., cité par S. Hirakawa, **The Cambridge History of Japan vol.5**, Cambridge, Cambridge University Press, 2007, p. 469.

propres ressources humaines bien équipées. Avoir leurs propres experts était le moyen le plus sûr pour le développement industriel et les dirigeants du Japon avaient conscience de cela. Kido Takayoshi, un membre de la Commission Iwakura observateur a insisté sur ce point:

*« Nous devons clairement avoir les écoles si nous voulons encourager le développement de notre pays comme un pays civilisé, d'améliorer les connaissances des gens ordinaires, d'établir la puissance de l'Etat, et de maintenir notre indépendance et notre souveraineté. Nos gens ne sont pas différents des Américains ou des Européens d'aujourd'hui, tout cela est une question d'éducation ou le manque d'éducation. »*³⁵⁰

Kirkup, le poète anglais, critiqué le Japon en raison de leur politique de l'éducation, selon lui, « il n'ya pas d'éducation au Japon », en d'autres termes, le système éducatif au Japon « n'éduquer pas » les enfants, mais « les programme » en fonction des normes et des valeurs sociaux rigides.³⁵¹ C'est une critique occidentale sur l'éducation formelle japonaise, mais, il affiche des perceptions différentes: Alors que les Etats occidentaux éduquaient des enfants pour les rendre « les membres indépendants de sociétés ouvertes », le Japon éduquait des enfants pour les rendre « les membres interdépendants d'une grande famille ». Néanmoins, même cette assomption peut être aussi partial et inéquitable, car ce genre d'éducation européenne est créé après quelques expériences telles que l'Allemagne de Hitler, l'Italie de Mussolini ou de l'Espagne de Franco. La mentalité éducative dans la fin de XIX^{ème} siècle et le début de XX^{ème} siècle était basée sur l'idée de « créer de bons citoyens et des membres de la nation » et c'était une attitude générale quel que soit les pays ou même les continents.

Ce choix du gouvernement japonais a causé d'un système éducatif qui avait des tendances totalitaires et militaires, mais aussi, il a introduit un concept égalitaire au système. Malgré qu'il y ait une vie sociale extrêmement inégale dans le XIX^{ème} siècle au Japon, au moins dans le domaine de l'éducation, les enfants étaient bien traités avec une mentalité égalitaire quel que soit leur sexe ou de positions sociales. Bien sûr, l'adoption de l'aspect égalitaire était un autre choix politique des dirigeants de Meiji. Ils visaient à créer un système unifié - pas totalement égale, mais unifiée - de la nation et de cette mentalité égalitaire à l'éducation est devenu vraiment utile

³⁵⁰ Irokawa Daikichi, **The Culture of the Meiji Period**, traduction édité par Marius B. Jansen , Princeton, N.J.: Princeton University Press, 1985, pp.54-55, cité par B.J. Marius, **The Cambridge History of Japan vol.5**, Cambridge, Cambridge University Press, 2007, p.26.

³⁵¹ James Kirkup, **Japanese Themes and Scenes: Essays on Japanese Character and Society**, Tokio, Tsurumi Shoten, 1971, pp. 75-87, cité par Bozkurt Güvenç, *op.cit.*, p. 267.

pour effacer les classes traditionnellement privilégiées. Bien que cette perception a fonctionné dans de bonnes manières, on ne peut nier son côté négatif et ses effets militaires. Bien sûr, il y avait quelques autres effets étrangers sur le nationalisme militaire japonais, par exemple, il était connu que les étudiants japonais qui ont étudié en Allemagne ont été influencés par le style de nationalisme allemand, qui a fait l'éloge à l'hierarchie, à l'ordre et à la systématisation centrale. D'autre part, il y avait d'autres étudiants en Etats-Unis qui ont été influencés par le libéralisme, l'individualisme occidental ou l'empirisme. Alors que l'armée de terre était généralement en style allemand, les forces navales étaient plus libérales en raison des effets des États-Unis et de la Grande-Bretagne. Mais à la fin, le nationalisme hiérarchique en style allemand a dépassé le nationalisme civil. Le Japon a commencé à appliquer un système éducatif qui avait les tendances militaires avant l'Allemagne, donc il est possible de dire que le Japon aurait pu devenir un exemple utilisant le système éducatif pour l'endoctrinement politique par ses techniques totalitaires.³⁵² (Voir Annexe 18., Annexe 19., Annexe 20) Mais dans l'analyse finale, l'Allemagne était la coté « donnant » et le Japon était « recevant », bien que le Japon avait l'antériorité de 3 ans.³⁵³

« Dans les classes et dans le quart de l'armée, les jeunes ont appris d'être fiers de les traditions militaires du Japon et pour cette raison, ils ont commencé à croire que de mourir pour son pays et pour son empire était la chose la plus heureux dans la vie d'un homme, et 'la structure nationale' et 'l'esprit japonais' qui ont été définis ambiguëment étaient les seules vertus. L'armée et le gouvernement avait réussi à créer et à imposer un nationalisme radical aux gens ordinaires, bien que c'était une fonctionnalité des élites jusqu'à cette date, aussi, ils ont propagé le sentiment d'une loyauté absolue à l'empire qui a été créé par les historiens et les propagandistes shintōistes. Enfin, l'utilisation pragmatique de l'éducation au Japon pour un objectif politique et militaire a été accomplie avec succès totalement et brutalement. »³⁵⁴

Dans son roman célèbre - *Shibumi* - Trevenian donne un détail sur les étudiants japonais: Ils essaient de prouver leur force corporelle, de l'endurance et l'esprit des samouraïs par faisant de la gymnastique demi-nu de la cour glacée de l'école. Lorsque l'un d'eux veut porter ses gants, ils se moquent de lui comme l'appelant *yowamushi* qui signifie « mauviette ». ³⁵⁵ Nitobe confirme ce point de vue, son anecdote similaire qu'il raconte dans son livre résume bien de ce point.

« Les racontes des exploits militaires ont été répétées presque avant les garçons ont quitté le sein de leur mère. Est-ce qu'un bébé pleure pour une douleur? La mère lui

³⁵² Ahmet Cihan, **op.cit.**, p. 106-107.

³⁵³ Murat Belge, **op.cit.**, p. 402.

³⁵⁴ Ahmet Cihan, **op.cit.**, p. 89.

³⁵⁵ Trevanian, **Shibumi**, İstanbul, E Yayınları, 2004, p. 97.

reproche de cette façon: 'Qu'est-ce lâche de pleurer pour une douleur minime! Que ferez-vous lorsque votre bras est coupé dans la bataille? Qu'est-ce [que vous allez faire] lorsque vous êtes appelés à se faire hara-kiri?' »³⁵⁶

4. L'historiographie de l'Ere Meiji

« 'Qui contrôle le passé' disait le slogan du Parti 'contrôle la futur : Qui contrôle le présent contrôle le passé' »

George Orwell, 1984

L'historiographie, les manuels scolaires et l'attitude sur l'histoire formel japonais étaient désignés sous l'effet du discours militariste, impérialiste et sexiste du l'Ere Meiji. La remilitarisation de la société par l'éducation porte habituellement un discours mâle dominant et donne les références à la puissance physique et à l'endurance. Belge note certaines pratiques obligatoires dans l'éducation japonaise, comme les visites effrayants aux postes d'exécution, aux cimetières ou aux maisons hantées, les enfants ont été forcés pour aller ces lieux dans la nuit ou aller seul; « ce qui était bon pour leur éducation, car ils apprennent à être courageux ». ³⁵⁷ La bravoure, le courage, l'obéissance, ils correspondent à la hiérarchie patriarcale et les valeurs traditionnelles. De toute évidence, le Japon a fusionné ses valeurs traditionnelles des samouraïs avec son nouveau système éducatif et donc, le nouveau système a été correspondant parfaitement aux désirs des gouverneurs. ³⁵⁸

Abolir les classes privilégiées et de mettre fin à des mercenaires, c'est toujours une militarisation étendue dans la société. Désormais, les membres de la société sont « les soldats de la nation » quel que soit leurs statues sociales ou de sexe. Être fier des victoires historiques martiaux, a commémorer les martyres tombés au combat, à désirer être un serviteur célèbre de *Tennō* comme les précédents ; toutes ces désirs ont été cultivées par l'éducation formelle et sociale. Entre les années 1905 et 1913, presque 27.000 livres et 1.500-2000 magazines ont été publiés, c'était la deuxième grande publication du monde (le premier était l'Allemagne). ³⁵⁹ Comme Anderson dit, il y avait une relation choisie entre la nationalisation et l'édition, les

³⁵⁶ Inazo Nitobe, **Bushido, the Soul of Japan: An Exposition of Japanese Thoughts**, Evinity Publishing Kindle Edition, 2009, p. 30.

³⁵⁷ Murat Belge, **op.cit.**, p. 466.

³⁵⁸ Hale Öner, "Japonya Gerçekleri İçinde Paternalizm ve Hizmetkâr Liderliğin Yorumlanması", **Türkiye'de Japonya Çalışmaları Konferansı I**, İstanbul, Boğaziçi University Press, 2012, pp. 168-178.

³⁵⁹ Carol Gluck, **Japan's Modern Myths – Ideology in the Late Meiji Period**, Princeton, Princeton University Press, 1985, p. 12.

livres, les magazines, les journaux étaient les instruments des gouvernements pour « faire » l'histoire et pour la propagation de l'histoire formelle.³⁶⁰ Bien sûr, l'historiographie est un élément important de ce processus:

« L'historiographie officielle pendant l'ère Meiji a été encouragée jusqu'à ce que 'le recherche historique', aussi appelée 'l'histoire pure' (junsui shigaku) doive être séparée des autres formes d'histoire, connues comme 'histoire appliquée' (ōyō shigaku). (...) Ce point, distingué la vraie recherche historique de l'histoire à des fins pédagogique révèle la volonté de manipuler l'histoire pour créer une vision spécifique de la nation à travers l'éducation. Car l'école est le vecteur traditionnel du nationalisme d'Etat. »³⁶¹

Nozaki approuve l'utilisation des récits militaires et souligne également l'importance de l'historiographie pour la création de l'identité nationale:

« Un Etat-nation moderne gouverne son peuple en partie par la création et la diffusion des récits. Un site important de ces efforts est le manuel scolaire, en particulier les manuels de l'histoire et des sciences sociaux. Après tout, l'éducation est l'un des moyens les plus efficaces pour promouvoir un récit national (l'histoire officielle) et à faire et refaire certaines identités dans l'identité nationale. (...) Pour être sûr, les luttes pour le récit national existait au Japon avant et même pendant la Seconde Guerre mondiale, quand les récits officiels tels que le Rescrit Impérial sur L'éducation et autres 'beaux récits militaristes' ont joué un rôle crucial dans la formation de l'identité japonaise. L'oppression sévère et souvent violente de l'Etat a créé un environnement difficile ou même impossible contre l'expression des contre-récits (par exemple, le mouvement prolétarien éducatif) pour rediriger la route de nation. »³⁶²

Comme elle indique, il y avait un autre groupe pour protester contre les applications éducatives au Japon. Membres de l'aile gauche critiquaient le système éducatif, car l'approche éducative que le gouvernement appuyait « créait des masses et cela fonctionne pour le bénéfice du capitalisme monopoliste ». ³⁶³ Depuis les années 1920, les protestations contre l'éducation et du gouvernement augmentaient, et ce n'était pas une coïncidence car la période Taishō fut le début de la culmination de militarisation dans la société japonaise. Dans sa satire nommé *Kappa* (1927), Ryunosuke Akutagawa crée une utopie et critique cette période dans toutes ses parties.³⁶⁴ En outre, la littérature prolétarienne était soulevée dans les années des 1920, Takiji Kobayashi, le membre du Parti Communiste et l'auteur, donne un portrait réaliste socialiste de la période dans son roman célèbre *Kanikosen* (Le Bateau-Usine) en 1929 et quatre années après, il est mort sous la torture de la police

³⁶⁰ Pour plus d'information sur "history-making", voir Edward Hallett Carr, *Tarih Nedir?*, İstanbul, İletişim, 2012.

³⁶¹ Céline Pajon, "Le revisionnisme historique actuel au Japon: Entre histoire et nation", Mémoire de fin d'études, Directeur: Philippe Pelletier, L'Institut Politique de Lyon, 2001, p. 18.

³⁶² Yoshiko Nozaki, *War Memory, Nationalism and Education in Postwar Japan, 1945-2007: The Japanese history textbooks controversy and Ienaga Saburo's court challenges*, London, Routledge, New York, 2008, p.2.

³⁶³ Ahmet Cihan, *op.cit.*, p.26.

³⁶⁴ Ryūnosuke Akutagawa, *Kappa*, İstanbul, Boğaziçi University Press, 2010.

Taishō.³⁶⁵ Comme Nozaki l'indique, la réaction du gouvernement était très forte et gouvernements n'ont pas hésité à utiliser la force contre les mouvements socialistes et communistes. Leurs attitudes politiques ont rendu leurs opinions presque « uniques » dans tous les domaines, tout comme ils l'ont fait dans la sphère éducative. Le processus de « l'invention de tradition » et « l'éveil de nation » a développé « incessant » à l'aide d'une alliance entre les gouverneurs et de l'armée.

D. Le sexe et la construction des rôles sociaux en vue de la construction nationale moderne

Le sexe est une partie muette mais importante de question d'identité nationale au Japon. Surtout après la Restauration de Meiji, un ensemble des réformes fût introduite dans ce domaine, spécialement pour l'éducation car les femmes « modernes et éduquées » étaient un symbole important, un moyen du prestige qui avait été utilisé par le gouvernement. (Voir Annexe 21.) Mais encore, « l'histoire de la problématique de sexe » n'était pas si différente au Japon que celle de ses contemporains européens : l'esprit mâle guerrier exalté et l'obéissance féminine louangée. « *La construction de l'identité nationale incarne presque toujours les images explicites ou implicites de sexe.* »³⁶⁶ Les questions des relations entre les hommes et les femmes (*danjo kankei*) et de la position sociale de la femme dans la société japonaise furent traitées par un large éventail des réformateurs sociaux, des universitaires et des écrivains populaires, mais il n'en reste pas moins que « le sexe est silencieux en grande partie ». ³⁶⁷ Même si quelques informations sur les impératrices ou femmes royales peuvent être trouvées, il est très difficile de trouver des informations historiques spécifiquement sur les « femmes ordinaires ».

L'histoire des femmes du peuple (*chi'iki josei-shi*) est une sphère de recherches historiques relativement récente.³⁶⁸ Mais les recherches sur les femmes et leur mode de vie comme d'autres recherches sur les « groupes officiellement ignorés de la société » peuvent permettre de changer les stéréotypes sur certains faits sociaux.

« En tant que 'praxis révolutionnaire', une nouvelle écriture de l'histoire pourrait fournir une interface à travers laquelle les femmes, les étudiants, les agriculteurs et les

³⁶⁵ İnan Öner, "Yabancılaştırma ve Direnişin Öyküsü: 15 Mart 1928, 1920'li Yıllar: Japonya'da Toplumsal Gerçekçiliğın Baharı ve Kobayaşı Takici", **Türkiye'de Japonya Çalışmaları Konferansı I**, İstanbul, Boğaziçi University Press, 2012, p. 208-209.

³⁶⁶ Tessa Morris-Suzuki, **op.cit.**, p. 135.

³⁶⁷ **Ibid.**, p.110.

³⁶⁸ Curtis Anderson Gayle, **Women's History and Local Community in Postwar Japan**, London, Routledge, 2010, p. 1.

autres pourraient devenir le centre d'une formation au 'réveil culturel' qui conduirait à un plus grand sens des responsabilités historiques et sociales (ou de 'subjectivité révolutionnaire') sur la classe ouvrière et les femmes au Japon. En effet, l'expression populaire « l'histoire du peuple » (jinmun no rekishi) portait en elle avec un sens de responsabilité quasi-éthique pour la classe ouvrière, et d'autres dont les voix avaient longtemps tenues au silence, elle a un impact direct sur le paysage historique et sur la sphère publique. »³⁶⁹

1. Le sexe et le langage

Les distinctions de sexe commencent même dans la langue japonaise. Dans le langage quotidien, des mots utilisés par les hommes et les femmes peuvent être différents. En général, les femmes utilisent un langage plus « poli » et l'utilisation du préfixe « o » qui est un préfixe honorifique est plus fréquente ; mais à cause de cette fréquence, « l'obsession d'honneur » des femmes japonaises a souvent été critiquée.³⁷⁰ Mais sans aucun doute, c'est ce que la société japonaise exige des femmes: Être belle, gentille et obéissante. Ce sont en fait des caractéristiques attribuées à la culture japonaise par les cultures occidentales. Mais au sein de leur propre culture, les japonais faisaient leur propre distinction entre les hommes et les femmes. L'écriture japonaise était un exemple fort: hormis le système d'écriture chinois de *kanji* (système d'écriture idéographique), le japonais a traditionnellement deux alphabets différents, *katakana* et *hiragana* (les deux syllabaires japonais). En général, ils sont appelés *kana*. Le système *kana* fut créé par des moines japonais durant la période Heian (794-1185) à l'usage par les femmes en particulier, ou pour d'autres groupes qui ne pouvaient pas avoir accès à l'éducation facilement.

Pendant longtemps, les Japonais croyaient que l'écriture de quelqu'un éduqué de devait d'être en *kanji*. Les *katakana* commencèrent à être utilisés pour écrire les mots étrangers (c'est une façon de garder les « effets étrangers » séparés de la culture japonaise, de cette manière, dans un texte, les mots japonais et non japonais peuvent être facilement identifiés), jusqu'à l'époque moderne, les *hiragana* étaient utilisés pour écrire des lettres personnelles, des idées et des émotions ; et ils étaient plutôt utilisés par les femmes. Les *hiragana*, les femmes et la littérature se croisent: Le premier roman du Japon (qui est en fait le premier roman dans l'histoire de la littérature mondiale) *Genji Monogatari* (« Le Dit du Genji ») fut écrit en *hiragana* au XI^{ème}

³⁶⁹ *Ibid.*, p. 5.

³⁷⁰ Bozkurt Güvenç, *op.cit.*, p. 243.

siècle et son auteur, Murasaki Shikibu était une femme japonaise.³⁷¹ Dans son roman, elle dépeignait le monde intérieur des membres de la Cour. Jusqu'à l'époque moderne, les *hiragana* furent l'alphabet des femmes et elles étaient les littérateurs de l'ancien Japon, mais tandis qu'elles écrivaient sur les émotions, les mondes intérieurs ou des lieux privés, les hommes pensaient c'était les seules choses que les femmes pouvaient faire:

*« Le véritable langage japonais était écrit en kana, la base de soi-disant des lettres féminines. Les véritables classiques japonais se composent de littérature écrits par des écrivains femmes. (...) J'imagine que dans la société de Heian, la logique et les émotions, ou l'intellect et les émotions, ont été clairement divisés entre les hommes et les femmes respectivement. Les femmes représentaient les sentiments et les émotions ainsi que la sphère interne et de la vie privée, alors que les hommes représentaient la logique et l'intelligence ainsi que la sphère extérieure et la vie publique. Cette division était profondément enracinée dans les caractères sexuels [essentiel] des deux sexes, et durant la période Heian les langages différents étaient utilisés selon les différences sexuelles ».*³⁷²

2. Les femmes dans la sphère publique et les suffragettes japonaises

La création de la distinction entre les sphères publiques et privées à travers la question du statut des hommes et des femmes n'est pas nouvelle. C'est une hypothèse classique, les États font partis du domaine public et des centres de pouvoir qui sont aussi traditionnellement le domaine de l'acteur politique masculin. Mais, une deuxième hypothèse affirme tandis que les États sont « masculins », les nations sont « féminines ». Les nations ont tendance à être envisagé comme des corps naturel et nourrissant qui sont vulnérables aux agressions extérieures, comme les « femmes ».³⁷³ Les hommes protègent leurs femmes, comme les États protègent leurs nations. Dans cet esprit, la protection des femmes et de la nation est toujours associée. Pour cette raison, les hommes donnent toujours leurs avis sur les femmes et la nation : protéger les femmes revient à protéger la nation, donc pour une meilleure nation, les femmes doivent être dirigées.

³⁷¹ Linda Hendrick, "Art and the World's First Novel", International League of Antiquarian Booksellers, http://www.ilab.org/eng/documentation/721-art_and_the_worlds_first_novel.html, 25.04.2013 et Encyclopædia Britannica, <http://global.britannica.com/EBchecked/topic/1573911/In-Celebration-of-The-Tale-of-Genji-the-Worlds-First-Novel-Year-In-Review-2001>, 25.04.2013.

³⁷² Mishima Yukio, **Ketteiban Mishima Yukio Zenshu**, vol. 31, Shinchosha, 2003, pp. 19-29, cité par Tomi Suzuki, "Gender and Formation of the Modern Literary Field in Japan: Women and the Position of the Novel, 1880s-1930s", **Performing "Nation": Gender politics in literature, theater and the visual arts of China and Japan, 1880-1940**, ed. Doris Croissant, Catherine Vance Yeh, Joshua S. Mostow, Leiden, Brill, 2008, pp. 145-146.

³⁷³ Tessa Morris-Suzuki, **op.cit.**, p. 110.

Comme leur contemporaines européennes, les débats des femmes japonaises étaient principalement sur la question de la famille: En tant qu'une nation-famille ou du moins un État qui appuyait le familialisme, les hommes d'Etat étaient très intéressés par cette question. Un pré-nationaliste, Motoori Norinaga assimilait les femmes avec la nature et la vie rurale, tout comme les nationalistes allemands. A leurs yeux, « les femmes de la nation étaient aussi purs que la nature » et les affaires sexuelles pourraient être pratiqué assurer une descendance. Ce point de vue a été soutenu au XX^{ème} siècle par l'écrivain Takamura Itsue et les intellectuels de l'ère Meiji créèrent le concept d'*ie* (la famille japonaise).³⁷⁴ *Ie* est :

*« Une famille où l'accent était mis sur les relations verticales entre les parents et les enfants, où le pouvoir du chef de famille masculin était primordiale, et où le maintien du nom de famille était plus important que les liens du sang biologiques (ainsi que l'adaptation des héritiers qui serait prendre le nom de famille, était une pratique courante). »*³⁷⁵

Outre le fait que l'adoption des garçons est une caractéristique spécifique de la culture familiale japonaise, les mâles étaient loués dans ce système, car même si la famille avait une ou plusieurs filles, ils adoptaient un garçon pour conserver le nom de famille.

Grace à l'éducation, les mythes et les légendes ancestrales ont été revitalisés et le mythe de la création parle aussi des relations entre les hommes et les femmes (il faut se souvenir la sœur et le frère divins et de leur descendance, Izanami et Izanagi). Ils symbolisèrent également l'amour pour la patrie, car ils furent le premier couple, la première famille « japonaise » et les créateurs du Japon. Bien que le concept d'*ie* soit une « création », il ne manquait pas des racines traditionnelles et historiques.

Morris-Suzuki critique les intellectuels de l'ère Meiji en les accusant de méconnaître de la réalité sociale du Japon. Le Japon dans les années des 1880 et 1890 avaient un taux de divorce relativement élevé (supérieur à celui des Etats-Unis, de la Grande-Bretagne ou encore de la Suède) et les relations sexuelles dans les communautés rurales étaient parfois assez courantes, mais il y avait un accent officiel répété sur la sainteté et l'inviolabilité d'*ie*.³⁷⁶ Peut-être, faut-il comprendre ici que *ie* n'était pas une « forme traditionnelle de la famille japonaise », mais « une forme désirée » que les gouvernements tentèrent d'établir. Tous avaient été mis en place

³⁷⁴ **ibid.**, p.122.

³⁷⁵ **ibid.**, p.114.

³⁷⁶ **ibid.**, p.115.

pour obtenir les résultats souhaités dans les générations suivantes, et l'importance d'*ie* avait été mis en avant plusieurs fois pour l'imprimer dans les esprits avec l'aide du Rescrit Impériale de L'Education (1890), texte pendu sur les murs de chaque salle de classe: « *Vous, nos sujets, soit filial à vos parents ; affectueux avec vos frères et sœurs ; comme maris et femmes; soyez harmonieux.* »

« *Nous eûmes pensé que le système politique national japonais consistait en une lignée ininterrompue de la famille impériale depuis toujours. Mais la généalogie impériale est vraiment très floue. Et même si cette généalogie est intacte depuis les âges, elle ne signifie rien. On ne peut en retirer de la fierté. Au contraire, il est honteux que le peuple japonais eusse été aussi ignorants et d'accepter d'avoir des bébés forcés comme les empereurs. (...) Les notions de loyauté à l'empereur et l'amour de la nation sont tout simplement des notions rhétoriques qui sont manipulés par un petit groupe des classes privilégiées pour s'acquitter de leurs propres besoins.* »³⁷⁷

Comme de nombreux chercheurs, Hane souligne que *ie* au moins était une partie de la « tradition inventée ». ³⁷⁸ Et elle fut utilisée non seulement dans le discours nationaliste, mais aussi pour la réalisation d'objectifs pratiques. La plupart du temps, les femmes étaient inclus dans la vie industrielle, en particulier dans la production de soie, c'était traditionnellement un domaine dominée par les femmes. (Voir Annexe 17.) Mais, tandis que l'industrie textile japonaise améliorait et que le besoin de main-d'œuvre augmentait, le gouvernement voulait garder la structure familiale loin des « effets modernes de l'industrie ». Ils voulaient que les femmes restent dans leurs maisons et donc ne cessaient de répéter que leurs places étaient à la maison. (Voir Annexe 22., Annexe 23.a. et Annexe 23.b.)

Les faire travailler à la maison par le système de travail à la pièce permettait de garder les femmes dans leurs maisons et fournissait une main-d'œuvre bon-marché pour les entreprises. « *Les femmes (...) jouèrent un rôle crucial et souvent négligé dans la gestion et la tenue des comptes des dizaines de milliers de petites entreprises familiales dominaient la fabrication et le commerce japonais.* »³⁷⁹ Un rapport officiel l'a montré:

« *Jusqu'ici la culture de la soie était considérée comme un emploi convenable pour les femmes et était un art qui s'impressionnait l'esprit au moyen de la pratique manuelle, mais maintenant que cette culture a pris un tel essor, elle devrait devenir la principale occupation des toutes familles.* »³⁸⁰

³⁷⁷ Mikiso Hane, *Reflections on the Way to the Gallows: Rebel Women in Prewar Japan*, California, University of California Press, 1988, p. 124, cité par Tessa Morris-Suzuki, *op.cit.*, p. 121.

³⁷⁸ Tessa Morris-Suzuki, *op.cit.*, p. 114.

³⁷⁹ *Ibid.*, p.113.

³⁸⁰ *Ibid.*

De toute évidence, les socialistes, les communistes et les féministes critiquaient le même point: « L'exploitation du système capitaliste moderne est basée sur le sexe, la race, l'ethnie, la culture, la région et l'âge. » Cette exploitation pouvait changer selon les besoins, par exemple, quand le gouvernement voulut de profiter du travail des femmes pas cher sans les imposer dans les sphères publiques, il appuya les ateliers de misère. Mais après la déclaration de la guerre du Pacifique, l'industrie avait de nouveau besoin de labour des femmes dans les usines et les fermes, donc les gouverneurs commencèrent à les dire « avancez la société » (*shakai ni shinshutsu suru*).³⁸¹ Les gouvernements modifiaient leurs souhaits en fonction des événements, mais il y avait toujours un groupe de gouverneurs et des « intellectuels » qui disaient aux femmes ce qu'elles devaient faire et ne pas faire. « Les femmes, quelles que soient leurs autres rôles, restent centrés sur la famille, tandis que les hommes parcourent plus librement la 'sphère publique' ». ³⁸²

Les femmes japonaises luttèrent pour obtenir leur statut social qu'elles méritaient. Durant le Japon impérial (1890-1945), les schismes majeurs du système politique furent fondés sur la classe et le sexe.³⁸³ Mais la plupart du temps, les gouvernements avaient tendance à réprimer les mouvements de classe et de sexe. « Le Suffrage Universel » (1925) n'y incluait pas les femmes, même si il s'était dit comme « universel ». En outre, l'action publique politique des femmes avait sévèrement restreinte par la Loi de la Police de Paix Publique - *Chian Keisatsu Hō* en 1900 et après, par la Loi de Préservation de la Paix - *Chian Iji Hō* en 1925. Ces lois empêchaient les femmes de participer, d'organiser, de parler des réunions politiques et d'être membres de partis politiques. Lorsque les articles de lois furent modifiés en 1922, des associations pour le suffrage des femmes furent fondées comme La Ligue pour la Réalisation des Droits Politiques des Femmes (*Fujin Sanseiken Kakutoku Kisei Dōmeikai*).³⁸⁴ Mais même après cette révision, les femmes étaient encore incapables d'adhérer à des partis politiques, de voter ou de se présenter aux élections. Les membres de La Ligue étaient totalement en complète opposition avec ce que le gouvernement voulait, elles n'étaient pas obéissantes ou dociles comme elles l'avaient indiqué le Manifeste de la Ligue:

³⁸¹ **ibid.**

³⁸² **ibid.**, p.135.

³⁸³ Vera Mackie, "Picturing political space in 1920s and 1930s Japan", **Nation and Nationalisms in Japan**, ed. Sandra Wilson, London, Routledge&Curzon, 2002, p. 39.

³⁸⁴ **ibid.**, p.41.

*« Les femmes, qui constituent la moitié de la population du pays, furent laissés totalement en dehors de l'activité politique, classé avec les garçons de moins de 25 ans et ceux qui bénéficient de l'aide ou des soulagements de l'État ou d'organisations privés. Nous, les femmes, nous nous ne sentons plus obligés d'expliquer les raisons pourquoi lesquelles sont si naturelles et si nécessaires pour nous, qui sont tous des êtres humains et des citoyens, de participer à l'administration de notre propre pays. »*³⁸⁵

Mais bien sûr, comme ce fut le même en Europe, le discours de certains groupes de suffragettes n'était pas si directe, quelque fois, les femmes défendaient leurs droits politiques en magnifiant la maternité et le rôle des femmes dans la famille. Elles demandaient leurs droits politiques car « les femmes japonaises étaient les mères des générations futures, alors, elles devraient être bien éduquées et actives dans la sphère politique pour le bien des générations futures ». Dans ce discours, leurs demandes avaient été associés avec les relations mère-enfant, ce discours et ce point de vue restaient plus ou moins en accord avec l'image des « femmes japonaises » comme les hommes désiraient : En tant que mères, sœurs et filles. Mais il n'existait néanmoins toujours pas d'identité « sûre et digne » pour les femmes.

*« Les femmes ne pouvaient pas entrer dans l'espace public sans susciter l'inquiétude au sujet de leur présence. Les femmes dans l'espace public suscitérent l'inquiétude sur les dichotomies entre les femmes respectables dont le bon endroit était l'espace domestique de la maison, les serveuses et les prostituées des rues et des cafés. »*³⁸⁶

3. L'impératrice Jingū comme un modèle pour les femmes japonaises pendant la période Meiji

Quel genre de femmes le gouvernement préférerait-il montrer comme modèle pour les femmes japonaises? Une des impératrices anciennes, l'impératrice Jingū fut la modèle et l'un des symboles de la restauration Meiji.

*« L'impératrice Jingū servi comme d'icône idéal non seulement pour le Japon de Meiji à une grande échelle, mais aussi pour l'Empereur Meiji et, dans d'autres lectures, pour l'Impératrice Meiji. Comment était-ce possible ? Cette divinité féminine - impératrice / reine, mère du dieu de la guerre, guerrière travesti, et qui réussit à envahir des royaumes coréen - avait été mise en valeur avec des couches riches de la signification textuelle, visuelle et rituelle pour toutes les strates de la culture japonaise au dix-huitième et a dix-neuvième siècles. »*³⁸⁷ (Voir Annexe 24.)

De toute évidence, l'image revisitée de l'impératrice Jingū avait toutes les caractéristiques souhaitées et était une modèle parfaite pour les femmes de

³⁸⁵ **ibid.**

³⁸⁶ **ibid.**, p.43.

³⁸⁷ Melanie Trede, "Banknote design as a Battlefield of Gender Politics and National Representation in Meiji Japan", **Performing "Nation": Gender Politics in Literature, Theater and the Visual Arts of China and Japan 1880-1940**, ed. Doris Croissant, Catherine Vance Yeh, Joshua S. Mostow, Leiden, Brill, 2008, p. 56.

générations futures. Elle était noble et un membre de la dynastie divine japonaise, mais aussi une guerrière. Comme le vu auparavant, le *bushidō*, la voie des samourais avait été perçu comme le « noyau » de la dynastie japonaise et elle soutenait cette idée de deux manières, d'abord, elle était la « mère martiale », mais elle était aussi une guerrière qui portant des habits masculin, ce qui signifiait qu'elle acceptait qu'être un guerrier est quelque chose de masculin. Donc, lorsqu'elle s'entraînait, elle était habillée comme un homme. Pendant des siècles, elle avait été dépeinte équipée de son armure. En outre, selon la légende, elle passa sa vie à essayer de convaincre son mari d'occuper la Corée, mais son mari se refusait à cette idée. Quand il mourut, elle était enceinte, mais elle devint chef de l'armée et revint chez elle avec gloire. On peut dire qu'elle était la Jeanne d'Arc du Japon. Elle était le symbole parfait pour les désirs de l'Empire Japonais qui avait l'intention de gouverner l'Asie sous un discours pan-asiatique. Comme mentionné précédemment, la Corée et la Mandchourie furent les premières cibles du Japon impérial.

En plus de ses qualités, elle donna naissance à un nouvel empereur et servi en tant que mère et fut toujours « une femme vertueuse ». C'étaient ce que le gouvernement voulait que les femmes accomplissent comme leur rôle principal. Pour toutes ces raisons, en 1881, le gouvernement japonais la choisit en tant que représentante de l'Etat et utilisa son portrait imaginaire sur les billets de banque et les timbres.³⁸⁸ Maintenant, qu'elle était présentée comme « la mère de la nation » et son image servait à la visualisation des légendes nationales. Cette visualisation devait être traitée comme un exemple de « fabrication de mythes visuelle des légendes nationales dans l'art de XIX^{ème} siècle, dans la sillage de *L'Invention de la Tradition* d'Eric Hobsbawm et Terence Ranger et de *L'Imaginaire Nationale* de Benedict Anderson ».³⁸⁹

Trede donne un argument final sur cette question: L'idée de l'empereur Meiji d'imprimer un portrait imaginaire d'un empereur sur les billets « avait été refusé par le conseiller impériale Nagazane Motoda qui affirmait que l'image d'un ancêtre impérial deviendrait sales à travers qu'elle serait touchée par toutes sortes des gens. »³⁹⁰ Mais en 1881, son portrait style occidental fut imprimé sur 1-yen-bank-notes et clairement, c'était une étape de modernisation aux yeux des japonais.

³⁸⁸ *Ibid.*,

³⁸⁹ *Ibid.*, p.55.

³⁹⁰ *Ibid.*, p. 64.

Comme ils avaient vus dans les pays de l'Ouest, les billets japonais paraissaient très « occidentaux » avec un portrait de l'impératrice qui semblait « plus occidental que japonais ». Le portrait de l'impératrice fut montré « avec les caractéristiques hybrides du visage d'une femme occidentale / Japonais, aux longs cheveux noirs, yeux noirs, une tenue qui brouillait avec succès son identité tout en faisant allusion à son personnage préhistorique. »³⁹¹ Il semble que le Japon était en lui le désir de se montrer comme un pays occidental, y compris toutes les manières. En effet,

*« les billets de banque de début des années 1880 anticipaient la première photographie de l'impératrice Shōken vêtue à l'occidentale. (...) Malgré les différences évidentes inhérentes à un portrait en pied, l'impératrice Shōken ressemble à Jingū sous de nombreux traits. »*³⁹²

Comme c'était vu précédemment, les femmes avaient pour objectif d'être vues comme les « symboles de modernisation » via leurs costumes, coiffures et des apparences. Sur les affiches, les photographes royaux ou les magazines, bien que tous les hommes fussent habillés à l'occidentale, il pouvait y avoir une femme japonaise qui porte son *kimono* comme une preuve de « traditionalisme japonais » et « la pureté de la femme japonaise », mais d'autre part, quand leurs photographes avaient été imprimées sur les billets de banque, les timbres etc. elles étaient toujours habillées à l'occidentale. Durant cette période, un but des réformes était rendre les femmes japonaises « plus occidentales » comme symbole de la modernisation, mais c'était seulement une occidentalisation d'apparence. Comme mentionné auparavant, elles n'avaient pas de droit à la vie politique comme les femmes occidentale, leurs voix avait été réduit au silence, les hommes politiques et les intellectuels voulaient les diriger comme « les mères et les sœurs dans la famille », mais quand leurs apparences étaient utiles comme une preuve « d'être modern », ils n'hésitèrent jamais à en bénéficier.

³⁹¹ *Ibid.*, p. 57.

³⁹² *Ibid.*, p. 100.

CONCLUSION

Le Japon entre les années de la Restauration Meiji et de la Seconde Guerre Mondiale s'est transformé d'une forme féodale spécifique en un État-nation moderne. Durant sa transition, la modernisation par le militarisme et l'industrialisation était l'objet principal et au vu des résultats, il est possible de dire que le Japon atteignit ses objectifs. Dès le début, la construction de la nation et de l'identité japonaise furent souhaitées en raison de leurs avantages pratiques. Alors que le Japon observait les pays occidentaux, le modèle d'Etat moderne était déjà apparu sous la forme d'État-nation. Par conséquent, le Japon essaya de créer sa propre nation pour réaliser son objectif final de modernisation. Les résultats obtenus par le Japon permettent de dire que le processus de modernisation est une grande réussite. Seulement en trois décennies après la Restauration, le Japon prouvait déjà son nouveau pouvoir.

En considérant les tendances totalitaires et militaires du Japon durant les époques Meiji et Taishō, son type de nationalisme semble évidemment plus proche du type allemand. Tout d'abord, il y avait toujours l'accent sur le « sang pur japonais » qui excluait les autres peuples d'Asie, et l'accent mis sur la « gloire » et la « patrie » était aussi indéniable. Comme Herder mettait l'accent sur le *volksgeist*, le point de départ de nationalisme japonais était l'unicité du Japon et de l'esprit japonais. Comme le dit Ranke, le Japon construisit son processus de « réveil de la nation » via l'industrie et l'éducation depuis le début. Bien sûr, l'interaction entre l'Allemagne et le Japon s'est déclenché dans les décennies suivantes via des transferts d'étudiants japonais éduqués en Allemagne. En fait, il y avait aussi d'autres étudiants au États-Unis, en France ou encore en Angleterre et cela apportaient des visions du monde différentes, mais en raison de la philosophie confucéenne et la vision du monde Zen, le Japon était bien plus ouvert à opérer de son processus de nationalisation avec un style allemand. Même avant un contact direct avec l'Allemagne, les pré-nationalistes comme Motoori utilisaient un discours romantique sur la japonité et leur projet de

« se retourner aux origines » était plus propice à affecter des décennies suivantes et de fusionner avec le romantisme de style allemand. En outre, le type d'organisation des deux sociétés avait des similitudes hiérarchiques et militaires. Donc, en considérant les deux types de nationalisme -français et allemand-, il est possible de dire que le nationalisme japonais s'accordait plus avec le modèle allemand.

Dans le cadre de cette étude, le Japon doit être prononcé comme un exemple réussi de construction de la nation et de l'identité nationale. Les théories de Gellner et Hobsbawm comme les théoriciens modernistes confirment la relation entre l'émergence de la nation et de modernisation dans le cas du Japon. Ces théories expliquent pourquoi « la nation japonaise » et « l'identité japonaise » sont apparues en même temps que les processus d'industrialisation et de modernisation. Dans ce cas, les traditions inventées combinent avec des narrations réinterprétées d'une société imaginaire japonaise. De plus, la théorie d'Anderson est aussi significative pour ce cas, car tout le processus japonais va de pair avec les publications, l'édition, les travaux sur la littérature et l'histoire japonais comme il le prédit dans sa théorie.

Il est certainement possible de dire que les théories modernistes occidentales sont applicables au cas du Japon, un pays avec une culture asiatique. Bien que le Japon se déclare toujours un exemple « unique », il prouve que le cas du Japon a plusieurs similarités avec les autres cas du monde, ou bien qu'il y a des points communs entre les expériences européens et le Japon. Il avait créé sa propre fusion avec le processus de nationalisation via les théories occidentales. Cette fusion n'est pas un « copie », mais c'est sûr que le cas du Japon est une « adaptation ». Bien que même le terme d'« adaptation » soit controversé, elle ne signifie pas un sens péjoratif mais une combinaison des théories avec les phénomènes locaux. Ainsi, l'histoire japonaise prouve que tout ce processus du Japon avait commencé via les interactions avec les pays européens, alors, le terme d'« adaptation » s'accorde avec le cas du Japon.

En fait, la réaction contre l'idée de l'adaptation ou l'insistance sur l'unicité du Japon est une réaction nationaliste qui essaye de préserver la côté « japonais » du Japon. L'assimilation ou le « mélange culturelle » est une peur générale des nationalistes japonais, pour cette raison, la réaction conservatrice devient plus « sournois » et plus distinctif après l'occupation des Etats-Unis sous les théories de *nihonjinron* qui mettent l'accent sur les différences entre les gens « japonais » et

« occidentales » au lieu des cotés commun. Néanmoins, les cotés similaires et les point communs avec l'Occident du Japon sont les faits qui faisant le Japon si réussi dans son aventure de modernisation et de nationalisation. Tout les exemples sont « différent », mais ce n'est pas à dire qu'il n y a pas des similarités entre les exemples « différents ».

D'un autre coté, il faut noter que Smith a raison de dire que les caractéristiques propres du Japon ont pris une place importante dans sa réussite, mais le point de vue de Smith ne réfute pas les théories modernistes, juste y apporte une contribution importante en se référant aux caractéristiques japonaises. Grâce à la fusion de ces deux théories, les concepts de nationalisme et d'identité au Japon peuvent être analysés sans occulter ni les points communs ni les différences relatives à celui-ci. Peut-être « avoir un nombril » n'est pas obligatoire pour la création d'une nation et de l'identité, mais Smith a raison de dire que les éléments historiques (comme des légendes ou des mythes qui peuvent être réinterpréter ou un territoire distinct qui est géographiquement séparé) rendent bien plus facile le processus de création d'une nation.

A côté de ces similitudes, les caractéristiques spécifiques du Japon ne peuvent pas être ignorées comme sa ligne historique, sa position géographique distincte, sa structure sociale plus solide et homogène, sa figure spéciale de *tennō* ou sa propre forme familiale d'*ie*. Dans l'histoire, chaque exemple possède ses propres caractéristiques. Ces particularités sont vitales, mais elles ne sont jamais un obstacle à l'application des théories d'origine européennes. Dans le cas du Japon, ces théories ont permis d'expliquer et d'identifier le processus de nationalisme japonais sur la construction de la nation japonaise et de l'identité japonaise. Pour cette raison, l'expérience nationaliste du Japon est cohérente avec les théories européennes, cette expérience est explicable via ces théories, et les caractéristiques du Japon ne sont pas d'obstacle pour l'application des théories d'origine européennes.

ANNEXES

Annexe 1.

L'Empereur Meiji – (~1890)



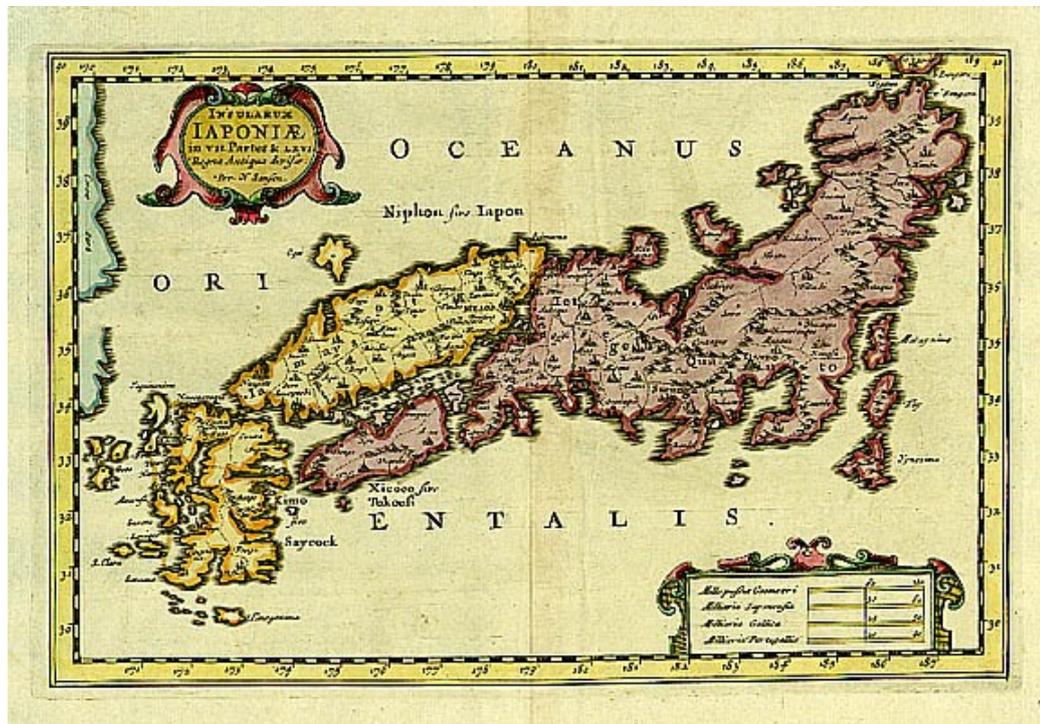
Annexe 2.

L'Empereur Meiji et sa famille - 1900



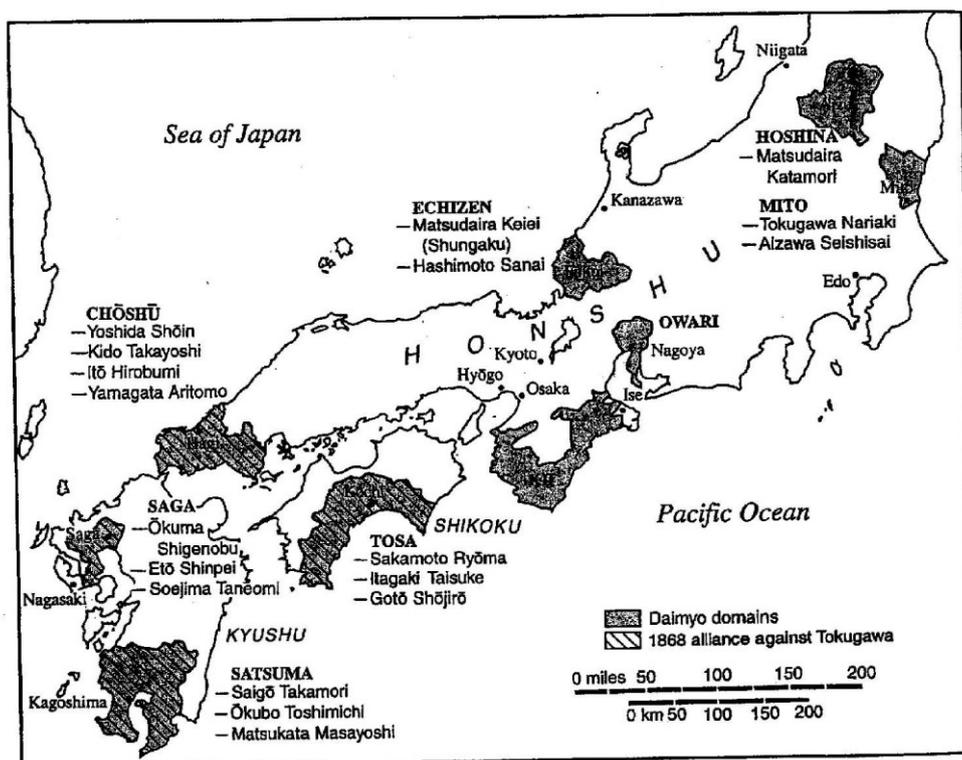
Annexe 3.

La carte du Japon par Nicolaas Sanson d'Abbeville (1600-1667), cartographe français



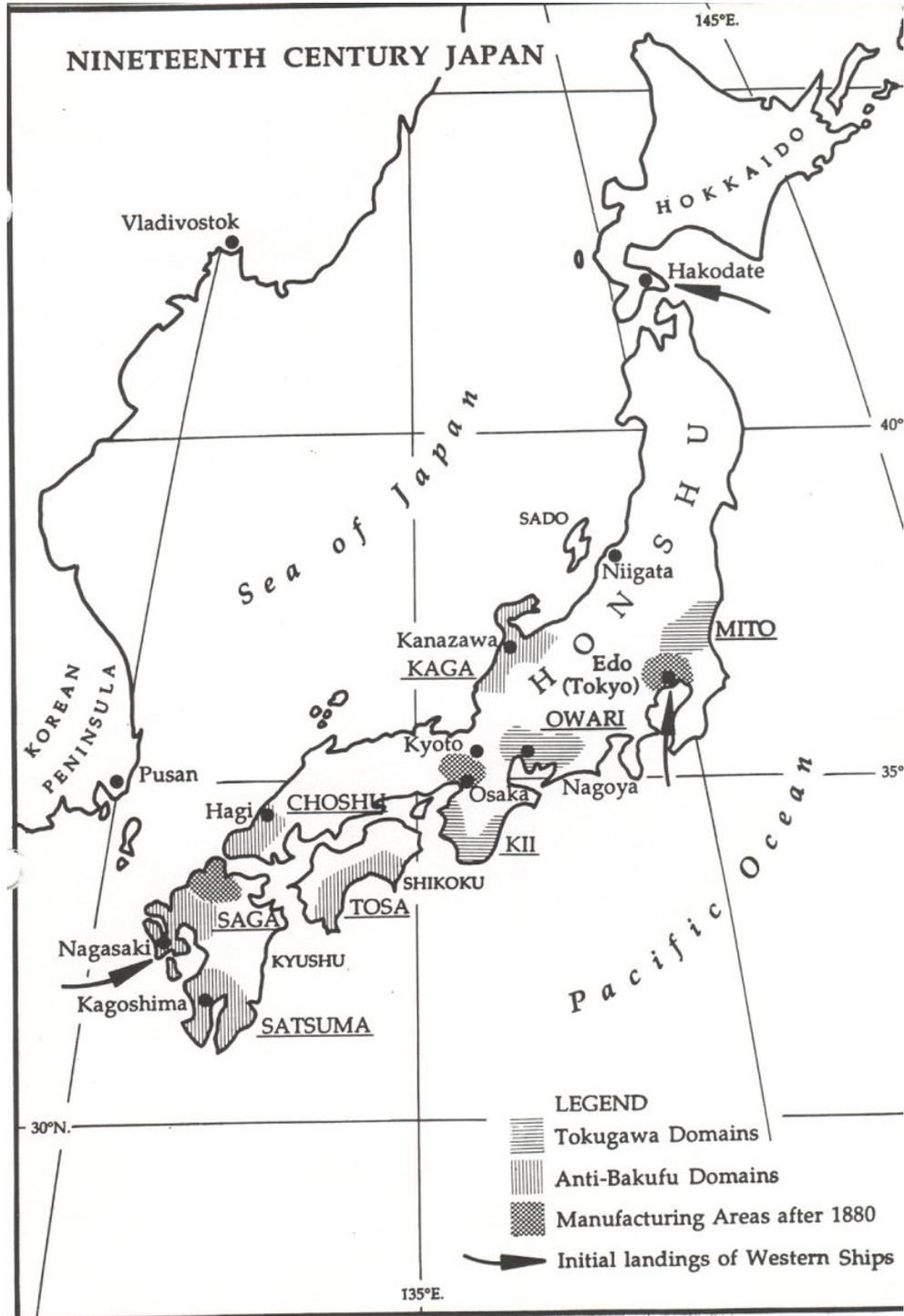
Annexe 4.

La carte de la situation politique avant la Reforme de Meiji



Annexe 5.

La carte de Restauration de Meiji



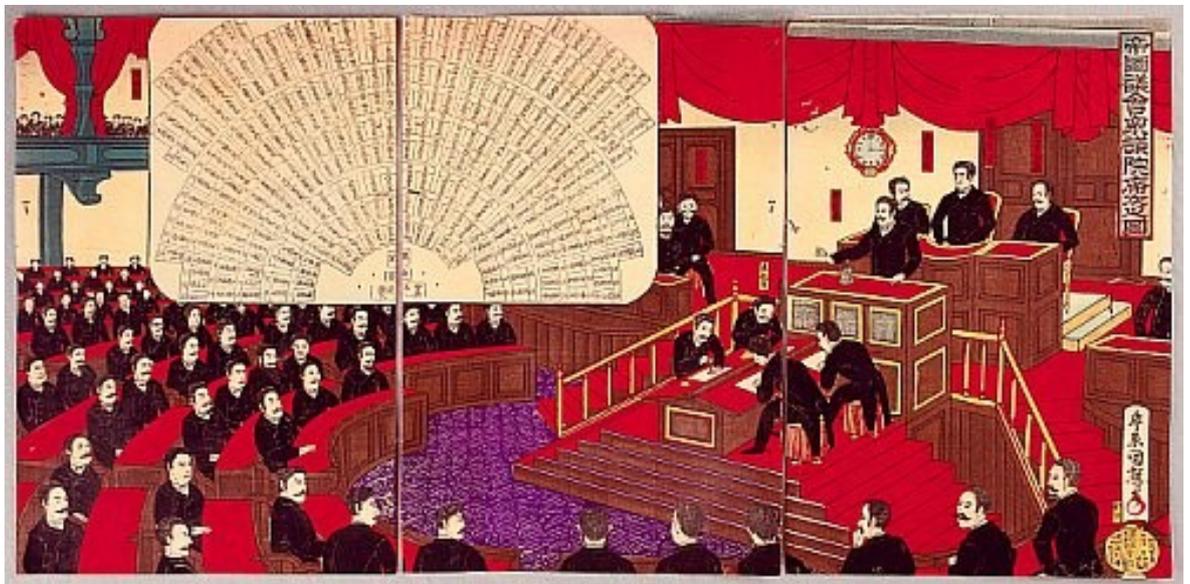
Annexe 6.

« La promulgation de la Constitution » par Toyohara Chikanobu (1838-1912), artist japonais



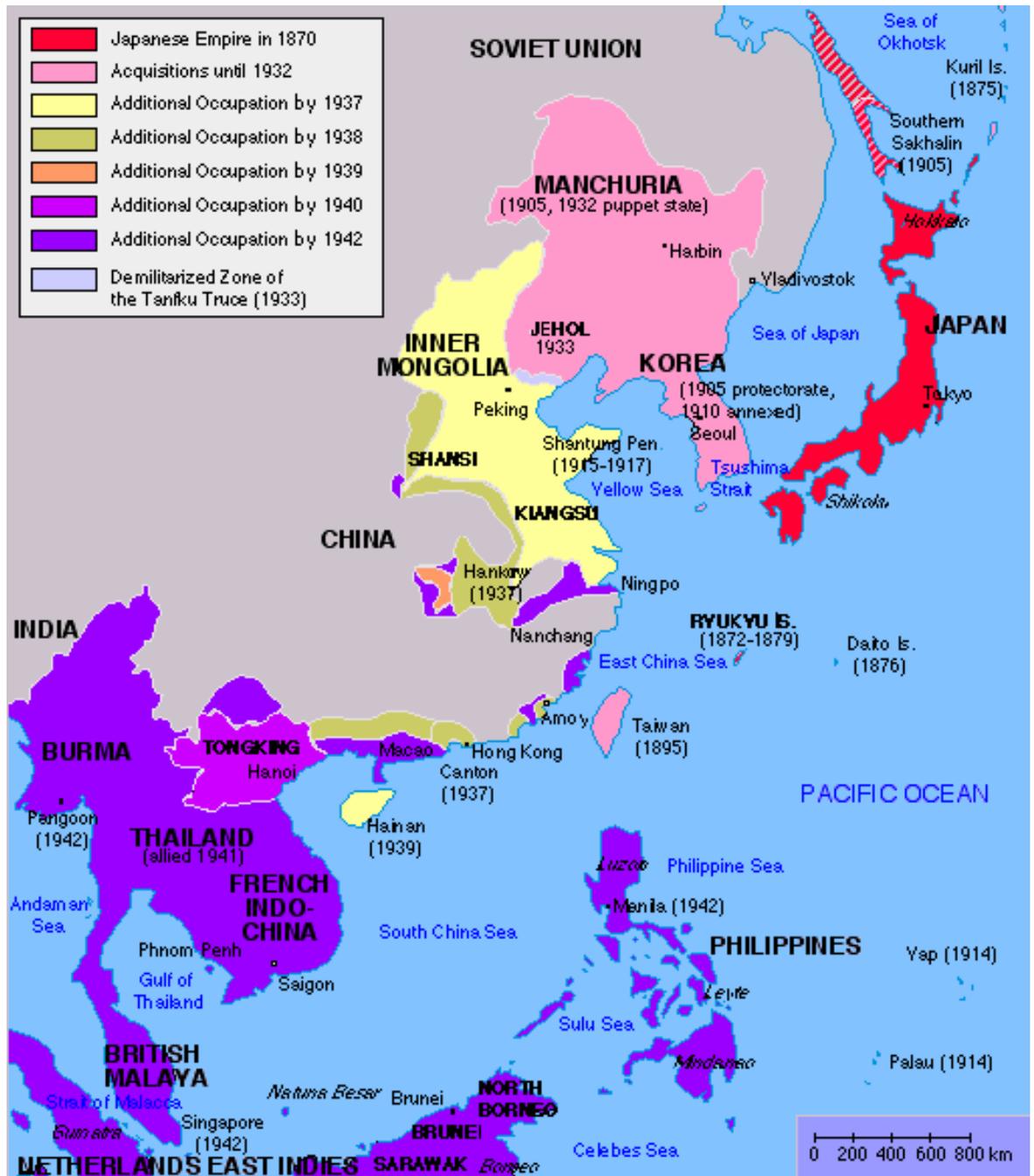
Annexe 7.

Le plan de salle de la Chambre de Représentants



Annexe 8.

La carte du Japon entre les années 1870-1942



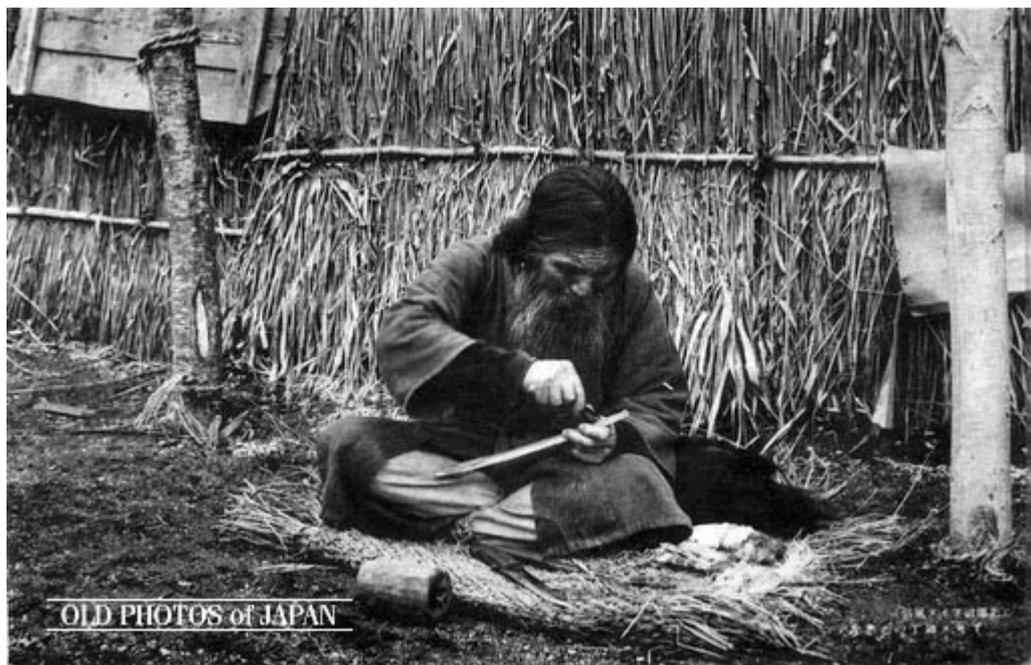
Annexe 9.

Les *Buraku / Eta* produisant *tatami* (~1890)



Annexe 10.

Un Aïnou cannant (~1920)



Annexe 11.

Les femmes *Buraku* vanniers (1904)



Annexe 12. (~1920)



Un chef Aïnou

Annexe 13.

Une femme Aïnou ayant un tatouage ressemblant à une moustache (~1920)



Annexe 14.

Un chef Aïnou (~1880)



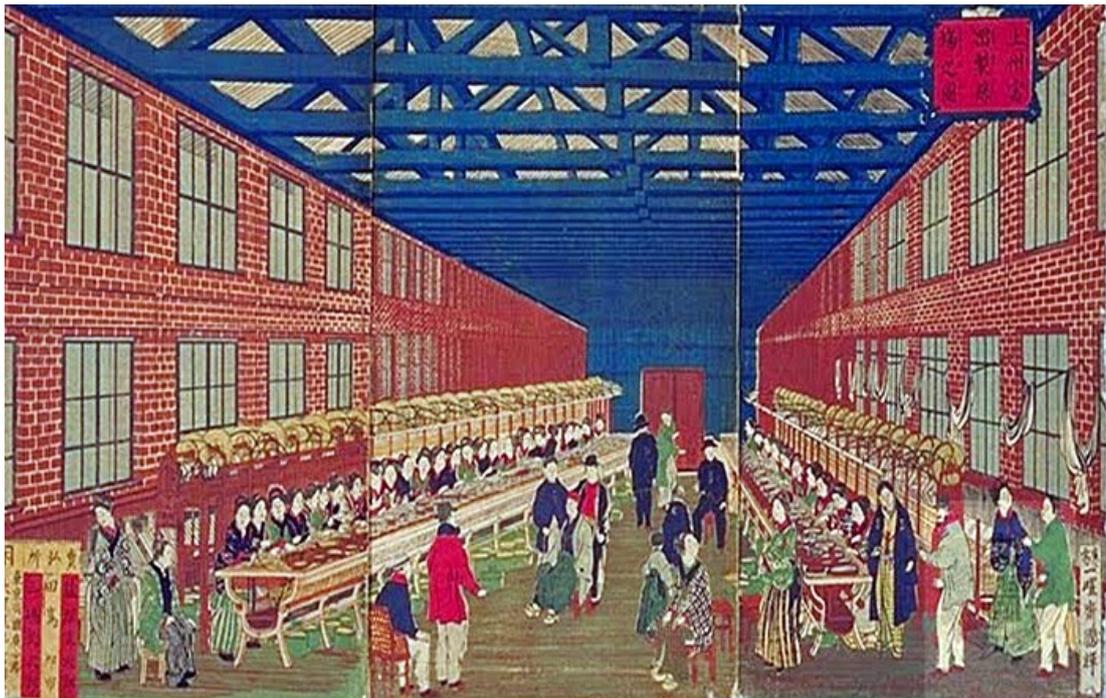
Annexe 15.

Les Samurais



Annexe 16.

Le moulin de soie de Tamioka



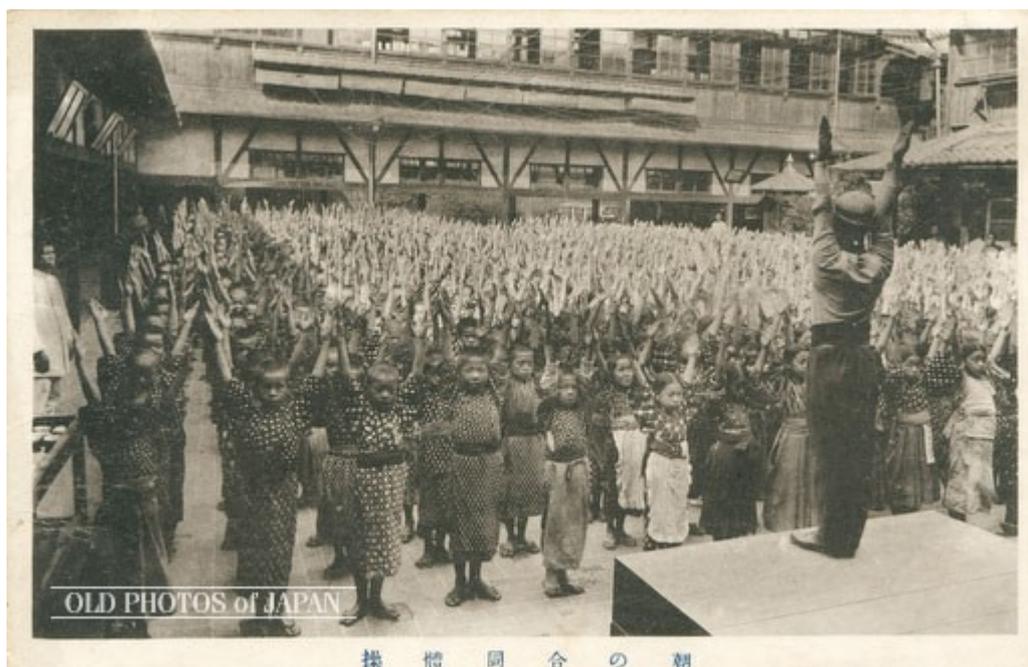
Annexe 17.

Les femmes nourrissant les vers à soie (1904)



Annexe 18.

Les élèves faisant l'exercice (~1920)



Annexe 19.

Les filles pratiquant Naginata (1935)



Annexe 20.

Les filles pratiquant Kyudo (1935)



Annexe 21.

Les étudiantes : Les affiches des compositeurs, écrivains européens etc. est un message pour les « Occidentaux » (1935)



Annexe 22.

Les membres de la famille portant les vêtements de cérémonie pour l'anniversaire dix-cinquième de mariage (~1910)



Annexe 23.a.

Les photos des cérémonies de mariage, les femmes portent les kimonos traditionnels tandis que les hommes portent les vêtements occidentaux (~1920)



Annexe 23.b. (~1920)



Annexe 24.

Le billet (1 Yen) avec l'illustration d'Impératrice Jingū (1878)



BIBLIOGRAPHIE

OUVRAGES

AĞAOĞULLARI, Mehmet Ali, ÇULHA ZABCI Filiz, ERGÜN, Reyda, **Kral-Devletten Ulus-Devlete**, Ankara, İmge, 2009.

AKUTAGAWA, Ryūnosuke, **Kappa**, İstanbul, Boğaziçi University Press, 2010.

ANDERSON, Benedict, **Hayali Cemaatler**, İstanbul, Metis, 2009.

ASHKENAZI, Michael, **Handbook of Japanese Mythology**, Oxford, Oxford University Press, 2003.

BEASLEY, William G., **The Meiji Restoration**, Stanford, Stanford University Press, 1981.

BEASLEY, William G., **The Rise of Modern Japan**, London, The Orion Publishing Group, 2000.

BELGE, Murat, **Militarist Modernleşme: Almanya, Japonya ve Türkiye**, İstanbul, İletişim, 2011.

BENEDICT, Ruth, **Krizantem ve Kılıç**, İstanbul, Türkiye İş Bankası Kültür Yay., 2011.

BREUILLY, John, **Nationalism and the State**, Manchester, Manchester University Press, 2001.

BUKH, Alexander, **Japan's National Identity and Foreign Policy: Russia as Japan's 'Other'**, London, Routledge, 2010.

BURUMA, Ian, **Inventing Japan: 1853-1964**, Modern Library, E-Book Version, 2003.

- CALHOUN, Craig, **Milliyetçilik**, İstanbul, İstanbul Bilgi Üniversitesi, 2007.
- CARR, Edward Hallett, **Milliyetçilik ve Sonrası**, İstanbul, İletişim Yay., 2007.
- CARR, Edward Hallett, **Tarih Nedir?**, İstanbul, İletişim Yay., 2012.
- CİHAN, Ahmet, **Japonya’da Eğitim Kültür ve Modernleşme**, Ark, İstanbul, 2006.
- DAIKICHI, Irokawa Daikichi, **The Culture of the Meiji Period**, Princeton, Princeton University Press, 1985.
- DALE, Peter, **The Myth of Japanese Uniqueness**, London & Oxford, Croom Helm and Nissan Institute of Japanese Studies, 1986.
- DEAL, William E., **Handbook to Life in Medieval and Early Modern Japan**, New York, Facts on File, 2006.
- DOAK, Kevin, **A History of Nationalism in Modern Japan: Placing the People**, Leiden, Brill, 2007.
- DORE, Ronald Philip, **Education in Tokugawa Japan**, London, Routledge, 1965.
- FUKUZAWA, Yukichi, **Yukichi Fukuzawa’nın Özyaşam Öyküsü**, İstanbul, Boğaziçi Üniversitesi Yay., 2006.
- GAYLE, Curtis Anderson, **Women’s History and Local Community in Postwar Japan**, London, Routledge, 2010.
- GELLNER, Ernest, **Uluslar ve Ulusçuluk**, İstanbul, Hil Yayın, 2006.
- GELLNER, Ernest, **Milliyetçiliğe Bakmak**, İstanbul, İletişim Yayınları, 2009.
- GLUCK, Carol, **Japan’s Modern Myths – Ideology in the Late Meiji Period**, Princeton, Princeton University Press, 1985.
- GREENFELD, Liah, **Nationalism: Five Roads to Modernity**, Harvard, l’éditoin E-book.
- GÜVENÇ, Bozkurt, **Japon Kültürü Nihon Bunka**, Ankara, İş Bankası Kültür Yay., 1980.
- HANE, Mikiso, **Reflections on the Way to the Gallows: Rebel Women in Prewar Japan**, California, University of California Press, 1988.

HECHTER, Michael, **Internal Colonialism: The Celtic Fringe in British National Development**, New Jersey, Transaction Publishers, 1998.

HOBSBAWM, Eric, **The Age of Revolution**, New York, New American Library, 1962.

HOBSBAWM, Eric, **1780'den Günümüze Milletler ve Milliyetçilik: Program, Mit, Gerçeklik**, İstanbul, Ayrıntı Yay., 2010.

HOWELL, David L., **Geographies of Identity in Nineteenth-century Japan**, London, University of California Press, 2005.

HUNTER, Janet, **Modern Japonya'nın Doğuşu: 1853'ten Günümüze**, Ankara, İmge, 2002.

KIRKUP, James, **Japanese Themes and Scenes: Essays on Japanese Character and Society**, Tokio, Tsurumi Shoten, 1971.

KOHN, Hans, "Preface", **The Idea of Nationalism – The study in its origins and background**, New Jersey, Transaction Publishing, 2008.

LEWIN, Moshe, **Sovyet Yüzyılı**, İstanbul, İletişim, 2009.

MACKENZIE, Donald A., **Çin ve Japon Mitolojisi**, Ankara, İmge Yay., 1996.

MORRIS-SUZUKI, Tessa, **Re-inventing Japan - Time, Space, Nation**, New York, An East Gate Book, 1998.

MYERS, Ramon H., PEATTIE, Mark R., **The Japanese Colonial Empire 1895-1945**, Princeton, Princeton University Press, 1984.

NAIRN, Tom, **The Break-Up of Britain**, Edinburgh, Big Thinking, 2003.

NIMNI, Ephraim, **Marxism and Nationalism: Theoretical Origins of a Political Crisis**, London, Pluto Press, 1994.

NITOBÉ, Inazo, **Bushido, the Soul of Japan: An Exposition of Japanese Thoughts**, Evinity Publishing Kindle Edition, 2009.

NOZAKI, Yoshiko, **War Memory, Nationalism and Education in Postwar Japan, 1945-2007: The Japanese history textbooks controversy and Ienaga Saburo's court challenges**, London, Routledge, New York, 2008.

OHNUKI-TIERNEY, Emiko, **Rice as Self**, Princeton, Princeton University Press, 1993.

OHNUKI-TIERNEY, Emiko, **Kamikaze, Cherry Blossoms and Nationalism: The Militarization of Aesthetics in Japanese History**, Chicago, University of Chicago Press, 2002.

ORWELL, George, **1984**, Paris, Folio, 2007.

ÖZKIRIMLI, Umut, **Milliyetçilik Kuramları – Eleştirel bir bakış**, Ankara, Doğu Batı Yay., 2009.

PILAT, D., **The Economics of Rapid Growth: The Experience of Japan and Korea**, Cheltenham, 1994.

PLATON, **Devlet**, İstanbul, Yapı Kredi Yayınları, 2005.

RODEN, Donald, **Schooldays in Imperial Japan: A study in the Culture of a Student Elite**, California, University of California Press, 1980.

ROY, Olivier, **Yeni Orta Asya ya da Ulusların İmal Edilişi**, Metis, İstanbul, 2000.

SAMİZÂDE, Süreyya, **Büyük Japonya**, İstanbul, Kitabevi Yay., 2001.

SETON-WATSON, Hugh, **Nations and States**, Cambridge, Methuen&Co., 1977, édition E-book.

SIMS, Richard, **Japanese Political History since the Meiji Renovation 1868-2000**, New York, Palgrave, 2001.

SMITH, Anthony D., **Millî Kimlik**, İstanbul, İletişim, 2010.

TANAKA, Stefan, **Japan's Orient - Rendering pasts into history**, California, University of California Press, 1993.

TREVENIAN, **Shibumi**, İstanbul, E Yayınları, 2004.

YAMAZAKI, Masakazu, **Japon Kültürü – Japonlar ve Bireycilik**, İstanbul, Boğaziçi University Press, 2009.

YOSHIMI, Yoshiaki, **Comfort Women – Sexual Slavery in the Japanese Military during WW II**, Columbia, Columbia University Press, 2000.

ZACHMANN, Urs Matthias, **China and Japan in the Late Meiji Period: China Policy and the Japanese Discourse on National Identity 1895-1904**, London, Routledge/Leiden Series in Modern East Asian Politics and History, 2009.

ARTICLES

ALTIN, Uğur, “1850-1900 Yılları Arasında Yurtdışına Gönderilen Japonların ve Japonya’ya Gelen Yabancıların Çalışma Alanlarına Göre Dağılımları”, **Türkiye’de Japonya Çalışmaları Konferansı I**, İstanbul, Boğaziçi University Press, 2012, pp.380-389.

BALAKRISHNAN, Gopal, “The National Imagination”, *Mapping the Nation*, Gopal Balakrishnan (ed.), London, Verso, 1999, pp.198-213.

CHATTERJEE, Partha, “Whose Imagined Country?”, **Mapping the Nation**, Gopal Balakrishnan (ed.), London, Verso, 1999, pp.214-225.

CROWLEY, James B., “A New Asian Order: Some Notes on Prewar Japanese Nationalism”, **Japan in Crisis: Essays on Taishō Democracy**, ed. Bernard S. Silberman-H.D. Harootunian, Princeton, Princeton University Press, pp. 270-298.

DEMİRCİOĞLU, Murat, “Japonya’da Sendikacılık”, **Çağdaş Japonya’ya Türkiye’den Bakışlar**, ed. Selçuk Esenbel-Cem Kozlu, İstanbul, Simurg, 1999, pp.39-70.

DUBREUIL, Richard, “Japon: une conscience nationale ébauchée dès l’âge féodal”, **Nations et Nationalismes**, ed. Serge Cordollier, Elisabeth Poisson, Paris, La Découverte, 1995.

ESENBEL, Selçuk, “Japonya ve Türkiye Çağdaşlaşma Tarihinin Karşılaştırılması”, **Çağdaş Japonya’ya Türkiye’den Bakışlar**, ed. Selçuk Esenbel-Cem Kozlu, İstanbul, Simurg, 1999, pp.9-30.

GELLNER, Ernest, “Zeno of Cracow”, **Culture, Identity and Politics**, Cambridge University Press, Cambridge, 1987, pp.47-75.

- GELLNER, Ernest, “Nationalism in the Vacuum”, **Thinking Theoretically About Soviet Nationalities - History and Comparison in the Study of the USSR**, ed. Alexander J. Motyl, Columbia, Columbia University Press, 1992, pp.243-284.
- HALL, John Whitney, “The Bakuhan System”, **The Cambridge History of Japan – Vol.4 Early Modern Japan**, ed. John Whitney Hall, James L. McClain, Cambridge, Cambridge University Press, 1999, pp.128-182.
- HOBSBAWM, Eric, “Mass Producing Traditions: Europe, 1870-1914”, **The Invention of Tradition**, Eric Hobsbawm, Terence Ranger (ed.), Cambridge, Cambridge University Press, 2012, pp.263-307.
- HURST, G. Cameron, “Insei”, **The Cambridge History of Japan – Vol.2 Heian Japan**, ed. Donald H. Shively, William H. McCullough, Cambridge, Cambridge University Press, 1999, pp.576-643.
- IRIYE, Akira, “The Failure of Economic Expansion: 1918- 1931”, **Japan in Crisis: Essays on Taishō Democracy**, ed. Bernard S. Silberman-H.D. Harootunian, Princeton, Princeton University Press, 1974, pp.237-269.
- JAFFRELOT, Christophe, “Quelques Théories de la Nation”, **Nations et Nationalismes**, ed. Serge Cordollier, Elisabeth Poisson, Paris, La Découverte, 1995.
- KATO, Shuichi, “Taishō Democracy as the Pre-Stage for Japanese Militarism”, **Japan in Crisis: Essays on Taishō Democracy**, ed. Bernard S. Silberman-H.D. Harootunian, Princeton, Princeton University Press, 1974, pp.217-236.
- KIHARA, Yumiko, “Türk ve Japon Çağdaşlaşmasında Laiklik Sorunsalı”, **Çağdaş Japonya’ya Türkiye’den Bakışlar**, ed. Selçuk Esenbel-Cem Kozlu, İstanbul, Simurg, 1999, pp.149-180.
- KOMORI, Yoichi, “21. Yüzyılda Japon Edebiyatını Yeniden Okumak”, **Türkiye’de Japonya Çalışmaları Konferansı I**, ed. Selçuk Esenbel-Erdal Küçükyağın, İstanbul, Boğaziçi University Press, 2012, pp.181-198.
- LECA, Jean, “De quoi parle-t-on?”, **Nations et Nationalismes**, ed. Serge Cordollier, Elisabeth Poisson, Paris, La Découverte, 1995.
- LEE, Soo-im, “Koreans- A Mistreated Minority in Japan: Hopes and Challenges for Japan’s True Internationalization”, **Exploring Japaneseness: On Japanese**

Enactments of Culture and Consciousness, ed. Ray T. Donahue, Connecticut, Ablex Publishing, 2002, pp.183-195.

MACKIE, Vera, "Picturing political space in 1920s and 1930s Japan", **Nation and Nationalism in Japan**, ed. Sandra Wilson, London, Routledge&Curzon, 2002, pp.38-54.

MARX, Karl, "On the Irish Question", **Marx and Engels on Ireland**, Moscow, Progress Publishers, 1971, pp.126-139.

MILL, John Stuart, "Nationality", **Nationalism in Europe 1815 to the Present: A Reader**, ed. Stuart Woolf, London, Routledge, 1996, pp.40-47.

MINOGUE, Kenneth, "Ernest Gellner and the Danger of Theorising Nationalism", **The Social Philosophy of Ernest Gellner**, ed. John A. Hall, Ian Jarvie, Amsterdam, Rodopi, 1996, pp.113-128.

MITTER, Rana, "Evil Empire? Competing Constructions of Japanese Imperialism in Manchuria, 1928-1937", **Imperial Japan and National Identities in Asia 1895-1945**, ed. Li Narangoa and Robert Cribb, New York, Routledge, 2003, pp.146-168.

NARANGO, Li, CRIBB, Robert, "Japanese Imperialism and the Politics of Loyalty", **Imperial Japan and National Identities in Asia 1895-1945**, ed. Li Narangoa and Robert Cribb, New York, Routledge&Curzon, 2003, pp.315-318.

NARANGO, Li, CRIBB, Robert, "Japan and the Transformation of National Identities in Asia in the Imperial Era", **Imperial Japan and National Identities in Asia 1895-1945**, ed. Li Narangoa and Robert Cribb, New York, Routledge&Curzon, 2003, pp. 1-22.

OHNUKI-TIERNEY, Emiko, "The Self and the Internal and External Others", **Making Majorities Constituting the Nation in Japan, Korea, China, Malaysia, Fiji, Turkey and the United States**, ed. Dru Gladney, Stanford, Stanford University Press, 1998, pp. 31-51.

ORAN, Mustafa, "Japonya'da Endüstriyel AR-GE: Kişisel Bir Bakış", **Çağdaş Japonya'ya Türkiye'den Bakışlar**, ed. Selçuk Esenbel-Cem Kozlu, İstanbul, Simurg, 1999, pp.135-148.

ÖNER, Hale, “Japonya Gerçekleri İçinde Paternalizm ve Hizmetkâr Liderliğin Yorumlanması”, **Türkiye’de Japonya Çalışmaları Konferansı I**, İstanbul, Boğaziçi University Press, 2012, pp.168-180.

ÖNER, İnan, “Yabancılaştırma ve Direnişin Öyküsü: 15 Mart 1928, 1920’li Yıllar: Japonya’da Toplumsal Gerçekçiliğin Baharı ve Kobayaşi Takici”, **Türkiye’de Japonya Çalışmaları Konferansı I**, İstanbul, Boğaziçi University Press, 2012, pp.308-326.

ÖZKAN KERESTECİOĞLU, İnci, “Milliyetçilik – ‘Uyuyan Güzeli Uyandıran Prens’ten Frankeştayn’ın Canavarı’na”, **19. Yüzyıldan 20. Yüzyıla Modern Siyasal İdeolojiler**, Ed. Birsen Örs, İstanbul, Bilgi Üniversitesi Yay., 2007, pp.307-350.

SHIVELY, Donald H., William H. McCullough, “Introduction”, **The Cambridge History of Japan – Vol.2 Heian Japan**, ed. Donald H. Shively, William H. McCullough, Cambridge, Cambridge University Press, 1999, pp.1-19.

SMITH, Anthony D., “Gastronomy or Geology? The role of nationalism in the construction of nations”, **Nations and Nationalism**, No:1, 1994, pp.3-23.

STALIN, Joseph, “Marxism and the National Question”, **Selections from V.I. Lenin and J.V. Stalin on National Colonial Question**, Calcutta, Calcutta Book House, 1970, pp.300-420.

STEGEWERNS, Dick, “The Japanese ‘Civilization Critics’ and the National Identity of Their Asian Neighbours, 1918-1932: The Case of Yoshino Sakuzo”, **Imperial Japan and National Identities in Asia 1895-1945**, ed. Li Narangoa and Robert Cribb, New York, Routledge&Curzon, 2003, pp.107-128.

SUZUKI, Tomi, “Gender and Formation of the Modern Literary Field in Japan: Women and the Position of the Novel, 1880s-1930s”, **Performing “Nation”: Gender politics in literature, theater and the visual arts of China and Japan, 1880-1940**, ed. Doris Croissant, Catherine Vance Yeh, Joshua S. Mostow, Leiden, Brill, 2008, pp. 145-146.

TREDE, Melanie, “Banknote design as a Battlefield of Gender Politics and National Representation in Meiji Japan”, **Performing “Nation”: Gender Politics in Literature, Theater and the Visual Arts of China and Japan 1880-1940**, ed.

Doris Croissant, Catherine Vance Yeh, Joshua S. Mostow, Leiden, Brill, 2008, pp.55-104.

ÜNAY, Sadık, “Kalkınmacılıktan Rekabet Devletlerine: Savaş-Sonrası Türk ve Japon Ekonomi Politiklerinin Karşılaştırmalı Analizi”, **Türkiye’de Japonya Çalışmaları Konferansı I**, İstanbul, Boğaziçi University Press, 2012, pp.109-131.

YOSHINO, Kosaku, “The Discourse of Japanese Identity”, **Making Majorities Constituting the Nation in Japan, Korea, China, Malaysia, Fiji, Turkey and the United States**, ed. Dru Gladney, Stanford, Stanford University Press, 1998, pp. 13-30.

SOURCES ELECTRONIQUES

Encyclopædia Britannica, <http://global.britannica.com/> , <http://www.britannica.com/>

Encyclopedia of Economics, **Encyclopedia of Economics**, <http://www.ssc.wisc.edu/>

International League of Antiquarian Booksellers, <http://www.ilab.org/>

New York Daily Tribune, <http://ebookbrowse.com/>

New York Times, <http://query.nytimes.com/>

Post-colonial Studies of Emory University, <http://postcolonialstudies.emory.edu/>

The Guardian, <http://www.guardian.co.uk/>

MEMOIRES & THESES

GUTHMANN, Thierry, “Pour Un Regard Anthropologique sur La Part d’Emotion dans Les Crises Politiques Modernes – Une Etude de Cas: L’Ouverture du Marché du Riz Japonais”, (Thèse du doctorat, Directeur: Bruno Etienne), Institut d’Etudes Politiques, Aix-Marseille 3, 2000.

PAJON, Céline, “Le revisionnisme historique actuel au Japon: Entre histoire et nation”, Mémoire de fin d’études, Directeur: Philippe Pelletier, L’Institut Politique de Lyon, 2001.

TEZ ONAY SAYFASI

Üniversite: Galatasaray Üniversitesi

Enstitü: Sosyal Bilimler Enstitüsü

Adı Soyadı: Merin Sever

Tez Başlığı: Nationalisme et Identité au Japon – Une étude de cas: L'Époque de Meiji en cadre des théories sur le nationalisme

Savunma Tarihi: 27.05.2013

Danışmanı: Doç. Dr. Ali Faik DEMİR

JÜRİ ÜYELERİ

Ünvanı, Adı, Soyadı

İmza

Prof. Dr. Beril DEDEOĞLU

Doç. Dr. Birol CAYMAZ

Doç. Dr. Ali Faik DEMİR



Enstitü Müdürü

Prof. Dr. Sibel YAMAK

